

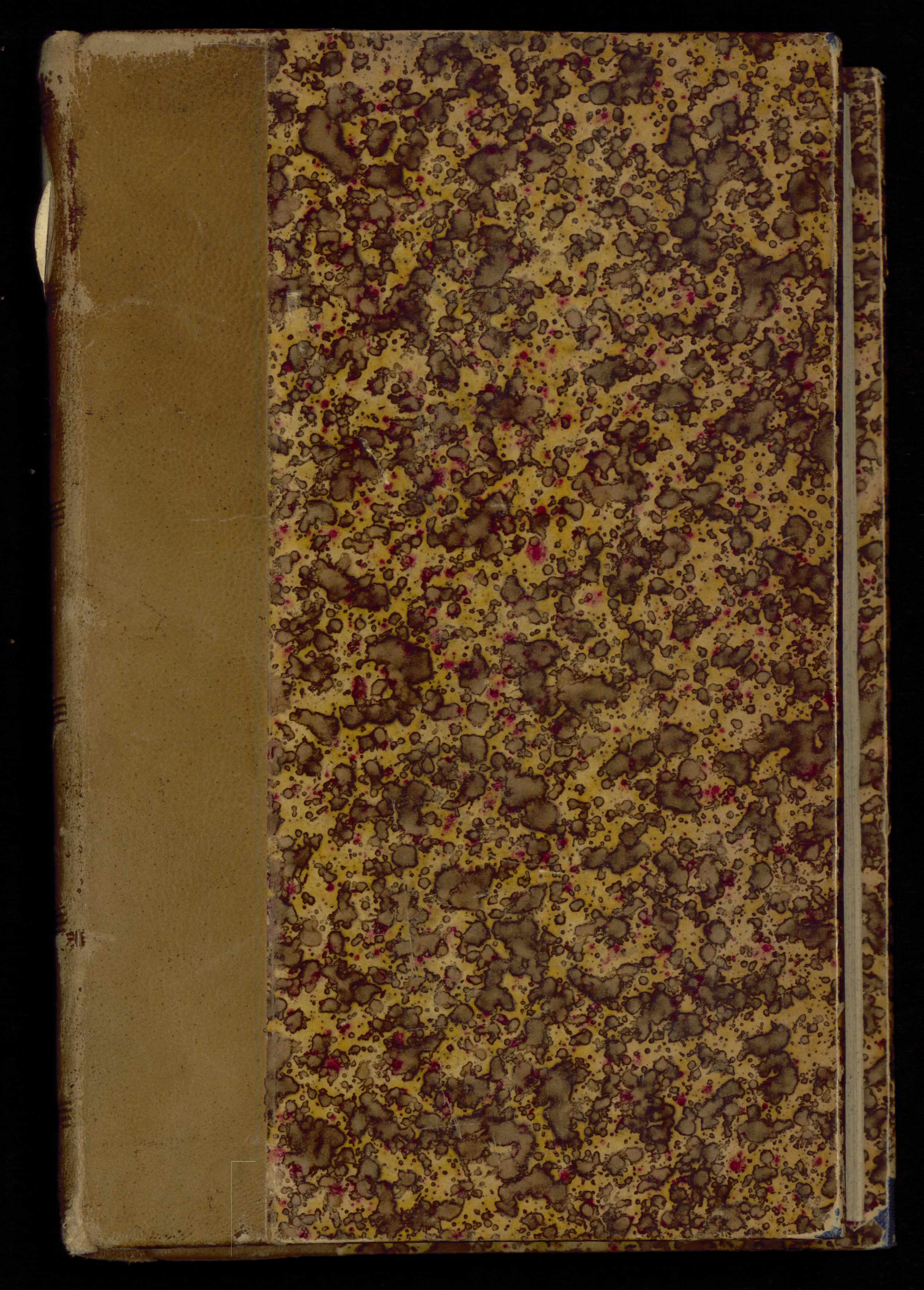
S. DUPOTET

LE PROPAGATEUR DU MAGNÉTISME ANIMAL

2











LE PROPAGATEUR

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.



Tous les exemplaires seront signés par l'Éditeur.

A. PIHAN DELAFOREST,
Imprimeur de Monsieur le Dauphin et de la Cour de Cassation,
rue des Noyers, n° 37.

LE PROPAGATEUR

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

RÉDIGÉ ET PUBLIÉ

PAR M. DUPOTET.

Tout ce qui est au-dessus de la raison
n'est pas pour cela contre la raison.

TOME SECOND.



Paris,

DUPOTET, RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 26.

1828.

Le Propagateur

DU

MAGNETISME ANIMAL.

CLINIQUE MAGNÉTIQUE DE M. DUPOTET.

Première Expérience.

20 Mai 1828.

Il y a peu de jours que, dans une séance chez moi, M. le comte de M., venu pour me consulter pour une femme de sa maison, qui ne croyait guère ni lui non plus au Magnétisme, fut presque instantanément convaincu de ses étonnans effets.

M'étant aperçu que cette malade était susceptible de tomber en somnambulisme, je dis à M. le comte, qui tenait à la main une petite canne : Vous avez là, monsieur, une baguette de magicien, et je suis persuadé que ses effets vous sont entièrement inconnus ? Je pris cette baguette, et en dirigeai une des extrémités à quelques pieds du front de la personne malade, et en moins d'une minute, elle inclina la

tête sur sa poitrine ; ses yeux se fermèrent, et l'immobilité de tout le tronc devint complète. Je fis cesser cet état, et pour prouver que c'était bien moi qui l'avais déterminé, je recommençai mon action, et dans le même espace de temps, le même phénomène eut lieu. M. le comte avait trop d'esprit pour croire que sa baguette possédait quelque vertu particulière, et comme la personne qui présentait ce phénomène, était de sa maison, connue par lui, incapable de le tromper, il crut à l'agent qui lui était si bien démontré.

Seconde Expérience.

Désirant s'assurer par lui-même des effets que produit la saturation du fluide magnétique, M. le comte me pria de le magnétiser. J'y consentis ; mais, après de vains efforts pour produire le sommeil, je n'obtins pour fruit de mes peines que des pandiculations et des picotemens aux paupières. J'y renonçai donc, et m'adressai à une autre personne malade, placée en face de lui ; mais, pendant que je m'occupais uniquement de celle-ci, je fus tout étonné de voir celui qui n'avait rien senti de mon action directe, s'endormir pendant que je magnétisais un tiers. J'ai recommencé plusieurs jours de suite cette expérience, et constamment le même fait à eu lieu. Alors il lui était impossible de résister au sommeil ; mais toutes les fois que, pour augmenter l'intensité de son sommeil, je l'ai magnétisé, à son insu, à plusieurs pieds de distance,

au lieu de produire l'effet que je désirais, j'ai toujours produit le réveil.

L'action magnétique, exercée de cette manière, a sur ce malade une telle force, que, malgré lui, en nombreuse compagnie, il est contraint de céder au besoin impérieux du sommeil; il entend cependant dans cet état tout ce qui se dit autour de lui, peut exécuter quelques mouvemens; mais d'une manière gênée et contrainte.

Ce n'est pas la première fois que je vois le Magnétisme agir, pour ainsi dire, indirectement; plusieurs de mes somnambules m'ont présenté les mêmes effets. Il semble que le Magnétisme direct soit trop fort pour certains êtres, et que par ricochet (qu'on me pardonne cette expression), en perdant ses qualités excitantes, il devienne plus propre à produire le sommeil chez eux.

J'ai dit, et l'expérience de chaque jour me confirme cette vérité, que le Magnétisme, une fois mis en jeu, peut produire une foule d'effets que nous ne cherchons nullement, que nous ne pouvons pas prévoir, qu'il ne nous appartient pas d'empêcher quand ils se présentent, et que quelquefois même, quand ils sont produits, il nous est impossible de détruire.

26 Mai.

Troisième Expérience.

Plusieurs personnes sont réunies autour de mon réservoir; l'une est endormie du sommeil magné-

tique, et a la conscience de son état; une deuxième a seulement les paupières fermées, et ne peut les ouvrir, même quand je le désire, et que je fais pour produire cet effet ce qui réussit ordinairement. Ne pouvant les lui faire ouvrir, je songe à la rendre somnambule, et pour cela je la magnétise avec force, dans le dessein de produire un profond sommeil; mais, à ma grande surprise, elle me prouve, en ouvrant deux grands yeux, que j'ai obtenu l'effet contraire à celui que je désirais. Celle-ci éveillée, je vais à la personne qui dormait du sommeil magnétique; je procède à son réveil, ce qui me réussit parfaitement. Pendant qu'elle se réveille, je jette un regard sur la seconde, et, contre mon attente, je vois qu'elle ferme les yeux avec la même rapidité que la première en met à les ouvrir. Je vais pour l'éveiller; mais, tandis que j'y travaille, la somnambule s'endort de nouveau, et facilite bien évidemment pour moi, par son sommeil, le dégagement du principe qui opérait de si étranges phénomènes. On eût dit que le fluide qui produisait leur sommeil ne cessait son action sur l'une que pour se porter sur l'autre. Je laissai ces deux malades, et quelques minutes après la cause fut détruite, ou du moins bien affaiblie : car les effets ne furent plus sensibles.

Dans deux autres séances, j'ai répété cette expérience, et les résultats ont toujours été les mêmes, c'est-à-dire que le réveil de l'une amenait simultanément le sommeil de l'autre, et *vice versá*.

Il faut espérer que tous ces faits que je m'empresserai de recueillir chaque fois qu'ils se présenteront serviront un jour à trouver les lois de l'agent qui les produit.

27 Mai.

Forcé de laisser pour un instant mes malades au réservoir magnétique, une somnambule, profitant de mon absence, éveille une personne qui dormait du même sommeil, et cela en un instant, et bien mieux que je n'eusse pu le faire.

Cette somnambule réveilleuse a donné, dans une séance précédente, des preuves de lucidité peu communes : elle a lu plusieurs lignes d'un imprimé assez fin, et cela avec une rapidité inconcevable. Elle assurait que c'était par les yeux qu'elle y voyait; mais la plus grande attention de notre part ne put nous faire apercevoir le moindre écartement des paupières ; elles étaient restées exactement fermées. On voyait pourtant le globe de l'œil se mouvoir, mais dans une direction opposée à l'objet. Ainsi l'imprimé était en face de son menton, à un pied environ de distance : le globe de l'œil était tourné en haut, et la prunelle moitié cachée par l'arcade sourcillère, ce qui mettait certainement la somnambule dans l'impossibilité de voir de la manière qu'elle indiquait. J'ai questionné plusieurs somnambules à ce sujet ; mais aucune réponse n'a pu me satisfaire ; elles diffèrent presque toutes dans la manière de voir. Pour celle-ci, c'est voir ; pour celle-

là, c'est sentir; pour cette autre, ce n'est ni voir ni sentir, c'est quelque chose entre ces deux états : c'est une perception particulière qu'elles ne peuvent définir. Le temps nous révèlera peut-être tous ces mystères. Que de choses il nous reste à découvrir !! Quelle mine à exploiter !

Les physiologistes, qui font mourir à petit feu les chiens, les chats et tous les animaux qui leur tombent entre les mains, pour trouver les lois de la vie, feraient bien mieux selon moi d'employer leur temps et leur savoir à la pratique du Magnétisme; au lieu de donner la mort, ils procureraient la santé aux êtres souffrans, et arriveraient bien certainement plus vite à leur but; mais non, les expérimentateurs de cette époque ne quitteront pas leur routine; il est décidé que cette révolution est réservée aux jeunes médecins qui, ayant moins de préjugés à vaincre, moins d'amour-propre à surmonter, parviendront à voir clairement que ce fatras d'hypothèses amassées à grands frais, et dont on fait tant de bruit aujourd'hui, ne sont pas plus propres à nous faire connaître les sources de la vie que leurs devancières qui sont tombées dans un éternel oubli.

Dans cette même séance du 27, un homme affecté d'une maladie de poitrine, mis au réservoir, se trouva mal, et eut ensuite quelques mouvemens convulsifs que je calmai difficilement; ils venaient

en partie d'une mauvaise digestion; il avait cependant pris très peu de chose avant de venir, mais la marche et la chaleur furent cause que, non seulement il ne reçut aucun soulagement du réservoir magnétique, mais que de graves accidens s'y manifestèrent. Une somnambule, qui me suivait d'intention, et qui prenait beaucoup de part aux souffrances de ce pauvre malheureux, s'élança malgré mes ordres réitérés, franchit tout ce qui se trouvait sur son passage, pour venir prendre la main de ce malade. Elle le magnétisa, l'exhorta à la patience en termes les plus pathétiques, par des expressions qu'on ne peut trouver que dans cet état; lui indiqua ensuite ce qu'il avait à faire pour être soulagé, insista à plusieurs reprises sur l'exactitude qu'il devait apporter à suivre ses prescriptions, et ne le quitta que quand elle le vit calmé. Ces paroles furent un baume pour ce pauvre malheureux. Son état moral, presque autant dérangé que son état physique, prit alors de la force; le courage revint, et nous pûmes, au bout de trois quarts d'heure, le remettre en voiture.

Il faudrait avoir été témoin de quelques-unes de ces scènes délicieuses pour l'homme instruit et compatissant, pour apprécier les ressources des somnambules : leur cœur est tout feu et tout charité, leur éloquence est sublime, leurs mouvemens expriment le désir qu'ils ont de tout sacrifier pour le soulagement de leurs semblables. La somnambule dont il s'agit ici avait demandé de ne plus voir de malade, parce qu'elle craignait que son somnambulisme, qui

devait, selon ses prédictions, cesser dans cette séance, ne se reproduisît encore, si je la mettais en rapport avec des êtres souffrans, ce qui pourrait déranger son état, déja très bon : ces considérations cependant ne sont rien pour elle : une seule chose l'occupe, c'est ce malade, et elle ne le quittera que lorsqu'elle ne verra plus rien à faire pour lui procurer la santé; elle aime mieux encourir le risque de ne pas se guérir, que de manquer l'occasion d'être utile et de faire du bien. Tous les assistans sont dans l'admiration à la vue de ce qui se passe, ils ne conçoivent pas cet excès de bonté. Le malade la bénit, en sentant ses forces renaître: tous sont persuadés qu'elle seule pouvait voir son mal, et ordonner les remèdes convenables. Sa mission finie, elle demande qu'on la réveille. Elle est satisfaite, le contentement paraît sur sa figure; elle ne sait pourtant pas ce qu'elle a fait, ce qu'elle a éprouvé ; elle interroge tous ceux qui sont autour d'elle, s'approche du malade, le plaint, l'encourage; mais ce ne sont plus les mêmes expressions, le même son de voix, ce changement est frappant pour tout le monde! ce n'est plus la même personne : le prestige a disparu!

La Commission nommée pour l'examen du Magnétisme, verra fort peu de chose, quand même elle mettrait plus d'exactitude dans ses recherches, et qu'elle y emploierait plus de temps : car beaucoup de phénomènes magnétiques, les plus extraordinaires surtout, naissent au moment où nous y pensons le moins, et disparaissent promptement, par des ac-

cidens qui nous sont inconnus ; il faudrait donc, pour être témoin de quelques faits remarquables, qu'une partie de cette Commission assistât journellement à des expériences suivies, faites sur un certain nombre d'individus. Cela serait très facile ; mais je doute beaucoup qu'elle prenne ce parti.

---

28 Mai.

La somnambule dont il vient d'être question, a dormi aujourd'hui du sommeil magnétique pour la dernière fois, comme elle l'avait prédit. J'ai eu assez de peine pour produire ce sommeil ; interrogée sur sa santé, elle n'a donné que des détails imparfaits, sa science de la veille est disparue, elle déclare qu'elle va cesser d'être somnambule, et qu'elle entendra tout le monde. Au bout d'un instant on la voit animée, elle semble entendre quelque chose, sa physionomie est pleine d'expression, quelques mouvemens convulsifs paraissent et disparaissent presqu'au même instant. Elle dit qu'elle vient d'entendre ; elle distingue la voix de plusieurs personnes qui parlaient, elle reconnaît son mari, indique la place qu'il occupe, paraît toute étonnée. Je lui ouvre les yeux, et chacun la complimente sur l'heureux retour de sa santé.

---

28 Mai.

Autre Séance au Réservoir.

CINQ MALADES.

5. Un phthysique. 3. Un sourd.	Hommes.
4. Une fièvre intermittente. 2. Un engorgement des ovaires. 1. Une maladie nerveuse compliquée.	Femmes.

Ces cinq malades, assis autour du réservoir magnétique, et ceints d'un des cordons en laine qui partent de la tige du réservoir, présentent les effets suivans :

La malade affectée d'une maladie nerveuse est contrainte, au bout de quatre minutes, de fermer les paupières, et il lui est, dès ce moment, impossible de les rouvrir; sa tête se penche sur sa poitrine, et une toux sèche se déclare.

La seconde éprouve des douleurs assez vives dans la partie malade; mais elle ne montre nul penchant au sommeil

Les yeux fermés, et respirant difficilement, le troisième suit tous les mouvemens que je lui imprime, sa tête s'incline tantôt à droite, tantôt à gauche, en avant et en arrière, selon que je le désire. Il sent une grande chaleur dans les oreilles, toutes les fois que j'approche une de mes mains vers cette partie malade; quand je l'actionne à une distance de moins de quatre pouces, il se réveille en sursaut, et retombe

presque subitement dans son premier état, si je l'abandonne.

La quatrième personne, plongée dans un somnambulisme complet au bout de dix minutes, s'occupe de la santé des individus qui sont à ses côtés; elle indique à chacun les remèdes qu'elle voit propres à leur procurer un prompt et entier rétablissement. Semblable à un prophète qui veut faire reconnaître la vérité de sa mission, qui veut gagner la confiance de ses auditeurs, elle prend des moyens infaillibles pour les convaincre de la véracité de ce qu'elle leur dit. Celui-ci est tout étonné d'entendre une personne qu'il voit pour la première fois, lui faire l'histoire de sa maladie; celui-là écoute avec attendrissement l'être qui lui montre toutes les parties du corps où il a mal, et lui indique les moyens qui peuvent faire cesser ses souffrances; une troisième paraît tout interdite : elle croyait bien qu'on pouvait voir le mal d'un être souffrant, mais elle n'aurait jamais pu s'imaginer qu'une somnambule allait lui rappeler les petites particularités qui ont donné lieu à la maladie dont elle est atteinte. Pour moi, ce que j'admire le plus, c'est l'entier dévouement de ma somnambule, qui oublie ses propres maux, pour ne s'occuper que de celui des autres. A dessein de détourner sa charité, j'essaie plusieurs fois de l'occuper de ses douleurs; ce à quoi je réussis en la magnétisant : mais chaque fois que je l'abandonne, sa bonté, plus forte que son mal, la ramène à ses actes de charité.

Son sommeil offre des intermittences d'action et

de repos; on s'aperçoit de ces deux différens états en ce que, dans le premier, les muscles de sa figure s'animent et prennent l'expression de ce qu'elle va dire, et que, dans le second, sa bouche est ouverte, ses traits immobiles, et que mes paroles ne sont point entendues. Ces deux différens états se succèdent avec une grande rapidité. Mais un fait assez singulier, c'est qu'elle répond sur-le-champ à toutes les questions que je lui adresse, quand ces questions sont l'effet de ma propre pensée, et qu'au contraire, toutes les fois que ces questions me sont suggérées par une tierce personne de l'assemblée, non seulement je suis obligé de les répéter plusieurs fois, mais chaque fois que je les répète, j'ai pour toute réponse : *Cela ne vient pas de vous, car je ne vous comprends pas.* Elle finit par dormir très profondément, et une sueur très abondante a lieu quelques instans avant son réveil.

Le cinquième malade, affecté d'une maladie de poitrine, n'éprouve rien en apparence ; il est froid et impassible ; son pouls varie cependant, et son corps est couvert d'une légère moiteur.

Tant d'effets si différens et si variés offrent à l'observateur un spectacle vraiment curieux. On manque d'yeux pour saisir chaque trait de ces étonnans phénomènes. Mais ce qui frappe le plus, et ce qui en effet mérite le plus d'attirer notre attention, c'est que, sortis de cet état de crise, tous les malades se trouvent bien.

Le phthysique se sent plus de force, la personne

nerveuse a moins de mobilité, celle affectée de la fièvre n'éprouve plus d'accès, et chaque fois qu'elle se retire du réservoir, sa marche est plus assurée; le sourd entend parfois; sa santé, altérée par le chagrin que lui cause sa surdité, s'améliore chaque jour, et il reprend de la gaîté. Les douleurs qui s'étaient manifestées dans les ovaires de la dernière malade, font place à un sentiment de bien-être, et tous en général éprouvent de l'appétit.

Nous ne donnons ici qu'une légère esquisse de ce qui se passe journellement dans nos séances magnétiques : c'est pourquoi nous croyons devoir avertir les personnes qui ne connaissent pas le Magnétisme, qu'elles doivent bien se garder de conclure de ce que nous venons de dire, qu'on peut sans crainte traiter plusieurs malades ensemble, que les résultats en seront toujours heureux; que le Magnétisme ne demande pas une surveillance très active; qu'il est facile d'empêcher les mauvais effets qui peuvent se manifester dans la réunion de plusieurs malades; car elles seraient dans l'erreur, et nous les tiendrions fort heureuses si, dans les cas embarrassans qui se présenteraient, elles n'avaient à déplorer leur présomption et leur témérité. Dans plusieurs circonstances, des crises de rires immodérés, des toux, des convulsions et des attaques de nerfs deviennent contagieuses : il faut alors beaucoup de sang-froid, une grande habitude du Magnétisme, pour arrêter cette contagion, et, au besoin, avoir assez de connaissances pour discerner le sujet qui

cause ce mal, et pour lui donner les soins particuliers que sa position demande.

Nous le répétons ici, parce que nulle considération ne peut nous engager à ne pas dire la vérité : quelque bonne volonté qu'on ait de faire le bien, cela ne suffit pas; il faut de plus une énergie morale très forte, beaucoup d'impassibilité et de grandes connaissances en Magnétisme. Nous craignons, et c'est l'expérience qui nous donne cette crainte, que M. Deleuze et les magnétiseurs qui ont recommandé le Magnétisme du mari à la femme, de sœur à sœur, etc., ne soient pas assez éclairés sur les inconvéniens qu'offre ce genre de traitement, quand les personnes qui l'emploient ignorent la force de l'agent dont elles se servent.

Le fait suivant semble venir à l'appui de ce que je viens de dire.

Je fus appelé le 7 mai pour donner mes soins à madame B. affectée d'une maladie chronique. Persuadé que le Magnétisme lui ferait du bien, j'essayai ce moyen, et en effet elle éprouva quelque mieux. Comme elle était alors sur le point de partir pour la campagne, je lui fis observer que, le traitement devant être long, elle serait obligée, pour ne pas perdre l'impulsion favorable que j'avais commencé de produire, de continuer de se faire magnétiser par quelqu'un de sa maison. A cet effet, elle jeta les yeux sur une femme qui lui était attachée,

et qu'elle aimait beaucoup. Cette personne vint assister aux séances que je donnais à sa maîtresse. Elle ne savait nullement ce que c'était que le Magnétisme, n'en avait jamais entendu parler. D'abord elle examina attentivement les procédés que j'employais, afin de pouvoir me remplacer, et soulager ainsi la personne qui lui était chère. Pendant qu'elle fixait son attention sur nous, elle éprouva elle-même les effets du Magnétisme. Je ne m'occupais pourtant que de sa maîtresse, et ne songeais nullement à elle. D'abord elle n'en fit part à personne; elle s'efforça de rester près de nous, et de vaincre le sommeil qui l'accablait. Pour ne pas y succomber, elle s'enfuit avec précipitation dans un appartement voisin. Nous ne sûmes pas ce que cela voulait dire, et je ne crus pas moi-même devoir y donner mon attention. Elle revint pourtant, quelques instans après, reprendre sa place auprès de nous. Je crus devoir alors m'occuper un peu d'elle; je la vis chanceler, éviter mes regards, se lever de nouveau, et s'enfuir en criant. Je la suivis, et lui demandai ce qu'elle avait. « Je ne sais, me répondit-« elle, ce que j'ai; mais je sais seulement que je « viens d'éprouver ce que de ma vie je n'ai senti. » Je voulus la calmer, car elle tremblait de tous ses membres; mais, quoique ses yeux fussent exactement fermés, elle sentait mon action et me répétait : « Ne me touchez pas, je vous en prie! Je vois vos « mains; vous me faites du mal! » Je dus céder à son désir fortement exprimé, quoiqu'à regret pour

tant : car j'étais persuadé que le Magnétisme la calmerait bientôt. Ayant achevé de magnétiser la maîtresse, je sortis. La première chose que je fis le lendemain en entrant, fut de m'informer de la santé de cette dame, qu'on me dit être fortement dérangée. Je demandai à la voir ; elle y consentit, et après quelques questions sur ce qu'elle éprouvait, je lui proposai de la magnétiser. Cette offre parut lui faire beaucoup de peine, elle refusa ; mais, pressée par toutes nos sollicitations, elle finit par y consentir. En un instant elle fut plongée dans un profond sommeil. Interrogée sur la cause des désordres qui s'étaient manifestés chez elle la veille, elle ne put me répondre de suite : « J'ai, dit-elle, beaucoup de « difficulté à parler : pour le moment, je me trouve « bien ; je n'ai plus peur de vous ; votre action me « soulage beaucoup. J'ai de la bile dans l'estomac, « il faut me donner quelque chose pour la faire éva- « cuer. » Elle s'ordonne de la tisane de chicorée *très amère*, *très amère*. Elle insiste très fort, disant que cela lui fera du bien ; ensuite elle demande de l'eau des Carmes sur un morceau de sucre, et veut être éveillée. Comme presque tous les somnambules, sortie de cet état, elle ne se souvient pas d'avoir parlé ; mais sur l'étonnement des personnes présentes, elle sembla en douter, car elle les pria avec instance de lui répéter ce qu'elle avait dit ; mais il avait été convenu entre nous qu'on lui laisserait ignorer ce fait.

Elle passa la journée assez bien ; mais la nuit fut

mauvaise : des spasmes se manifestèrent, et le froid aux pieds ne la quitta plus. Bien persuadé que le Magnétisme, cause malgré nous de tous ces accidens, la calmerait et ferait disparaître ces symptômes fâcheux, je le proposai ; mais je ne fus écouté ni de la malade, ni des personnes qui l'entouraient. Forcé de renoncer à ce moyen, je l'engageai à prendre quelques bains de pieds, et des bains entiers, à boire quelque tisane rafraîchissante et anti-spasmodique ; ce qu'elle fit ; mais l'état de malaise où elle était ne fit qu'augmenter. On appela un autre médecin qui, reconnaissant que son état était entièrement nerveux, ne voulut pas accéder au désir qu'elle avait d'être saignée. Il la tranquillisa, lui ordonna une potion calmante, composée d'eau de laitue, de sirop de nymphéa et de diacode. Elle prit cette potion qui ne lui procura qu'un mieux momentané, et j'apprends à l'instant que son état donne des inquiétudes.

Quelle peine ne dois-je pas éprouver, étant persuadé que mes soins pourraient la sauver, de voir qu'on les rejette bien loin. J'ai beau répondre de tout, on ne m'écoute pas. Puis-je leur en vouloir ? Non, sans doute, car ils ne sont nullement éclairés sur les effets du Magnétisme ; leur confiance dans la médecine doit être plus grande, et c'est pour eux un devoir de s'en servir. Le médecin qu'on préviendra, sans doute, de ce qui est arrivé, sera fort embarrassé, car les symptômes produits par cette action mixte rendront son diagnostique fort obscur, et pour comble de malheur, les remèdes de la méde-

cine ordinaire n'agissent que faiblement sur les désordres causés par le Magnétisme.

Que de reproches n'est - on pas en droit de faire aux savans qui refusent d'éclairer le monde sur les avantages et les inconvéniens de cette découverte! Les médecins surtout sont coupables, et s'il arrive des accidens, ce qui ne peut pas manquer d'arriver, maintenant que le Magnétisme est employé partout, on peut et on a droit de les en rendre responsables.

Au moment où cet article est sous presse, j'ai le plaisir d'apprendre que cette personne est mieux; mais ce que j'ai prédit est arrivé. Le médecin a porté un diagnostic faux sur cette maladie, quoiqu'il fût instruit de ce qui s'était passé relativement au magnétisme, il n'en assurait pas moins qu'elle mourrait, avant trois ou quatre jours, d'un anévrisme au cœur. Heureusement rien de fâcheux n'est arrivé; mais ce n'en est pas moins un exemple terrible de la puissance du magnétisme.

Suite de la *Clinique magnétique de M. Dupotet*

Madame P. de la D. fut prise tout à coup d'un accès de fièvre dans la matinée du 30 avril dernier; le frisson dura 2 heures au moins, et la fièvre 7 à 8; la nuit fut mauvaise, et le lendemain la malade était extrêmement abattue, et se croyait, pour la onzième ou douzième fois, sous le coup d'une fièvre intermittente qui ne se passait jamais qu'après un traite-

ment assez long, par le quinine : traitement qui laissait toujours après lui une grande sensibilité dans l'estomac et les intestins, et augmentait une disposition qu'avait la malade à une maladie mélancolique. Toutes ses fièvres antérieures avaient été accompagnées de délire et d'une prostration de forces.

Je fus mandé cette dernière fois pour essayer si, par le Magnétisme, je pourrais arrêter le développement de cette fâcheuse maladie, et faire cesser la disposition qu'avait madame P. à la contracter.

Je magnétisai la malade avec d'autant plus d'espoir de la guérir, que déja, dans quatre essais, ma méthode avait été constamment suivie de succès.

Première séance. Elle ne présenta rien de remarquable, si ce n'est de la transpiration, qui, dans cette circonstance, était extraordinaire : car la malade transpirait difficilement. Cependant la fièvre, le frisson et un peu de délire arrivèrent comme à l'ordinaire.

Deuxième séance. La malade endormie assure que je lui fais du bien, et que je la guérirai sans quinine. Elle reconnaît les fâcheux effets que ce médicament a produit sur son estomac. La crainte d'en prendre encore lui cause une vive frayeur; elle me saisit les mains, m'engage avec de vives instances à ne pas l'abandonner, et à la magnétiser régulièrement pendant quelques jours. Elle pense que je couperai la fièvre au quatrième accès, et qu'elle n'aura besoin ensuite que de légers purgatifs. Je l'éveille : elle est

très calme, la fièvre a diminué, ainsi que la chaleur; il survient de la moiteur à la peau, et la nuit se passe fort tranquillement. J'omets ici tout ce qui est étranger à sa maladie, ne voulant pas rapporter des phénomènes de lucidité extraordinaire qu'elle a présentés : j'aurai occasion d'en parler ailleurs.

Troisième séance. La malade a la fièvre : la journée est mauvaise; la nuit est accompagnée de cochemar; la langue est sèche, et le ventre un peu tendu et douloureux : je l'ai cependant magnétisée; mais, étant très fatigué, je n'ai pu maîtriser son accès. Dans son somnambulisme, elle a fait connaître la cause de sa maladie; elle en porte le siège à la rate, et assure que depuis bien des années le sang n'y circule pas; que c'est cette cause qui la rend malheureuse et qui lui donne les accès de tristesse qui la prennent plusieurs fois dans la journée.

Quatrième séance. C'est aujourd'hui que la fièvre doit arriver. Je la magnétise et l'endors 2 heures avant l'accès. La malade se trouve bien, et dit que si je la magnétise plusieurs fois dans la journée le succès sera plus certain, et que si j'empêche l'accès d'avoir lieu, elle n'en aura plus. Déja elle se félicite du bonheur qu'elle éprouve d'échapper au traitement par le quinine, et se prescrit le régime qu'elle doit suivre jusqu'au mois de septembre prochain, époque de sa parfaite guérison.

Je la magnétise dans la journée et j'ai le plaisir de voir mes soins couronnés d'un entier succès. Point de fièvre; la malade se trouve bien. La langue

est humide, la peau moite : elle peut se lever et rester plusieurs heures assise à la fenêtre. Elle prend un potage qui ne produit aucun mauvais effet; son étonnement est extrême, ainsi que celui des personnes qui l'entourent, et qui la connaissent depuis plusieurs années! Comment, sans drogues, guérir une fièvre qui s'était présentée avec les mêmes symptômes qu'autrefois? C'est une chose surprenante, miraculeuse! Leur foi ne va pas pourtant jusqu'à croire la cure complète. On veut attendre pour se prononcer qu'un second jour d'accès soit passé. Ce jour attendu et redouté arriva, et, au grand contentement de tout le monde, rien de sinistre ne se manifesta ; au contraire, la malade sentit croître ses forces, et se vit dans une complète convalescence.

Magnétisée depuis d'une manière assez régulière, j'ai pu, en suivant ses avis, vérifier combien les ressources du somnambulisme sont précieuses. Elle indiqua les divers changemens qui devaient survenir en elle, annonça le jour, l'heure et le moment que ces divers effets auraient lieu, et sembla ne jamais perdre de vue l'agent qui opérait sa guérison. Son attention se dirigea principalement sur la rate, qu'elle assurait ne pas faire ses fonctions d'une manière régulière, et être par cela même seule cause de tous les mal-aises qu'elle éprouvait. Ma main, dirigée vers cet organe, y déterminait de la douleur, et des déplacemens de gaz dont le bruit se faisait entendre à une assez grande distance, et appliquée à

plat sur cette même partie, je sentais des mouvemens très prononcés. Plus elle y souffrait, plus elle paraissait satisfaite, et ne cessait, pendant toutes les séances, de m'exhorter à diriger toute mon attention vers ce but. C'est là, me disait-elle, que doit s'opérer un changement favorable, qui peut seul rétablir l'équilibre qui me rendra la santé.

Le traitement magnétique fut parfaitement secondé par la malade, qui dès-lors se défendit les côtelettes, les viandes noires et le vin jusqu'au mois de septembre. De jour en jour sa santé devint meilleure, elle reprit de la gaîté. Les choses les plus legères, qui auparavant lui étaient insupportables, comme le bruit et les moindres odeurs, tout cela est enduré à présent sans peine, et sans entraîner aucun inconvénient, et enfin sa mobilité nerveuse disparaît par degrés.

Maintenant guérira-t-elle ? La cause de tous ses accès de fièvre, et le mal-aise général qui arrivait pour la moindre des choses, se passera-t-il sans retour ? Je l'espère; et, s'il en est ainsi, je serai parvenu à guérir une de ces maladies, qui font le désespoir des médecins les plus expérimentés, et pour lesquelles les plus sages conseillent les voyages, les eaux, les promenades, etc., moyens qui ont paru jusqu'à ce jour bien lents et bien douteux.

Ce que je viens de dire doit engager les magnétiseurs à ne pas craindre de faire souffrir les malades dont les affections ne sont pas très avancées, surtout quand il n'y a pas destruction d'organes: car alors la

souffrance est un bien qui contribue puissamment à ramener l'équilibre.

Cette conclusion est très bien appuyée par les propres paroles d'une autre somnambule, qui me disait dans ses plus grandes souffrances : « Plus je « souffre, et plus je suis joyeuse, car à chaque crise « douloureuse, je fais un pas vers la santé. »

Il m'a fallu plusieurs exemples semblables pour surmonter l'aversion que j'avais à faire souffrir quelqu'un que je magnétisais; mais maintenant, loin de calmer les douleurs, je cherche à les faire naître; trop heureux quand j'y parviens : car, dans ce cas, les malades sont presque certains de trouver, sinon la guérison, du moins un grand soulagement à leurs maux.

CORRESPONDANCE.

A Monsieur le Rédacteur du Journal LE PROPAGATEUR DU MAGNÉTISME.

Monsieur,

L'application du Magnétisme animal à la guérison des maladies est une source si grande de bienfaits pour l'humanité, les effets de cet agent sont si surprenans et sa puissance si grande, qu'il semblerait qu'une fois son existence admise, il devrait devenir l'objet

des méditations de tous les hommes qui ont à cœur le soulagement de leurs semblables. Il n'en est pas ainsi cependant. Malgré la multiplicité des preuves, les milliers de témoins oculaires, la facilité qu'a chacun de voir et de se convaincre par lui-même, on est en général si léger, si exclusif, on a tant de préjugés au moment même où l'on croit en être exempt, que nombre de personnes traitent encore le Magnétisme de chimère, et ceux-mêmes qui ne peuvent en révoquer en doute l'existence, croient au-dessous d'eux de l'approfondir et de s'en occuper. Combien, d'un autre côté, n'est-elle pas respectable la vocation de ceux qui se consacrent à la recherche de la vérité et à l'application de leurs découvertes au bien de l'humanité!... Vous avez, Monsieur, voué votre existence à cette noble tâche. Non content de pratiquer le Magnétisme avec le plus grand succès, vous cherchez à en répandre la connaissance dans toutes les classes comme dans tous les pays. Vous ne négligez aucun moyen pour y parvenir, et vous ne croyez jamais la masse des preuves trop grande là où il y a tant de bien à faire et tant d'incrédules à persuader. C'est dans cette pensée, Monsieur, que je me permets de détailler dans cette lettre ce que, grace à votre obligeance, j'ai été à même de voir et d'observer par moi-même.

Etranger à la France, j'ai quitté ma patrie dans l'intention de travailler par l'observation à mon perfectionnement intellectuel. La science du Magnétisme m'avait toujours vivement intéressé, j'avais lu

plusieurs ouvrages qui en traitaient; mais les faits qui y sont consignés me paraissaient tellement extraordinaires, me semblaient tellement sortir de l'ordre de tous les systèmes adoptés jusqu'alors, que je reléguai ces objets dans la classe de ceux où nul témoignage n'est suffisant pour établir nos idées, qui ne peuvent être fixées que par une observation personnelle, calme et réfléchie, et malgré mon désir, je n'avais pu jusqu'ici en trouver l'occasion. Je dus à un ami commun l'avantage de faire votre connaissance. Pendant quelque temps je fus dans l'impossibilité d'en profiter. Enfin, un jour je me présentai chez vous, et, introduit dans votre salon, j'aperçus, entre plusieurs autres personnes, une femme assise dans un fauteuil, les yeux exactement fermés et la tête penchée sur son épaule. Cependant elle semblait jouir de la plénitude de ses facultés, et répondait avec une justesse parfaite aux questions que vous lui adressiez. Je ne me possédais pas de joie. C'est donc là, me disais-je, c'est là une somnambule ? Je la considérais avec autant d'étonnement que d'intérêt. Vous la consultiez sur l'état de plusieurs malades qui se trouvaient dans la chambre. Enfin, je vous priai de me mettre en rapport avec elle, et j'insistai, malgré l'objection que vous me fîtes que je ne paraissais point malade. Avec l'apparence d'une santé parfaite, je suis, dès ma plus tendre enfance, attaqué d'un mal chronique qui a son siège dans le bas-ventre et les intestins, mal dont nul remède n'a pu jusqu'ici me soulager, et que, pour

cette raison, j'avais renoncé à traiter. Je n'en ai, durant mon séjour à Paris, fait mention à personne, et un instant auparavant, ne songeais point à consulter à cet égard. Pour établir le rapport, vous me fîtes asseoir à côté de la personne endormie, et placer une main sur ses genoux. A votre demande, si elle voyait quelque chose, la somnambule garda le silence; mais, une minute après, elle commença à porter la main à la région au-dessous de l'estomac, comme si elle y eût éprouvé une vive douleur. Extrêmement frappé, je vous priai de continuer vos questions. Elle répondit, et petit à petit, à mesure que cette sensation pénétrait dans tous ses organes, elle commença à détailler tous les symptômes du mal que j'éprouve, avec autant d'exactitude que j'aurais pu le faire moi-même. Etonné de plus en plus, je désirai lui parler moi-même (car jusqu'alors elle n'avait répondu qu'à vous seul), et vous demandai si cela ne serait pas possible. Alors vous adressant à elle, vous lui dites avec énergie : « Écoutez-le, écoutez-le, madame. » — Dans cet instant un mouvement convulsif, semblable à une commotion électrique, parut l'agiter, et elle commença à m'entendre et à me répondre parfaitement bien. Elle me répéta avec plus de détail encore tout ce qu'elle venait de vous dire, et, sur ma prière de me donner son avis, elle me prescrivit divers remèdes (que je mettais par écrit à mesure qu'elle parlait), remèdes que je reconnus être parfaitement bons et particulièrement adaptés à ma situa-

tion. Je lui demandai alors si elle pensait qu'il y avait long-temps que j'étais attaqué de cette maladie. Elle répondit que ce devait être depuis ma première enfance. Interrogée ensuite sur un autre symptôme, dont je suis pareillement affecté : « Ah ! « pour ceci, dit-elle, c'est bien plus récent ; « cela ne doit dater que de deux à trois ans. — Il y a effectivement deux ans et demi. » Je sortis de cette séance émerveillé et ravi d'avoir été à même d'observer, de manière à écarter toute possibilité d'illusion, l'exercice d'une des facultés les plus étonnantes qui aient été accordées à l'homme.

Quelque temps après, je vous dus de pouvoir examiner encore une autre somnambule. — C'était mademoiselle ***, jeune personne de 16 ans, d'une famille distinguée, et aussi remarquable par les agrémens de son esprit que par sa charmante figure. Introduit par vous, je fus reçu de la manière la plus gracieuse. Magnétisée par vous, je la vis s'endormir et entrer en somnambulisme dans l'espace d'une minute. Consultée sur elle-même et sur deux personnes qui se trouvaient présentes, elle fixa le jour précis où elle se trouverait guérie de la maladie qu'elle éprouvait, et exprima sur l'état des autres une opinion aussi sage que lumineuse. Je n'ai jamais vu de physionomie plus intéressante que celle de cette jeune personne, plongée dans le sommeil magnétique. Il s'y peignait une sensibilité si profonde, une sympathie si vraie pour les maux sur lesquels elle était appelée à donner son avis.... Pour mieux l'observer,

je me rapprochai en silence; et plaçai ma chaise assez près de la sienne. « Quelle est *cette masse noire*, vous demanda-t-elle, qui se trouve près de moi?.... Est-ce quelqu'un de vos amis?.... — Oui. — Est-il malade ?.... — Je l'ignore. » Et après un instant de réflexion : « Oui, il l'est, il l'est beaucoup. » Et en disant ces mots, elle portait avec une expression de peine la main au-dessous de son estomac.... Voyant qu'elle commençait à s'en troubler et à s'en occuper beaucoup, vous cherchâtes à la distraire et à détourner ses idées sur d'autres objets.

Je n'avais plus besoin de nouvelles observations pour être parfaitement convaincu. Je fus cependant encore singulièrement frappé d'un phénomène bien commun pourtant, mais que, pour la première fois, il m'arrivait de voir par moi-même. Je souhaitais consulter au sujet d'une personne fort malade depuis long-temps et à laquelle je porte le plus vif intérêt. Voulant lui laisser ignorer cette démarche, j'en obtins une mèche de cheveux, sans lui dire l'usage que j'en voulais faire. Vous la présentâtes à la personne que j'avais déja consultée pour moi-même, pendant qu'elle était plongée dans le sommeil magnétique. Après l'avoir tenue quelque temps et frottée entre ses mains, elle exposa avec une exactitude parfaite et de la manière la plus détaillée l'état physique et moral de la malade, et lui ordonna les remèdes les plus judicieux et le régime le plus convenable à sa situation.

Tels sont, Monsieur, les faits si intéressans dont

vous m'avez rendu témoin. Ces faits, je le sais, ne présentent rien de nouveau; chaque jour les voit se reproduire dans la pratique du Magnétisme; mais la connaissance en est encore si peu répandue, qu'il est toujours utile de les voir attester, surtout par des hommes étrangers à la science, et en ce genre les répétitions ne sont jamais superflues. Peut-être à ce titre jugerez-vous à propos de donner à cette lettre une place dans le journal respectable auquel vous concourez. Je m'en féliciterai du moins, en ce que cela m'offrira l'occasion de rendre à vos soins et à votre extrême obligeance le tribut de reconnaissance qui vous est dû.

J'ai l'honneur d'être,

MICHEL DE YERMOLOFF.

Paris, 1er juin 1828.

A M. le Rédacteur du journal LE PROPAGATEUR DU MAGNÉTISME.

Monsieur,

Suivant la même carrière que vous, et professant les mêmes principes, me serait-il permis d'insérer dans votre journal quelques réflexions sur un point de doctrine professé hautement par des hommes dont le témoignage est aujourd'hui reçu comme un article de foi? Je l'espère, Monsieur, et c'est l'amour

que je vous connais pour l'avancement du Magnétisme, qui me donne cet espoir.

Le monde est pour celui qui prêche la vérité, comme une assemblée d'hommes sourds; les uns n'entendent pas réellement, et ceux-là sont excusables; les autres n'ont pas le temps d'entendre, parce qu'ils ne veulent pas s'en donner la peine, et en cela ils sont coupables; une troisième espèce, et qui selon le proverbe est la pire, ce sont ceux qui ne veulent pas entendre. Nos antagonistes surtout semblent faire partie de cette dernière classe. On a beau leur dire : Mais vous avez en vous les moyens de vous convaincre de la vérité de notre doctrine! Toute machine organisée comme vous, comme nous, a en elle le principe qui produit tous les phénomènes magnétiques! Agissez, et tenez-nous pour des imposteurs si vous ne réussissez pas : personne n'écoute. Il est vrai qu'on ne leur a pas toujours tenu ce langage : car, sans rappeler ici le système de Mesmer, qui faisait intervenir les corps célestes dans les effets qu'il produisait, sans parler des bonnes personnes qui reportent tout cela à Dieu, ou au Diable; sans mettre en scène les magnétiseurs spiritualistes qui, dans leurs extases, montent au ciel, conversent avec les anges, et reviennent chargés des vertus célestes; sans rappeler, dis-je, tout cela, ne voit-on pas de nos jours des *magnétoscopes* chercher le fluide dans des noisettes! dire et écrire gravement de longs articles sur cette prétendue découverte, qui n'existe que dans leur cerveau! « Eh!

« Messieurs, m'écriai-je, que vous a donc fait le
« Magnétisme pour le traiter ainsi? Etes-vous nés
« pour vous opposer aux progrès de cette science?
« S'il n'en est pas ainsi, pourquoi donnez-vous donc
« ces rêveries qui doivent infailliblement produire
« cet effet? Que ne gardiez-vous votre découverte
« dans votre portefeuille pour vous en amuser avec
« vos amis? Hommes, peu réfléchis, savez-vous ce
« qui arrivera : on essaiera de reproduire ce que
« vous dites avoir observé, et ce qui s'est manifesté
« sous vos doigts complaisans, et comme l'obser-
« vateur sévère ne sera pas satisfait s'il voit que ce
« sont des niaiseries, il se croira en droit de rejeter
« tout ce qu'on dit sur le fluide magnétique, parce
« qu'il aura été trompé une fois. »

Prémunissons donc, Monsieur, ceux qui veulent observer des faits, avertissons-les de ne pas aller les chercher dans des corps inanimés; là, ils ne rencontreront que des phénomènes physiques qui sont attribuables à toute autre cause qu'à l'agent magnétique, qui ne se manifeste que sur des êtres animés. Il faut, pour le sentir, avoir un système nerveux bien organisé, et encore faut-il que ce système ne s'éloigne pas trop de notre échelle : car, dans ce cas, notre action ne peut plus être sentie. La pile galvanique porte le mouvement chez un être qui vient d'expirer; mais attendez, pour faire cette expérience, que le cadavre ait entièrement perdu les lois de la vie, vous ne pourrez plus réussir. Le fluide magnétique plus dense qu'aucun des autres fluides de la

nature, ne connaît encore rien qui l'isole ; il échappe à toute analyse : c'est en vain que vous prétendez le fixer, vous n'y réussirez jamais. M. Virey, dont ceux même qui font maintenant ces expériences se moquaient naguère, parce qu'il les engageait à mettre leur fluide en bouteilles, doit bien rire en apprenant qu'on le met dans des noisettes !

Mais nous aurons beau dire, nous aurons beau crier que le Magnétisme doit être étudié sur la nature vivante, que c'est là seulement qu'on peut reconnaître ses lois et sa manière d'agir, nous ne convertirons personne, nous ne redresserons aucune tête ; chacun ici-bas a sa marotte, et les magnétiseurs surtout, ont la leur. Jamais ils ne vous pardonnent d'avoir choqué leur manière de voir ; ils chérissent leurs erreurs, et, loin de vouloir être désabusés, ils regardent comme leur plus grand ennemi celui qui vient leur dessiller les yeux. J'en connais qui croient aux revenans, aux loups-garoux et qui évoquent les morts. Il s'en trouve d'autres qui se disent des puissances formidables : rien ne leur résiste ; ils endorment tout le monde, et s'ils ne transportent pas des montagnes, ce n'est certainement pas faute de foi ; mais les incrédules sont en si grand nombre, qu'il s'en trouve toujours partout, ce qui fait que les expériences manquent ; et alors ces incrédules sont pour ces magnétiseurs des réprouvés. J'ai le malheur d'être moi-même de cette classe ; je ne vois partout dans les phénomènes magnétiques que le produit de la matière mise en action : mon magné-

tisme est du magnétisme animal purement et simplement, tandis que le leur est du magnétisme spirituel tout pur; ce qui me console, c'est qu'ils ne font pas plus de cures que moi; peut-être beaucoup moins, et que les effets qu'ils produisent sont de la même nature que les miens : je ne veux pas cependant leur ôter le plaisir qu'ils ont à dire qu'il en est autrement.

Vous voyez, Monsieur, qu'en réfléchissant sur cette divergence d'opinions, il faudrait être bien peu raisonnable pour ne pas pardonner aux individus qui nous considèrent le peu d'empressement qu'ils mettent à examiner cette science.

Je crois que vous rendrez un grand service au Magnétisme en n'insérant pas dans votre journal ces rêveries qui font reculer la science au lieu de la faire avancer.

Je suis, etc.

P. D. S.

Paris, le 8 juin 1828.

Suite de la Correspondance.

Il y a un mois environ que je fus prié de consulter ma somnambule pour une jeune personne de Châlons, affectée d'une maladie nerveuse, traitée infructueusement par les médecins de cette ville. La somnambule à qui je fis voir cette malade, reconnut tout de suite la maladie, et dit la cause qui l'avait fait naître. Elle ajouta qu'il n'était pas au pouvoir de la médecine de la guérir; mais que le

Magnétisme appliqué d'une manière régulière et suivie lui rendrait la santé. Elle m'engagea à la magnétiser moi-même, afin de donner une impulsion favorable, et pour enseigner à la sœur de la malade les procédés qu'elle devait employer. Bientôt elle s'endormit sous mes passes, mais d'un sommeil léger, qui suffisait cependant pour la calmer; et pour lui donner beaucoup d'espoir sur sa guérison. Je donnai les instructions convenables pour traiter ce genre de maladie, assurant que, si elles étaient bien suivies, cette affection diminuerait graduellement, et que d'heureux effets ne tarderaient pas à se manifester.

Je ne voulus pas produire entièrement le somnambulisme, chose qui m'eût été très facile, parce que je craignis qu'il ne lui devînt plus nuisible que salutaire; car il m'est arrivé plusieurs fois de développer cette faculté chez des personnes qui partaient sous une instruction suffisante pour pouvoir conduire à bien cette crise, et alors il en est toujours résulté de fâcheux effets. Ceux qui dirigent les malades tombés dans cet état, s'abandonnant bientôt dans le vaste champ des expériences, oublient le but qu'ils s'étaient proposé, et perdent le temps où il était nécessaire d'agir. La somnambule, détournée du sentier que la nature lui avait assigné, perd sa lucidité, se trouve par là hors d'état de s'ordonner les remèdes nécessaires à sa guérison; et ce qui est plus malheureux encore, c'est qu'alors sa maladie est beaucoup plus difficile à guérir par les

moyens de la médecine ordinaire. Outre ces considérations, qui sans doute étaient plus que suffisantes pour me déterminer, j'ai dû penser aussi que le genre de maladie qu'il s'agissait de traiter présente ordinairement des phénomènes effrayans (c'est une catalepsie), dont on ne peut se rendre maître que lorsqu'on possède de grandes connaissances acquises par la pratique. Malgré toutes ces précautions, j'espère guérir cette affection par les seuls moyens que j'ai indiqués.

Voici la première lettre de la personne chargée de ce traitement.

Châlons, le 2 juin 1828.

Monsieur,

L'époque désignée par la somnambule étant arrivée, et désirant suivre ses avis en tout point, je viens vous prier de l'interroger de nouveau, afin de savoir si je la magnétise bien, et si je dois continuer.

Le lendemain de notre arrivée je la magnétisai à neuf heures et à cinq, et régulièrement tous les jours à la même heure. Au bout de quinze jours, elle s'est endormie plusieurs fois 15 ou 20 minutes. La dernière fois elle a éprouvé des mouvemens nerveux à la tête, qui m'ont effrayée, et dont elle n'a nulle connaissance. Elle me dit tous les jours que sa tête est encore plus faible qu'avant notre voyage : elle a toujours de fortes crises, et ne man-

que jamais d'en avoir une toutes les nuits au moment du sommeil, et souvent même à son réveil. Ne serait-il pas possible de les faire disparaître ?

A mon avis, elle est mieux, un peu moins triste, elle sort et parle davantage. Les bourrelets qu'elle avait sous les paupières ont disparu au bout de 12 jours. Elle a moins froid ; souvent elle est en moiteur, et les pieds ne sont pas froids comme d'habitude.

Dans votre réponse vous aurez la bonté de me dire s'il est utile de poser les sangsues, et si la guérison est éloignée, etc., etc.

Je suis, etc.

N. B.

Nouvelle Consultation.

Le 6 juin.

La somnambule dit que la malade est mieux, et qu'il faut continuer de la magnétiser surtout au moment des attaques ; qu'elle guérira, mais moins promptement que si je l'eusse magnétisée moi-même ; que, dans ce cas, il n'eût fallu que deux mois, et qu'avec les soins d'un autre, elle ne peut préciser l'époque de son rétablissement.

Dupotet.

TRAITEMENT

D'UNE GASTRIQUE CHRONIQUE.

Inflammation d'estomac, accompagnée des symptômes nerveux les plus effrayans, maladie qui avait résisté à tous les remèdes de la médecine ordinaire.

Par M. Dupotet.

PREMIER ARTICLE.

Ce qui peut consoler des dégoûts sans nombre qu'éprouve celui qui se livre à la pratique du Magnétisme, c'est le bien réel qu'il peut faire, quand, bravant les préjugés, il a la force de prêcher la vérité, et de joindre l'exemple au précepte.

Combien n'ai-je pas à me louer de ma conduite, si, moins instruit, j'ai voulu vingt fois, il y a quelques années, renoncer à la pratique du Magnétisme; j'ai su trouver depuis assez de force en moi pour continuer de me livrer à l'étude de cet art le plus beau, et sans doute le plus utile qui jamais ait été enseigné. Il m'a fallu cependant envisager l'avenir; car le tribut de reconnaisance qu'on paie maintenant aux partisans de cette nouvelle découverte, est loin de compenser les peines et les soins qu'ils se donnent. De tous côtés montrés au doigt, tournés en ridicule par des gens qui n'ont jamais rien vu parce qu'ils n'ont jamais rien voulu voir, ils sont les véritables *Parias* de notre époque; et cependant ils

tiennent la plus importante vérité qui ait jamais été connue! Espérons que, dans un temps qui ne peut être éloigné, on leur rendra la justice qu'ils méritent. Tenons pour certain que les savans, revenus alors de leur aveuglement, cesseront la persécution dirigée contre nous, et que leur zèle à pratiquer cette science égalera celui que nous mettons à la répandre.

Encourageons-nous donc mutuellement : accablons nos adversaires de faits qu'ils ne puissent récuser; faisons-les rougir, s'ils conservent encore quelque pudeur, et ne craignons point la persécution. Nous ne sommes plus dans ces temps d'ignorance et de superstition, où l'on brûlait, comme sorciers, les pauvres malheureux qui osaient avouer publiquement leur croyance, et soutenir, malgré les tourmens les plus épouvantables, les faits dont ils avaient été et les agens et les témoins. Soutenons comme eux la vérité; appuyons-la de preuves; ne négligeons aucune occasion de faire du bien, et laissons au temps le soin de nous faire rendre justice.

Me reposant sur lui, je viens rendre compte de nouveaux prodiges : je viens dire comment, sans médicamens, sans autre ressource que soi-même, on peut guérir certaines maladies que la médecine ne saurait guérir : comment on peut, par sa seule volonté, empêcher des crises qui font frémir et glacent d'épouvante ceux qui en sont les témoins, crises que le médecin le plus expérimenté

est obligé d'abandonner à la nature, et dans lesquelles les malades meurent quelquefois, sans qu'on ait pu trouver les moyens de les soulager. Je viens dire qu'à ma voix un état de malaise affreux cessait comme par enchantement, que le calme le plus complet succédait à l'agitation la plus grande ; et cela dans un temps si court, que la rapidité de la pensée est seule capable de nous en donner une juste idée. Je viens dire qu'une maladie, qui devait conduire la personne qui en est atteinte à la mort, en la faisant passer par l'épilepsie et la folie, sera entièrement guérie sans autre secours que le magnétisme.

Disons; mais hélas! j'en aurais trop à dire : contentons-nous de tracer ici l'histoire abrégée de cette maladie.

Mademoiselle P., âgée de 16 ans et demi, demeurant à Paris, rue du Bac, d'un tempérament nervoso-sanguin, d'une constitution forte, et un peu développée pour son âge, fut, pendant toute sa jeunesse, soumise à un régime extrêmement fortifiant. On ne s'aperçut pas d'abord que ce genre de vie lui était contraire ; mais à l'âge de 7 ans ses digestions se dérangèrent, et elle ne tarda pas à en sentir les fâcheux effets.

Malheureusement sa maladie ne fut point reconnue, et tous les remèdes qu'on lui administra, au lieu de diminuer son indisposition, ne firent que l'augmenter. Bientôt l'affection de l'estomac qu'avaient déterminée son genre de vie et la médica-

tion suivie jusqu'alors, devint plus grave, et des symptômes nerveux se déclarèrent et ne firent qu'augmenter jusqu'à l'âge de 14 ans. Comme cette jeune personne était formée, on crut reconnaître, dans les symptômes qu'elle présentait alors, une affection hystérique, et l'on ordonna ce qu'il fallait pour la combattre. Voici quelques-unes des prescriptions qui furent suivies :

Eau distillée de valériane,
Sirop de fleurs d'oranger.

Pillules d'extrait gommeux d'opium,
du poids de demi-grain.

Eau de pourpier,
De menthe,
Sirop de fleurs d'oranger,
Teinture éthérée de digitale.

Assa fétida,
Camphre,
Musc,
(*par pillules de 4 grains*);
Infusion de valériane.

Valériane en poudre,
Rhubarbe,
Sirop de fleurs d'oranger.

Pour boisson : une infusion de feuilles d'oranger, édulcorée avec du sirop de nymphœa.

Je ne parle pas ici des nombreuses applications de sangsues qui toutes, je dois le dire, ne firent pas de mal, et d'autres médicamens qui furent également employés, mais sans aucun succès. — Voici, en résumé, l'état où était la malade, lorsque je la vis pour la première fois :

Le pouls petit, la face d'une couleur pâle, embonpoint naturel, la respiration facile et les mouvemens libres; état qui change bientôt pour faire place à des phénomènes désordonnés dont voici les principaux : suspension plus ou moins prolongée des fonctions des sens et des facultés morales; les yeux se contournent, les membres sont convulsés, et la face d'une couleur violette ; la région de l'estomac projetée en avant, puis en arrière; cris, écume à la bouche ; état de stupeur ; perte de mémoire et sentiment de malaise extrême; ensuite brisement, ou bien roideur tétanique ; insensibilité, serrement de gorge ; la langue fortement poussée en dehors de la bouche ; déglutition impossible ; quelques spasmes de l'estomac; le diaphragme et le médiastin très agités ; étouffement ; respiration entrecoupée ; locomotion impossible, hoquet; puis sommeil, et réveil sans aucun souvenir.

Ces phénomènes n'étaient souvent précédés d'aucun symptôme : quelquefois aussi ils s'annonçaient par des bâillemens et des tremblemens; par le refroidissement des extrémités et par une grande chaleur à la face.

Leur durée variait depuis quelques minutes jus-

qu'à des heures entières; et tout ce qu'on pouvait faire pour en diminuer l'intensité ne servait à rien. On avait tout essayé sans succès.

Un état particulier que présentait encore la malade, c'est que, dans ses diverses crises, elle tombait souvent dans un état de somnambulisme naturel, qui durait plusieurs minutes, et qui ne laissait aucun souvenir.

Depuis 14 mois, les mêmes symptômes avaient lieu; mais avec une intensité remarquable; à tel point que, sur les derniers temps, la malade avait jusqu'à 20 somnolances par jour. (Elle appelait somnolance une syncope qui durait 3 ou 4 minutes), et 2 ou 3 crises avec cris et roideur. L'appétit était nul; l'exercice qui avait été recommandé ne pouvait être pris, car ses indispositions la prenaient au milieu de la rue, dans les promenades et partout aussi bien que chez elle; et, pour dernier inconvénient, il suffisait pour les provoquer du son d'une cloche, ou d'un instrument de musique, quelquefois même de la présence inattendue d'un chien.

Je laisse au lecteur le soin de juger de la gravité de cette maladie, dont je ne donne ici qu'une légère esquisse. Il faudrait avoir été témoin de quelques-unes de ces crises pour s'en faire une idée, et pour apprécier à sa juste valeur l'agent qui les a fait cesser.

Les parens de cette jeune personne, témoins journaliers de ses funestes angoisses, ne négligèrent

rien de ce qui pouvait lui être utile. Consultations de médecins en grand nombre, médications diverses, etc., etc.; tous les moyens sont employés; mais vain espoir, la maladie marche et se complique avec le temps. Enfin, à une dernière consultation, M. Fouquier est mandé; il vint, et après avoir examiné la malade, il prit sur lui de parler du Magnétisme, et d'engager les parens à employer ce genre de traitement, leur faisant espérer qu'avec ce moyen, qu'il croyait tout-à-fait applicable à ce cas, ils pourraient procurer à leur enfant un entier rétablissement dans un temps très court.

Les parens suivirent l'avis du savant médecin, et l'oncle de la malade, que j'ai guéri, il y a 6 ans, d'une affection nerveuse, vint me trouver, et nous convînmes du jour où je commencerais le traitement.

La jeune malade redoutait mon arrivée, se figurant que le Magnétisme était quelque moyen violent; elle cherchait, pour cette raison, à éloigner le plus qu'il lui serait possible le moment où elle devait y être soumise.

Le jour arrivé, je me rendis chez elle; je la trouvai toute tremblante; son cœur battait avec force; elle suivait des yeux tous les mouvemens que je faisais, se figurant que j'avais quelque instrument caché dont je devais me servir. J'eus beau l'assurer du contraire, il me fut impossible d'obtenir le calme nécessaire pour un grand succès. Décidé cependant à commencer, je m'approchai à

4 pieds à peu près du fauteuil où la malade était placée; j'étendis ma main en la dirigeant sur la région de son estomac (1) ; au bout d'une minute, elle sentit les premières atteintes de mon action magnétique.

Présumant qu'une série de phénomènes curieux allaient se développer, je priai le père de cette jeune personne d'écrire tout ce qu'il verrait et entendrait. C'est son procès-verbal qu'on va lire.

PREMIÈRE SÉANCE, *17 janvier 1828.*

Trois minutes après le commencement de la séance, la malade s'est endormie.

(1) Avant de rendre compte des phénomènes que j'ai à annoncer, je dois faire quelques réflexions sur les procédés magnétiques tant recommandés. Je les vois partout remplis d'erreurs, et la moindre pratique éclaire sur leurs inconvéniens. Ainsi, le rapport que les magnétiseurs établissent me paraît tout-à-fait inutile, pour ne pas dire nuisible : il détermine chez les individus une foule d'effets qui ne sont pas le magnétisme proprement dit ; car l'érétisme de la peau, l'augmentation de la chaleur animale, etc., sont des phénomènes que je crois beaucoup plus propres à neutraliser les effets qu'on cherche qu'à favoriser leur développement. Je me suis toujours bien trouvé de suivre une route opposée. A l'Hôtel-Dieu, à l'Académie de Médecine, et dans ce cas-ci surtout, je n'ai jamais touché les malades; je suis toujours demeuré à une assez grande distance, et je crois avoir produit plus d'effet que je n'en eusse obtenu en touchant. D'autres témoignages viendront, j'en suis sûr, confirmer mes observations.

Interrogée six minutes après, elle prouve qu'elle entend le magnétiseur, en répondant par des signes de tête, et en faisant de très grands efforts pour parler, sans pouvoir y parvenir.

Le magnétiseur nous dit qu'il ne faut pas s'étonner de la difficulté qu'elle a à s'exprimer, que presque tous les somnambules éprouvent cela; que cette manière de voir et de sentir jette leur esprit dans le plus grand embarras, et qu'il est alors très prudent de ne pas leur adresser d'autres questions, avant de leur avoir laissé le temps de s'habituer à cette nouvelle manière d'être. En effet, une demi-heure après, elle répond très distinctement.

D. Les douleurs de votre mâchoire se passent-elles? *R.* Voilà qu'elles se passent.

D. Vous trouvez-vous bien? *R.* Oui.

D. Où souffrez-vous maintenant? *R.* Je suis bien.

D. Entendez-vous les autres personnes qui sont présentes ici et qui vous parlent? *R.* Oui.

Cependant sa mère l'interroge plusieurs fois, et ne reçoit aucune réponse. La malade est tout occupée en elle-même; elle semble chercher.... enfin elle dit: « J'entends parler, mais je ne peux pas distinguer la « voix de la personne qui me parle. »

Des mouvemens convulsifs fortement prononcés ayant lieu dans la face, le magnétiseur dit: Je veux que ces mouvemens cessent, et à l'instant ils cessent.

D. Vous trouvez-vous mieux actuellement?

R. Oui, très bien.

D. Voulez-vous rester dans cet état?

R. Je le veux bien.

D. Ces mouvemens dans la mâchoire sont bien ennuyeux ?

R. Oh ! oui, très ennuyeux.

D. Eprouvez-vous vos mal-aises habituels ?

R. Ce que je sens, je ne l'ai jamais éprouvé.

Réveil.

Réveillez-vous, lui crie le magnétiseur, en la dégageant de son fluide; réveillez-vous.

D. Je ne puis ouvrir mes mains.

Le magnétiseur : Ouvrez vos mains. Et à l'instant elles s'ouvrent.

La malade : Je ne puis ouvrir les yeux.

Le magnétiseur passe les doigts sur les paupières.

La malade : Mes paupières sont bien ouvertes, mais je ne vois pas clair. — Le magnétiseur répète plusieurs fois : Eveillez-vous! éveillez-vous ! et le réveil est complet.

Dans l'état habituel, la malade a les extrémités toujours très froides et sèches ; et maintenant il y a une grande transpiration dans toutes ces parties. On l'interroge, après son réveil, sur les effets qu'elle avait éprouvés au commencement de la séance : *Il me semblait*, répond-elle, *que le magnétiseur me jetait du sommeil.*

Pendant le cours de cette séance, des mouvemens spasmodiques et convulsifs se sont manifestés fréquemment, et ont toujours cessé, comme nous l'avons dit, au commandement du magnétiseur. La question :

Comment vous trouvez-vous? a toujours été faite après avoir calmé ces mouvemens.

La séance a duré 42 minutes.

DEUXIÈME SÉANCE, *18 janvier.*

(Il est 7 heures 33 minutes du soir.)

Le pouls de la malade est plus développé que la veille; à peine le magnétiseur a-t-il dirigé sa main sur elle, qu'elle tombe dans un profond sommeil.

D. Où avez vous mal?

R. A la poitrine.

D. Comment vous trouvez-vous?

R. Mon mal est à l'estomac.

Après quelques passes, la malade répond : « Je suis bien à présent. »

7 heures 44 minutes. Le pouls est devenu fréquent.

D. Pouvez-vous découvrir des moyens de guérison?

R. Cela n'est pas possible; je ne puis les connaître.

Cette réponse nous ayant un peu affligés, le magnétiseur, qui l'a remarqué, s'empresse de nous tranquilliser, en nous assurant que bientôt elle verra les remèdes qui peuvent lui rendre la santé; que tous les somnambules en sont là, qu'il faut les presser, que ce n'est qu'à force de les fatiguer et de les importuner, qu'on parvient à en tirer tout ce qui est nécessaire à leur guérison.

Comment vous trouvez-vous? dit le magnétiseur.

R. Bien.

Sa mère lui répète la même demande, et n'en reçoit aucune réponse. Il paraît qu'elle n'a de rapport qu'avec son magnétiseur ; qu'elle ne voit et n'entend que lui.

Le cou est froid. Après l'apposition des mains sur cette partie, elle nous assure qu'elle est bien mieux. Des mouvemens convulsifs se manifestent dans l'orbite de l'œil.

D. Qu'avez-vous dans les yeux?

R. Cela remue.

Je veux, dit le magnétiseur, que ces mouvemens cessent.... et les mouvemens cessent, et le cou devient chaud.

D. Etes-vous bien?

R. Oui, je suis bien.

D. Pourquoi vos mains sont-elles froides?

R. Elles sont très lourdes.

D. Trouverons-nous les moyens de faire passer tous ces mal-aises?

R. Je ne crois pas.

Il se manifeste dans le ventre des mouvemens et des soubresauts qui cessent à l'ordre du magnétiseur.

D. Que se passe-t-il dans le ventre?

R. Ce n'est pas dans le ventre, mais bien au-dessus du ventre.

D. Il faut tâcher de voir ce que c'est?

R. Oh! que cela se remue!

Le magnétiseur appuie les mains sur le front de la

malade. « Appuyez, lui dit-elle, bien fort, appuyez; cela me fait beaucoup de bien. » Quelques instans après, elle ajoute qu'elle a chaud aux mains.

Et aux pieds, demande le magnétiseur?

R. Pas encore.

Aux diverses passes qui y sont faites, elle dit que la chaleur descend tout doucement.

Interrogée par sa mère, elle entend bien qu'on lui parle; mais elle ne sait pas ce qu'on lui demande, ni quelle est la personne qui lui adresse la parole.

Elle nous dit qu'elle a maintenant chaud aux pieds.

D. Où souffrez-vous?

R. A la poitrine.

On appose les mains sur cette partie.

D. Eh bien! votre poitrine?

R. Cela ne vient plus de la poitrine.

D. D'où cela vient-il?

R. Je ne peux pas vous le montrer.

D. Avez-vous chaud? *R.* Je commence à être tranquille.

La malade respire facilement, et se trouve bien.

D. Depuis quand êtes-vous malade?

R. Je ne me le rappelle pas au juste.

D. Essayez de vous le rappeler?

R. Depuis le mois de juin dernier. Il y a bien long-temps que mes yeux n'ont été aussi tranquilles!

D. Vous trouvez-vous bien dans tout votre corps?

R. Oui, je suis bien à présent.

D. Combien voulez-vous rester de temps dans cet état?

R. Encore un peu de temps. Je sens la chaleur qui me monte à la figure.

On magnétise la figure. « Oh! s'écrie la malade, « que cela fait du bien. » (*Calme.*)

D. A quoi pensez-vous maintenant? Pensez-vous à votre maladie?

R. Je pense que c'est drôle que cela me fasse comme cela!

On magnétise les mâchoires. Elle se plaint.

D. Qu'avez-vous?

R. Cela est dans mon estomac.

D. Que sentez-vous dans votre estomac?

R. Je sens un poids qui me serre.

Le magnétisme produit beaucoup de bien, dirigé sur cette partie affectée.

D. Vos mains sont-elles lourdes?

R. Oui.

On magnétise une main; elle la donne à l'instant.

D. Donnez-moi l'autre main.

R. Je ne puis pas.

Il semble que la malade ne puisse rien faire par elle-même; que tout son être soit à la disposition du magnétiseur. Elle n'a plus de volonté, ou si elle en a, elle est entièrement soumise à celle du magnétiseur. Après quelques passes sur l'autre main, elle la donne comme la première. La transpiration est abondante. Les crises nerveuses recommencent et cessent au commandement du magnétiseur.

D. Depuis combien de temps dormez-vous?

R. Il n'est pas loin de 9 heures. (*Il n'est pourtant que 8 heures un quart.*)

D. Comment vous trouvez-vous?

R. Bien à présent.

Le magnétiseur : Je vais vous éveiller; il faut que vous soyez bien tranquille jusqu'à demain.

Les mouvemens convulsifs et spasmodiques recommencent et cessent, comme hier, à l'orde du magnétiseur.

D. Comment sont vos pieds ?

R. Bien.

On la prévient qu'on va l'éveiller.—Eveillez-vous! éveillez-vous !

R. Mais je n'y vois pas.... j'y vois un peu.... j'y vois trouble.... Après plusieurs passes, elle dit : Je ne suis pas encore revenue.—Eveillez-vous! éveillez-vous ! (1) Elle se frotte les yeux, et se trouve tout accablée de lassitude, mais assez tranquille.

Il est 8 heures 22 minutes.

TROISIÈME SÉANCE, *19 janvier*.

(Il est 7 heures 37 minutes du soir.)

Le magnétiseur :— Mademoiselle, vous êtes bien éveillée aujourd'hui ?

---

(1) Rompre le sommeil d'une personne en lui répétant plusieurs fois : *Eveillez-vous! éveillez-vous!* ne paraît pas fort extraordinaire ; cependant nous nous sommes assurés par nous-même, qu'en criant même plus fort que le magnétiseur, nous ne pouvions pas produire le réveil.

R. Oui, monsieur, et n'ai pas du tout envie de dormir.

On la magnétise ; et elle s'endort à l'instant même.

Des mouvemens convulsifs ont lieu dans la mâchoire, dans l'estomac et dans le ventre, semblables à ceux qu'elle éprouve quand elle veut s'éveiller après ses spasmes naturels ; cependant elle reste endormie.

Différentes questions que lui adresse le magnétiseur restent sans réponse : on voit qu'elle fait tous ses efforts pour parler ; mais elle ne peut y parvenir.

On magnétise la mâchoire.

D. Comment vous trouvez-vous ?

R. Pas trop bien.

Une crise nerveuse se présente ; on l'apaise.

D. Comment vous trouvez-vous ?

R. Mieux.

D. Eh bien ! que venez-vous d'éprouver ?

R. Je ne sais pas.

D. Comment ! vous ne pouvez pas trouver ce qui vous agite pendant toute la journée ?

R. Oh ! non !

Le magnétiseur : Eh bien ! je vais vous faire chercher.

On magnétise : calme parfait.

D. Combien de temps voulez-vous dormir ?

R. Oh ! long-temps.

D. Il faudra chercher.

R. Oui; mais je ne crois pas que je puisse la trouver.

Le magnétiseur : Vous serez bientôt profondément endormie, et il faudra chercher la cause de votre maladie, et les moyens de la combattre; vous serez votre médecin vous-même.

On magnétise : calme profond.

D. Sentez-vous ma main sur votre tête?

R Oui, je la sens.

D. Vous fait-elle du bien?

R. Oh! oui. (*Calme.*)

D. Vous occupez-vous de quelque chose?

R. Oui, j'écoute.

D. Qu'écoutez-vous?

R. Quelque chose qui est en moi.

On magnétise : le calme continue.

D. Avez-vous découvert quelque chose?

R. C'est difficile! c'est toujours là (montrant l'estomac); c'est tout autour.... Cela s'élargit.

Le calme continue. Plusieurs questions sont adressées et restent sans réponse.

D. Cherchez-vous toujours?

R. Oui; mais je ne trouverai pas aujourd'hui.

D. Croyez-vous que cela viendra?

R. Oh! oui, cela viendra.

D. Avez-vous le pressentiment que vous pourrez trouver la cause de votre mal?

R. Oui, je le crois.

D. Quand on vous parle, étant éveillée, de ce que vous faites dans le sommeil, cela vous contrarie-t-il?

R. Cela m'est égal. Oh ! je vois quelque chose qui est dans mon estomac ! C'est comme une toile qui se lève au milieu ! Cela s'appuie sur les côtés, et me tire de *petites choses* qui sont sur les côtés ! Ce n'est pas grand ; c'est à peu près comme la main. Ah ! je sens que cela roule dans un côté !

On magnétise fortement : calme profond.

D. Comment vous trouvez-vous ?

R. Bien, très bien ; je m'occupe toujours.

D. Quand cela quitte l'estomac, cela vient donc aux mâchoires ?

R. Cela tient à de *petites choses* qui sont dans la poitrine ; cela gagne le cou, ensuite la mâchoire, et enfin les yeux.

Le magnétiseur : Il faudra faire passer cela ?

R. Oui ; c'est ennuyeux.

D. Que voyez-vous ? (Calme.)

D. Croyez-vous pouvoir donner demain des détails sur votre maladie ?

R. Oui, peut-être demain.

Le magnétiseur : Il faudra tout nous dire.

R. Nous verrons cela demain.

D. Vos mains sont-elles lourdes ?

R. Oui, très lourdes.

On magnétise une main ; elle la donne dès qu'on la demande ; mais de même qu'hier, elle ne peut pas présenter celle qui n'est pas magnétisée ; elle dit qu'elle est trop lourde. On la magnétise, et elle la donne tout de suite.

La malade : Oh ! cela sent le brûlé !

D. Voyez-vous quelque chose brûler?

R. Cela ne brûle pas, non; mais cela me monte au nez. — Calme parfait.

D. Sentez-vous si je vous fais du bien ?

R. Oh ! je suis très bien ! Il y a long-temps que je n'ai été comme ça. Je suis de bonne humeur à présent; et, en disant ces mots, la malade manifeste sa joie par des gestes et par un air de satisfaction qui paraît sur sa figure.

Un instant après, une crise nerveuse s'annonce, des mouvemens convulsifs ont lieu dans la mâchoire. On magnétise, et le calme revient graduellement. La malade paraît abattue.

D. Comment vous trouvez-vous maintenant?

R. Assez bien.

D. Avez-vous les mains libres?

R. Non; j'ai quelque chose de serré dans la poitrine et dans la tête : c'est ce qui me rend triste.

Le magnetiseur souffle sur la tête de la malade, qui s'écrie aussitôt en riant : « *Oh ! que cela fait du bien !* mon mal s'en va tout de suite.

D. Voyez-vous où est la cause de votre maladie?

R. Oh! je vois maintenant que c'est dans l'estomac que je suis malade ; cela roule !

D. Qu'est-ce qui roule dans votre estomac?

R. Ce sont ces...

D. Quoi, ces?...

R. Ces *petites choses*...

Calme. Elle est pensive.... Tout à coup elle se met à pleurer abondamment, et s'écrie : « *Oh! mon*

Dieu! je vois maintenant que je ne deviendrai pas folle. J'en avais si peur! » Elle continue à pleurer. Soyez tranquille, lui dit le magnétiseur, nous vous guérirons.—Oh! je suis tranquille, répond avec vivacité la malade, je vois bien que vous me guérirez; mais je serai encore malade demain, je le vois bien. Je m'aperçois maintenant que je n'ai pas trop de sang. Il me faut la plus grande tranquillité; le moindre bruit m'irrite, me fait mal. Je voudrais du beau temps: le temps humide m'ennuie et me fait du mal.

Le magnétiseur: Il pleuvra cependant demain.

La malade: Tant pis. Mais, au fait, je serai malade demain; eh bien! cela m'est égal.

Réveil.

On procède au réveil comme les autres fois, en lui répétant: Eveillez-vous, éveillez-vous. Elle paraît s'étonner de ce que ses yeux s'ouvrent. Je n'y vois pas, dit-elle. Le magnétiseur réitère ses ordres, et lui demande comment elle se trouve.

R. Je ne suis pas encore bien éveillée... il n'y a plus que mes yeux endormis. Je suis comme une masse. (Le sommeil paraît continuer.)

Le magnétiseur: Souffrez-vous quelque part?

R. J'étouffe un peu. On magnétise. Un instant après, la malade déclare qu'elle se trouve bien et que son réveil est complet.

8 heures 25 minutes. (Durée de la séance 58 minutes.)

Quatrième séance, 20 *janvier*.

(8 heures moins 5 minutes.)

La malade est calme et s'endort presque tout de suite. On l'interroge deux fois, sans recevoir de réponse.

D. Dormez-vous?

R. Pas autant que hier.

D. Quand vous dormirez bien, vous nous le direz.

R. Oui.

D. Eh bien! comment cela va-t-il?

R. Bien. J'entends du bruit.

On fait des passes sur la tête, et le calme revient.

D. Qu'est-ce que cela vous fait?

R. Cela m'endort.

D. Quand vous serez bien endormie, il faudra chercher la cause de votre maladie. Voudrez-vous bien?

R. Oui.

D. Cela ne vous fait pas mal quand je vous tiens comme cela? (Ma main est appliquée sur son estomac.)

R. Non.

D. Trouvez-vous quelque chose?

R. J'ai mal au dos.

D. Quand je porte ma main sur votre dos, vous sentez-vous soulagée?

R. Oui, cela s'en va un peu.

D. A quoi pensez-vous maintenant?

R. J'ai quelque chose.... La petite toile est roide... cela m'étouffe!

D. Verrez-vous bientôt ce qui vous agite?

R. J'ai encore quelque chose plus haut...

D. Montrez-moi avec la main où cela vous fait mal?

R. C'est là (en indiquant la poitrine) au-devant que cela correspond... c'est égal... c'est toujours là.

D. Il faudrait voir si c'est un effet de la maladie, ou la maladie elle-même qui est là.

R. Ma tête est tranquille ce soir.

D. Est-elle plus tranquille que hier?

R. Oui.

D. Voyez-vous quelque chose de nouveau en vous? vous jugez-vous mieux?

R. Les nerfs sont bien agacés... cela n'a pas été du tout dans ma tête... dans mes joues un peu, mais cela n'est rien : le danger n'est pas à ma figure; c'est mon intérieur.

D. Il faudra nous trouver la cause de tout cela, et remonter à l'origine de cette maladie-là.

R. J'ai eu peur que... je ne m'en débarrasserais pas facilement.

Le magnétiseur : il faudra cependant trouver le moyen de s'en débarrasser.

R. Tiens! je suis donc somnambule? J'aime bien ces gens-là!

D. Pourquoi les aimez-vous? Est-ce depuis que je vous magnétise que vous les aimez?

R. Depuis trois jours.

Le magnétiseur : Il faut employer votre temps à chercher. Demain serez-vous mieux?

R. Demain, cela ira mieux qu'aujourd'hui.

D. Tâchez de découvrir quelque moyen.

R. Je vois que le lait me serait bon, parce que le lait calme. . . mais beaucoup de lait.

D. Vous croyez donc qu'il vous ferait du bien? Si je vous en donnais, en prendriez-vous?

R. Oui. Il faudrait aussi beaucoup de fruit.

D. Quelle espèce de fruit?

R. Des groseilles, des cerises.

D. Mais il n'y en a pas dans ce temps-ci.

R. Ah! dame! il faudrait que je busse beaucoup. Je ne bois pas assez.

D. Qu'est-ce qu'il faudra vous donner à boire?

R. Quelque chose de doux.

D. Cherchez bien ce qu'il faudrait que vous prissiez.

R. Tout ce que je prenais ne servait de rien.

D. Tâchez de trouver une bonne boisson.

R. J'ai pris du sirop d'orgeat... Je crois que le lait d'amande...

D. Vous croyez que le lait d'amande serait bon?

R. Oui. Mais de l'eau à la glace... cela ne serait pas bon; la bière non plus. De l'eau.

(La suite au Numéro prochain.)

TABLE DES MATIÈRES DU N° 7.

FIN.

Le Propagateur

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

16 juin. (*Clinique magnétique de M. Dupotet.*)

M. le baron Crespy-le-Prince venu à mon traitement magnétique pour consulter pour sa mère qui est malade depuis long-temps; il avait apporté, à cet effet, une mèche de cheveux qu'il avait obtenue d'elle, bien persuadé que ce seul objet suffisait pour que ma somnambule pût décrire les souffrances de la personne à qui les cheveux appartenaient et donner les moyens les plus prompts pour faire disparaître ce mal, si cela était possible. Voici ce qui est arrivé. Trois ou quatre minutes après que j'ai remis les cheveux à ma somnambule, je lui demande si elle ne voit pas le mal de la personne pour laquelle on la consulte. Elle tousse plusieurs fois et ne donne aucune réponse. Un peu surpris, je m'adresse à M. le baron pour savoir si la malade tousse; sur sa réponse négative, je presse ma somnambule de chercher. — Qu'est-ce que vous me demandez, dit-elle

en toussant toujours; cette personne n'a plus besoin de rien.... elle est morte. — Comment, morte! — Oui, elle est morte d'une maladie dont on aurait pu la guérir; elle a été mal soignée. Les médecins l'ont tuée. La croyant dans l'erreur, je prie M. le baron de m'éclairer; mais ce dernier, frappé comme d'un coup de foudre, saisit le papier qui contenait les cheveux et me dit : « Oh ! laissez, laissez-la parler; je vais vous expliquer tout à l'heure ce mystère. »

La somnambule s'écrie dans l'admiration de ce qu'elle voit : « Quelle belle créature ! quelle charmante personne! quel dommage de mourir si jeune, quand on a de si belles espérances ! Elle a péri victime des remèdes qu'on lui a administrés, au moment où elle allait accomplir des vœux qui devaient faire son bonheur ! Quelle bonne personne ! quel excellent caractère ! » Après plusieurs autres détails qui étaient des énigmes pour moi, et qui paraissaient intéresser vivement la somnambule et M. Le Prince, celui-ci, pour me tirer d'embarras, me dit : « Croyant prendre le porte-feuille où sont les cheveux de ma mère, j'en ai pris un autre qui lui ressemble en tout, et qui contient également des cheveux qui appartenaient à une demoiselle morte, en effet, depuis long-temps; je n'ai reconnu mon erreur qu'au portrait qu'elle en a fait, qui est de la plus exacte vérité, et à la toux qui m'a rappelé les souffrances de cette excellente personne. Pour vous prouver ma bonne foi, daignez m'accompagner jus-

qu'à la maison. » Nous y avons été, et nous avons trouvé le porte-feuille tout-à-fait semblable au premier, et qui renfermait la mèche de cheveux qui m'était destinée.

Cette expérience, qui a présenté des preuves de lucidité si frappantes, n'ayant pas été préparée d'avance, a dû être concluante pour nous; mais s'il nous eût fallu d'autres preuves pour rendre notre conviction plus forte, la somnambule nous en aurait donné dans cette séance: car outre qu'elle nous a fait tous les détails de la maladie qui avait conduit cette personne au tombeau, elle nous a rapporté des particularités de sa vie qui n'étaient connues que de M. Le Prince, et qu'il a affirmé être parfaitement vraies.

Ce seul fait suffirait pour justifier l'admiration qu'ont les partisans du Magnétisme pour le somnambulisme.

Je ne saurais passer ici sous silence un fait à peu près semblable et également récent. Je traitais, il y a sept ou huit mois, une jeune dame affectée d'une maladie de poitrine: la mort était certaine, la faculté l'avait annoncée. On eut recours au Magnétisme, comme il arrive presque toujours en pareil cas. Quand il n'y a plus rien à faire, on suit un traitement magnétique, et, malgré tout, il réussit quelquefois. Dans cette circonstance, il manqua son effet pour avoir été employé trop tard. Aussi nul ennemi ne l'accusa de la mort de cette personne.

La somnambule consultée sur des cheveux, reconnaît la maladie, en décrit tous les symptômes, et dit qu'on peut encore espérer quelque chose. Elle indique des médicamens qui sont approuvés par M. Marjolin, le médecin ordinaire. Un mieux se déclare et la malade peut prendre des alimens, quoique le médecin eût assuré qu'elle ne le pourrait; cependant son heure était arrivée, elle expire. La veille de cette catastrophe, on avait apporté le soir une mèche de cheveux pour remettre à la somnambule; mais, comme elle n'était pas au traitement magnétique, nous ne pûmes pas la consulter. Le lendemain matin de très bonne heure, elle fut endormie, et la première chose que nous fîmes fut de la questionner sur cette malade; elle chercha long-temps, puis elle dit : *Je ne sens rien.* — Comment, vous ne sentez rien? Ces cheveux que vous tenez appartiennent cependant à une personne que vous avez déja vue. Tâchez de la reconnaître. — Je ne sens rien, répéta-t-elle. Nous étions très surpris d'entendre ce langage : c'était la première fois que pareille chose nous arrivait, et nous n'avions pas lieu de nous y attendre; car la somnambule nous donnait tous les jours des preuves de sa parfaite lucidité. Enfin nous allions retirer les cheveux, quand elle s'écria en sanglotant : *Cette personne est morte! elle est morte ce matin à telle heure :* voilà pourquoi je ne *sens plus rien*. En effet, c'était l'exacte vérité; dans la matinée, on vint nous annoncer la mort de cette jeune femme, et nous apprîmes en outre que

l'heure de sa mort était précisément celle qui nous avait été indiquée. Je pourrais citer ici une foule de faits semblables qui me font croire que les somnambules ont des moyens de reconnaître le passé dans tout ce qui intéresse la vie des personnes dont elles tiennent seulement une mèche de cheveux; et je ne doute pas non plus que, dans certains cas, on ne puisse savoir, avec quelque certitude, si telle ou telle personne existe, et l'époque de sa mort quand elle est prochaine. Je vais rapporter quelques faits de prévision de ce genre.

Premier exemple de prévision.

Il y a environ six ans que je traitais un malade que je croyais guérir; le somnambule que je consultai me dit : « Ne vous abusez pas, Monsieur votre malade mourra bientôt. » Etonné et mécontent de cette prédiction, je le pressai de me fixer l'époque, pensant bien le mettre en défaut. Il mourra, me répondit-il, tel jour, à telle heure.—Comment, est-ce bien possible? Dans 17 jours il ne sera plus?—Oui, Monsieur. Je redoublai de soins auprès du malade, espérant que le temps fatal passerait sans accidens; mais vains efforts, le pronostic du somnambule se vérifia de point en point : le dix-septième jour, à l'heure dite, la personne n'existait plus.

Comme un fait ne prouve pas rigoureusement, j'attendais qu'un hasard vînt de nouveau me fournir l'occasion d'observer cette prévision. Sans chercher ce phénomène, il ne tarda pas à s'offrir. Je fus té-

moin une deuxième fois que la prédiction s'accomplit à la lettre ; et depuis, nombre de somnambules m'ont présenté les mêmes faits : ce qui me fait dire, que j'aimerais mieux être condamné à mort par la faculté tout entière que par un ou une somnambule dont la lucidité aurait été reconnue ; je serais plus sûr d'en échapper.

DEUXIÈME EXEMPLE. — *Fait récent.*

Une jeune personne, dont tout Paris a connu la maladie et la mort, Mlle O..., fut examinée par une de mes somnambules sans qu'elle pût s'en douter. Des flanelles, qui lui avaient été dérobées en secret, servirent à lui faire connaître la cause de sa maladie et l'état où elle se trouvait alors ; elle reconnut également l'effet des médicamens qu'on lui avait administrés, et enfin notre somnambule finit par nous assurer que cette personne ne vivrait que quatorze jours. Elle dit qu'il était impossible de la guérir ; qu'on pourrait, à la vérité, prolonger son existence de quatre jours seulement ; mais qu'on n'emploierait pas les moyens qu'elle indiquait, et qui pouvaient seuls la conduire à ce but. Les médecins de cette malade, ajouta-t-elle, qui sont en grand nombre, pensent qu'elle n'a pas trois jours à vivre ; je suis cependant certaine qu'elle ira jusqu'au quatorzième jour. On ne fit pas le traitement indiqué, et seize jours après, tous les journaux nous apprirent que Mlle O... avait cessé d'exister. En rapprochant les dates, nous pûmes nous assurer, d'une manière po-

sitive, de l'exactitude de tout ce que nous avait prédit notre somnambule. Il nous serait facile de multiplier beaucoup ces exemples.

Combien de réflexions de semblables faits font naître dans l'esprit! Que nous sommes petits près des individus qui entrent dans l'état qui permet de découvrir les secrets du Créateur!

Admirons.... et répétons avec M. l'avocat-général Tarbé: « Que, de quelque côté que se portent nos « regards, notre raison s'arrête étonnée devant des « prodiges que notre intelligence n'explique pas. »

Note. — Il ne faut cependant pas croire que les prévisions des somnambules soient toujours aussi justes: quelquefois elles errent plus ou moins, et par une cause inexplicable, c'est surtout dans ce qui intéresse leur santé. Il semble que la nature ôte aux somnambules les plus clairvoyantes la connaissance de leur propre état quand leur vie est menacée. J'ai plusieurs exemples de ce fait: j'en ai vu qui annonçaient d'une manière rigoureuse ce qui devait arriver dans l'organisation d'un individu mis en rapport avec elles, et qui se trompaient, quand il s'agissait d'elles-mêmes.

J'ai pu vérifier, en assistant à l'autopsie de deux excellentes somnambules mortes à la suite d'altérations profondes d'organes essentiels à la vie, combien pour elles leur diagnostique avait été dépourvu de justesse. — On a trouvé tout le contraire de ce qu'elles avaient annoncé.

Elles sont habiles aussi à vous bâtir sur leur ma-

ladie une histoire qui n'est pas toujours dépourvue de vraisemblance. Elles donnent cours à leur imagination, et si vous n'êtes pas prévenu, elles peuvent vous en imposer. Nous allons en citer un fait rapporté par l'auteur de *l'Esquisse de la nature humaine*.

En parlant du développement que le somnambulisme donne à l'imagination, il dit : « On se rappelle que mes deux premières somnambules étaient sœurs. La plus jeune avait les poumons attaqués ; elle jouissait d'une rare lucidité, et m'avait inspiré une grande confiance, en me donnant la description exacte des organes de sa poitrine. Un soir, après l'avoir mise en somnambulisme, elle me raconta que de vives douleurs avaient développé en elle une pressensation de l'avenir, en la faisant entrer dans un état magnétique extraordinaire. Elle avait vu son cercueil ; froide et inanimée, on y avait déposé sa dépouille mortelle. Elle avait reçu les larmes et les regrets de ses compagnes ; elle avait entendu les coups du marteau qui refermait sa bière, et les chants religieux et funèbres des morts. « Hélas, me disait-elle, « dans quelques jours j'aurai quitté cette terre qui « commence à se parer pour moi des attraits du « printemps. Vous cherchez vainement à me ratta- « cher à la vie ; je succomberai, malgré vos efforts, « comme la fleur flétrie par la gelée du matin. Je vais « mourir à dix-sept ans, lorsque mon avenir s'em- « bellissait encore des illusions de l'espérance. Il « semble que la nature ne m'approcha de la saison

« des plaisirs, que pour mêler plus d'amertume à « mes regrets, etc. etc.» Tout cela était accompagné de soupirs et de larmes, et dit avec un accent de vérité si pénétrant, que la douleur de ma somnambule me gagnait malgré moi. Je voulais la calmer; mais, en magnétisant dans ce but, je m'affaiblissais au physique comme au moral. Cependant je parvins à la tranquilliser assez pour lui faire espérer une bonne nuit. Je l'éveillai alors, et je la quittai peu d'instans après. J'étais épuisé, et je m'endormis en rentrant; mais mon sommeil fut de courte durée : je m'éveillai au milieu d'une nuit sombre. Aussitôt la prévision de ma somnambule revint à ma pensée. Le besoin de la secourir ne contenait plus mon imagination, ma raison voulut vainement la maîtriser; il fallut céder un instant, et répandre quelques larmes. Le lendemain, j'allai voir mes somnambules; je m'occupai d'abord de l'aînée. Celle-ci, dès qu'elle fut dans l'état magnétique, au lieu de répondre à mes questions sur sa santé, plaça sa main sur ma poitrine, et me demanda la cause de la contraction qu'elle y voyait. « Vous n'êtes pas bien, me dit-elle, « la paix douce et affectueuse de votre ame a quelque « chose de grave qui m'inquiète; vous souffrez d'une « peine morale. » Je me tus inutilement, elle en découvrit bientôt la cause et l'objet; restaient les détails, je les lui contai. « Comment, me dit-elle, vous « laissez-vous abattre à ce point par les illusions « d'une enfant? Elle lisait dans votre ame en vous « les racontant, et je ne doute pas que votre sen-

« sibilité n'ait beaucoup contribué aux graces mé-
« lancoliques de son récit. On trouve du charme à
« faire entendre ses regrets à quelqu'un qui les
« écoute si bien. Mon ami, vous avez pleuré, je
« ne vous gronderai pas; mais sachez qu'il est des
« hommes que la douleur tue. Ma sœur se désolait
« hier; l'orage est passé, et comme le roseau de la
« fable, elle se relève aujourd'hui. Vous, au con-
« traire, vous résistâtes, et maintenant encore je
« vous trouve battu de la tempête. Allez près de ma
« sœur, elle vous doit la bonne nuit qu'elle vient de
« passer; parlez-lui de la fraîcheur de son teint, et
« vous verrez qu'elle a déja oublié les vapeurs fu-
« nèbres de la veille. »

EXPÉRIENCE CLINIQUE

DE M. DUPOTET,

Qui prouve que, dans l'état de sommeil, le goût des somnambules change.

Je fus visiter Mlle P..., somnambule, que je trouvai à déjeûner. Tout en causant avec ses parens, je ne pus m'empêcher de la regarder, et bien que mon regard n'eût d'autre motif que l'intérêt que je lui porte, cependant elle s'endormit. Je m'approchai et l'interrogeai sur ce qui avait produit son sommeil. Après qu'elle m'eut satisfait, je lui demandai si elle voulait choisir un des deux schalls qui étaient devant elle, l'assurant que celui qu'elle préférerait serait pour elle. Elle rit d'abord beaucoup de ma proposition, se leva ensuite, examina les deux schalls, les considéra attentivement, distingua leur couleur, et en choisit un en disant : *qu'il lui plaisait beaucoup ;* rejeta l'autre, qui, selon son goût, était un schall de vieille et qui ne lui convenait nullement. Je la réveillai alors, tandis qu'elle tenait encore le premier,

et nous lui apprîmes le choix qu'elle venait de faire. Elle fut d'abord très surprise de ne plus être à la même place; puis, son étonnement passé, elle examina de nouveau les deux schalls et fit un choix contraire à celui qu'elle avait fait dans son autre état Elle nous dit qu'il était impossible qu'elle eût préféré celui que nous lui indiquions, qu'il était contre son goût, et qu'elle l'avait en aversion.

Il est bon qu'on sache qu'avant mon arrivée, elle avait déja choisi le schall de vieille (elle l'appelait ainsi, parce qu'il avait des couleurs foncées); mais perdant, pendant le sommeil magnétique, le souvenir d'une partie des choses qui lui étaient arrivées pendant son état de veille, elle ne se rappelait pas la préférence qu'elle avait accordée à l'un de ses deux schalls.

Ainsi, cette expérience fait voir clairement qu'en modifiant les perceptions, on change le jugement.

J'aurai occasion de citer plus tard des faits qui viendront à l'appui de cette proposition; et nous démontrerons également que les affections varient comme le jugement; nous allons maintenant en citer un exemple.

Il y a environ deux mois que je fus prié de magnétiser une jeune dame malade, que les médecins ordinaires et les médecins magnétiseurs avaient traitée sans succès; un de ces derniers lui avait même donné des maux de tête qu'elle n'avait pas avant de

la magnétiser. Après avoir assuré que rien de semblable ne se reproduirait à la suite de mon traitement, je commençai à la magnétiser, et au bout de quelques minutes, elle était dans l'état somnambulique le plus complet ; état que les médecins-magnétiseurs qui l'avaient traitée avant moi avaient vainement cherché à obtenir. Je l'interrogeai sur sa maladie et les moyens qu'il fallait employer pour la combattre. Elle reconnut l'un et l'autre ; mais elle assura qu'elle ne prendrait jamais les remèdes qu'elle s'ordonnait ; qu'il serait impossible de vaincre son aversion, que je prenais une peine inutile ; qu'il fallait se contenter de la magnétiser, et se résoudre à ce que le traitement fût beaucoup plus long.

Je voulus ensuite lui faire examiner la personne qui l'accompagnait et qu'elle aimait beaucoup dans l'état de veille ; elle n'avait même consenti à se laisser magnétiser que dans l'espoir de lui être utile ; mais quelle fut notre surprise quand nous lui entendîmes dire qu'elle ne voulait pas s'en occuper, et que nous vîmes que toutes nos instances ne servaient qu'à l'affermir dans son refus !

Notre désappointement fut complet, nous nous regardions l'un l'autre, sans oser nous faire de questions. Bref, réveillée, elle demanda si elle avait parlé, ce qu'elle avait dit, et si elle avait trouvé quelque chose pour guérir son ami ; nous crûmes devoir lui répondre que oui, et alors elle manifesta sa joie, et dit qu'elle était bien heureuse. Et nous autres, fort étonnés, nous nous demandions d'où pouvait

provenir ce nouveau changement. Pour m'assurer que ce qui venait de se passer n'était pas le résultat d'un caprice momentané, je l'ai fait endormir par la personne qui me l'avait amenée, et l'ai endormie moi-même une seconde fois; mais ni l'un ni l'autre, dans aucun de ses sommeils, n'avons pu obtenir la moindre révélation sur tout ce qui concernait la santé de la personne qu'elle aimait le plus dans son état de veille; elle ne voyait même cette personne qu'avec répugnance. Nous étions cependant convaincus que sa lucidité était très développée; elle nous en avait donné des preuves positives, mais seulement pour toutes choses étrangères à ce qui faisait l'objet de nos désirs.

28 JUIN.

Sensation bizarre qu'éprouvent certains malades lorsqu'on les magnétise.

Une dame que je traite, et qui est obligée de fermer les yeux pendant que je la magnétise, éprouve une sensation très bizarre, et que j'ai eu déja occasion de remarquer chez plusieurs autres personnes. Il lui semble que tout son corps devient extrêmement gros; sa tête surtout lui paraît avoir doublé de volume, et comme si la pesanteur spécifique de cette partie avait en effet augmenté dans la même proportion que la grosseur, il y a impossibilité de la redresser; les jambes également n'obéissent plus à

la volonté, et tout le corps est comme une masse inerte.

Une autre personne que je traitais aussi par le Magnétisme, tombait dans un état de demi-sommeil; ses membres s'engourdissaient, et elle perdait le sentiment de leur position ; sa volonté n'agissait plus sur eux ; sa mâchoire se refusait à articuler des sons, et quoique le sommeil ne fût pas complet, la sensibilité n'existait plus : on pouvait la pincer impunément, car il n'en résultait aucune douleur.

Tous ces effets sont loin d'être préjudiciables; au contraire, il semble qu'il se fasse pendant leur durée un travail avantageux, et les malades qui les présentent sentent, en rentrant dans l'état ordinaire, un bien-être que ne procure pas la simple saturation magnétique, ou le Magnétisme habituel. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ceux qui sortent de ces crises désirent ardemment d'y rentrer, et croient que cet état est un bienfait de la nature qui peut seul leur rendre la santé.

CORRESPONDANCE.

Châlons-sur-Saône, 24 juin 1828.

Je crois faire plaisir à M. Dupotet, en lui annonçant que mes deux sœurs vont beaucoup mieux. Il y a huit jours qu'en magnétisant celle qu'il a vue chez lui, elle eut une crise ; je continuai de la ma-

gnétiser, comme il me l'a ordonné, et depuis elle est parfaitement.

Dans quinze jours j'aurai l'honneur de lui écrire.

N. B.

Observations.

Comme je l'avais annoncé dans le Nº précédent, les procédés que j'ai enseignés pour magnétiser cette personne suffiront pour la guérir entièrement d'une maladie qui ne tendait à rien moins qu'à la rendre folle. Déjà elle en ressentait les premiers symptômes, et tout faisait craindre une terminaison prochaine.

Je jouis d'avance du bonheur d'avoir rendu au monde une jeune et belle personne; la médecine ordinaire était insuffisante pour amener ce résultat; j'ai l'espoir que ce nouvel exemple de la puissance magnétique engagera quelques médecins à essayer dans des maladies semblables le pouvoir qu'ils ont de faire le bien. La nature le leur a donné comme à nous : il ne faut que vouloir pour réussir. C'est ce que prouvent un millier de faits rapportés dans tous les ouvrages qu'on a écrits depuis plus de 40 ans sur le Magnétisme; mais comme il semble que les faits anciens ne soient pas capables de porter la conviction dans l'esprit des incrédules, soit que, ne connaissant pas les auteurs qui les rapportent, ils doutent de la véracité de leur récit, ou qu'ils les croient eux-mêmes dans l'erreur, ou enfin qu'ils demandent des faits et des noms imposans, ils ne s'occupent nullement de rechercher la vérité; nous allons bientôt,

afin de leur ôter tout prétexte de doute, leur citer un nouveau fait qui sera fameux par le nombre de preuves qu'il contiendra. Toute l'élite des médecins de Paris aura été consultée, leur médication aura été suivie avec la plus grande exactitude, et cependant la maladie dont était atteint le malade, qui guérit maintenant, marchait et se compliquait avec les traitemens suivis, et laissait peu d'espoir de la vie.

Que va dire la Faculté, quand elle apprendra que l'homme dont il s'agit ici, et dont elle avait fait un martyr, à force de lui appliquer et vésicatoires, et moxas, et sétons, et cautères, etc. etc., a guéri malgré l'emploi de tous ces redoutables moyens? Il faudra bien qu'elle finisse par examiner ce Magnétisme qui fait de si grandes merveilles.

Le Magnétisme gagne tous les jours : les gens guéris sont bavards de leur naturel; ils vont prônant partout ce qu'ils doivent à cet agent, et ce qu'ils ont vu des phénomènes qu'il produit. Bientôt, nous le prévoyons, on se passera du consentement de la Faculté; son rapport arrivera quand on n'en aura plus besoin pour former son jugement, puisque le public connaîtra alors aussi bien qu'elle les avantages et les inconvéniens de ce nouveau moyen de guérison.

DUPOTET.

A Monsieur le Rédacteur du PROPAGATEUR DU MAGNÉTISME.

Monsieur,

La bonté que vous avez eue de publier ma lettre sur les *Magnétoscopes* me fait espérer que vous ne refuserez pas d'accueillir les nouvelles observations que je vous adresse dans l'intérêt de la science et de l'humanité.

Je vais vous parler du jugement rendu dernièrement contre deux somnambules.

Je me félicite d'abord de ce que le tribunal a réformé le premier jugement pour ce qui concerne la gravité des peines prononcées contre ces somnambules de profession ; il était injuste de leur faire supporter des peines qu'elles ne méritaient point. Les juges l'ont senti ; ils ont pensé qu'elles ne forçaient personne à aller les trouver ; que, ne prenant aucun titre, elles étaient presque innocentes des abus qui résultaient de leur médication ; qu'il ne tenait qu'aux malades de les éviter en n'allant pas les consulter.

Mais, Monsieur, si les juges ont fait leur devoir, ne pensez-vous pas comme moi que les principaux témoins appelés pour déposer dans ce procès eussent rendu un plus grand service au Magnétisme en avouant franchement le danger du somnambulisme de profession, au lieu d'en faire l'apologie sans aucune restriction ?

Certes, il est très beau de chercher à faire alléger des peines non méritées ! Mais est-il permis, pour arriver à ce but, de taire une grande partie de la vérité ? Est-il permis d'avoir des restrictions mentales, quand des milliers d'individus sont intéressés à ce que nous fassions connaître tout ce que nous savons ? Faut-il, au contraire, par une pitié mal entendue, louer ce qui est blâmable, égarer l'esprit public, et compromettre une découverte qui, débarrassée de quelques abus, peut rendre le plus grand service à l'humanité ?

Quoi ! de tout côté vous entendez citer des malheurs arrivés à la suite de prescriptions somnambuliques, et vous venez faire leur éloge ! Avez-vous donc oublié, en entrant dans le sanctuaire de la Justice, les exemples funestes que l'on vous a rapportés, ceux que vous avez été à même de voir de vos propres yeux, et dont tous les magnétiseurs gémissent ? Si cela était, je me ferais un devoir de vous les rappeler : je vous nommerais, si cela était nécessaire, les malades qui se plaignent, ceux qui ont eu des superpurgations à la suite de purgatifs drastiques ; ceux qui ont eu des inflammations d'entrailles pour avoir pris de la gratiole sans ménagemens. Je vous citerais des crachemens de sang survenus à la suite de toniques violens, pris dans un moment contr'indiqué ; un avortement qui a eu lieu après une application de sangsues pour rappeler des règles supprimées par une grossesse qui n'avait pas été reconnue ; je vous ferais ressouvenir... ; mais

qu'est-il besoin d'énoncer ici mille autres faits semblables, que vous connaissez, Messieurs, aussi bien que moi?

Vous ririez de ma bonne foi, si j'allais vous rappeler aussi cette somnambule de profession, qui électrise tous ses malades, sans considérer les cas où ce moyen est nuisible. Si je vous disais qu'elle trouve que tout le monde a des vers, que plusieurs de ces vers sont si gros, qu'ils ont des *têtes garnies de poils, et un crâne très bien formé?*

Si je vous entretenais de cet autre du même genre, qui ordonne à tous ses consultans des médicamens de sa composition : l'*élixir de Piniagre*, *les pillules immortelles*, qui font passer la barque aux mortels qui les prennent, sans doute pour qu'ils aillent jouir plus tôt de l'immortalité; mais chacun y trouve son compte, excepté le malade à qui l'on fait peu d'attention.

Ignorent-ils, ces témoins, que l'on fait antichambre chez ces nouvelle Sibylles? et que vingt, trente consultations sont données par elles dans moins d'une heure? Je les défie eux-mêmes d'oser soutenir que la *lucidité somnambulique* puisse se prêter à de semblables choses!

La plume tombe des mains! et cependant qu'avons-nous dit, eu égard à ce que nous pourrions dire? Faut-il révéler au public jusqu'où va l'audace de ces femmes? faut-il mettre au jour les mille moyens qu'elles emploient pour tromper? Mais vous qui les consultez, si vous avez les moindres notions sur le

somnambulisme, comment peut-il se faire que vous ne découvriez pas qu'elles cherchent à vous surprendre? Elles vous bâtissent si gauchement l'histoire de votre maladie, vous disent des choses si contraires au bon sens, qu'il est impossible de ne pas s'apercevoir qu'elles errent faute de lucidité ! « Vous avez mal à l'*ébigastre ;* votre sang est dé-« composé; vous avez des humeurs dans la tête; un « amas de sang sur le cœur, etc., etc. » Et pour mettre le public plus à même de décider si j'ai raison, je vais, en me servant des propres expressions du premier témoin, « *demander la permission à messieurs les juges de leur citer une seule ordonnance de ces somnambules, que j'ai reçue ;* AB UNO DISCE OMNES. *J'en ai cent autres semblables.* »

Consultation somnambulique.

Une femme très nerveuse, et dont les menstrues avaient été dérangées par suite de chagrins, consulta l'oracle, et obtint cette réponse :

« Une humeur âcre existe en vous; elle s'est recuite « dans les concavités organiques, et s'est aussi ré-« pandue dans les voies intestines; ce qui fait que « l'estomac ne peut garder tous les alimens qu'il re-« çoit. Du reste, les parties nobles, telles que le « cerveau, les poumons et tout ce qui en dépend, « le foie, la rate et la matrice, n'ont rien d'affecté. « Au résumé, la circulation du sang a besoin d'être « activée, et pour cela faire il faut attaquer, liqué-« fier, déplacer et provoquer à la fusion, à l'évacua-

« tion, les humeurs qui existent en vous, et par là
« dégager les intestins et les concavités organiques.

« Pour parvenir à ce résultat, voici le traite-
« ment que je vous ordonne de la part de Dieu :

« Conserve de genièvre dans du miel indien.

« Boisson.—Faites bouillir dans six grands verres
« d'eau, pendant 27 minutes :

« Ecorce de chêne, deux onces ;

« Gen-sing, quatre gros ;

« Racine d'angélique sauvage, une once ;

« Miel blanc, cinq onces.

« Passez le tout avec forte expression et buvez tiède.

« Ne mangez que du poisson bouilli ; ne prenez
« point de bains ; buvez du vin de Madère ; les
« confitures de gingembre vous sont également
« bonnes. »

Comme on l'a déja prévu, ce régime suivi avec exactitude fit beaucoup de mal ; la malade avait le feu dans le corps, et de graves désordres commençaient à se manifester : heureusement les antiphlogistiques et les bains qu'on ordonna à la malade, calmèrent bientôt les tourmens qu'elle éprouvait.

Si c'est là de la médecine magnétique à la manière de ces messieurs, j'avoue que je n'y connais plus rien. Où êtes-vous, M. de Puységur, vous qui disiez : « Quand un somnambule me trompe une fois, je ne dis rien ; deux, je le renvoie ! » Auriez-vous pu entendre de sang-froid faire l'éloge de ces femmes qui trompent sans cesse ? Auriez-vous

pensé que des hommes qui se disent versés dans la science, seraient les panégyristes de toutes ces choses? Auriez-vous cru que leur aveuglement irait au point de regarder comme indigne celui qui s'élève contre ce charlatanisme ? qu'il ne pourrait révéler au public son indignation sans remuer la bile d'une foule de gens qui le taxent d'exagération, et font tout leur possible pour lui nuire, parce qu'il a le malheur de leur dire la vérité ?

Mais dans quel endroit de cette lettre suis-je exagéré? J'en appelle encore à votre raison, à vos souvenirs, vous tous qui soutenez ces somnambules? Je pourrais vous citer une foule de faits, plus vivans, si je puis m'exprimer ainsi, car ils sont récens, mais qu'est-il besoin de le faire. Hélas!... je crains bien qu'il en soit de la lucidité de ses somnambules, comme de vos expériences sur les magnétoscopes, je ne pense pas qu'elles puissent subir un examen rigoureux, je crois, au contraire, qu'il ne serait pas très difficile de prouver, que, depuis long-temps, leur extase magnétique ne peut plus se reproduire; qu'elles travaillent sur des connaissances acquises dans leur état primitif; que tout ce qu'elles vous ordonnent est pris dans une petite pharmacopée qu'elles se sont, à la longue composée avec les médicamens qui avaient peut-être réussi quand elles les avaient prescrits dans leur lucidité défunte, et que maintenant, à défaut d'en trouver d'autres, elles vous ordonnent *à boc et à bac*, avec l'assurance de ce bon curé de Vauchassie en Champagne qui, après avoir exa-

miné ses malades, disait : « Donnez à monsieur l'or-
« donnance de la page 2; celle de la page 4 à
« madame ; celle de la page 7 à mademoiselle, et
« ainsi de suite. » On faisait antichambre aussi chez lui; on le prônait, jusqu'à ce qu'enfin le bon sens des consultans eut rendu justice à son défaut de savoir.

Il est triste d'avoir à révéler de semblables faits ! mais peut-on s'empêcher de le faire quand des hommes, d'ailleurs fort respectables, et qui se disent les premiers magnétiseurs, croient agir dans l'intérêt de la science, en soutenant toutes ces absurdités ? Quoi ! le Magnétisme a besoin, pour se propager, de tous ces commérages de mauvaises somnambules ! Mais si cela était, quel serait l'homme instruit assez fou pour vouloir s'en occuper ? Et de quels noms n'aurait on pas droit de vous qualifier, vous, messieurs, qui pressez tous les jours la commission de se déclarer en faveur d'une découverte qui ne pourrait se soutenir que par ces misérables moyens ?

Graces à Dieu, le Magnétisme possède en lui-même des sources de propagation indépendantes, du sommeil de ces femmes et de leurs révélations. Laissez-le; il peut se passer dans ce cas ci de vos apologies ; et comme je suis persuadé que vos intentions ne peuvent être mauvaises et que c'est uniquement par erreur que vous l'avez desservi, croyez-moi, prenez le seul parti qui soit bon dans un siècle de lumières, dites toute la vérité ; élaguez tout le charlatanisme ; et les

savans, charmés de ce que vous leur aplanissiez le chemin, s'empresseront d'examiner cette nouvelle découverte : ils reviendront de leur prévention contre elle, et ceux qui auront examiné de bonne foi, ne craindront plus d'avouer leur croyance, et de la publier partout. Ils feront justice de toutes ces somnambules dont le sommeil n'est pas certain et marcheront sur les traces des Tardy de Montravel, Rederne Rostan, Georget, de Puységur et autres, qui tous ont connu, pratiqué et enseigné le véritable Magnétisme.

Je laisse à vous, Monsieur, qui connaissez mieux que moi la valeur de ces consultations, le soin de prémunir le public sur leur danger.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. D. S.

Toutes les observations de M. P. D. S. me paraissent très justes. Ce n'est point là le Magnétisme et le somnambulisme comme il doit être exercé. Je m'étonne que des hommes, d'ailleurs recommandables, viennent justifier ce genre de charlatanisme, eux que j'ai vus s'élever contre tous ces abus, et être remplis d'aversion pour les somnambules connus pour exercer publiquement ce métier ! A qui feront-ils croire que le sommeil magnétique soit assez complet pour permettre aux somnanbules endormies de cette manière de donner des consultations souvent en grand nombre, quand, avec beaucoup de

peine, une bonne somnambule endormie directement examine deux malades ?

Un somnambule très clairvoyant me disait : « Tant que vous êtes près de moi, j'ai la faculté de « voir; quand vous vous éloignez, et que vous « pensez à moi, je conserve encore cette faculté ; « mais, dès le moment que vous cessez de verser « en moi, par votre pensée, le principe qui me « vivifie, je rentre dans la classe ordinaire, et je « n'y vois plus. » C'est le sentiment de M. Tardy de Montravel, car il dit : « La pensée du magnétiseur « est absolument nécessaire pour soutenir le som- « nambule. » Il ajoute que, « malgré ce secours, « on ne doit pas être surpris si les somnambules se « trompent quelquefois dans ce qu'ils annoncent ; « quelque bien conduits qu'ils soient, cela peut, et « cela doit même arriver. »

Je pourrais multiplier à l'infini les témoignages en faveur de cette opinion. Beaucoup de ceux qui se sont occupés de Magnétisme le savent fort bien ; et par quelle étrange idée vient-on donc aujourd'hui justifier le contraire de ce qu'on a avancé et reconnu comme vrai à une autre époque ? Cela semble impossible ! Nous croyons plutôt que ces personnes s'abusent et sur la réalité du sommeil magnétique, et sur la prétendue lucidité des somnambules, qui donnent des consultations journalières et multipliées.

Si, comme je le crois, ce qui se passait il y a plusieurs années se passe encore maintenant, tout est

expliqué. Cette lucidité chez les somnambules n'est pas très difficile à trouver, il suffit d'un peu de tact aux individus qui veulent donner des consultations pour réussir. Poursuivons, et nous trouverons peut-être le secret. Un magnétiseur célèbre écrivait en 1787 : « J'ai toujours blâmé la manière dont quelques magnétiseurs consultent les somnambules. Veulent-ils leur faire toucher un malade, ils commencent par lui dire : Monsieur se plaint d'un tel mal, il éprouve telle ou telle incommodité. Touchez-le, et tâchez de découvrir sa maladie. Ils font plus ; ils indiquent aux somnambules, par forme de questions, les remèdes que, selon eux, le malade doit faire ; en un mot, sans s'en apercevoir, ils donnent à leur somnambule la consultation toute préparée. »

Je puis affirmer ici que, sur plus de 100 personnes qui sont allées, à ma connaissance, prendre des consultations des somnambules publiques, et qui avaient eu la précaution de ne leur rien dire d'avance, 95 au moins sont sorties mécontentes; et je pourrais même citer beaucoup de témoignages que l'on ne récuserait certainement pas, qui prouveraient que, dans le plus grand nombre de cas, les somnambules ont dit tout le contraire de ce qui était vrai.

Il y aurait une chose à faire, et que sans doute l'on sera obligé de mettre à exécution quelque jour, ce serait de soumettre les somnambules à une espèce d'épreuve, où leurs facultés seraient examinées de très près et jugées. Plusieurs de mes somnambules s'y prêteraient volontiers, et en sortiraient avec

honneur ; mais je crains fort que les mauvaises dormeuses tentassent de passer par ces épreuves. Et par là l'on serait à même de pouvoir séparer les bonnes des mauvaises. Celles qui auraient échoué dans l'examen, ou qui auraient refusé de le passer, seraient forcées de renoncer au somnambulisme pour toujours, ou du moins jusqu'à ce qu'elles eussent donné de nouvelles preuves de lucidité; et celles dont la production de l'état somnambulique aurait été reconnue d'une manière rigoureuse (1), auraient seules le droit de donner des consultations ; encore faudrait-il que ces consultations fussent soumises à quelqu'un capable d'en apprécier la valeur.

Il y a des moyens pour reconnaître la lucidité ; employons-les. Depuis trop long-temps le Magnétisme sert de manteau au charlatanisme; il faut que les gens qui s'en sont occupés avec franchise et loyauté cessent d'être confondus avec ceux qui en abusent, et d'être rangés dans la même classe. L'on pouvait faire cette séparation lors du procès qui a motivé cette lettre et mes observations. L'occasion était belle ; mais elle se représentera, gardons nous d'en

---

(1) J'ai signé un procès-verbal dans lequel je déclare que je prouverais par des preuves physiques l'existence du sommeil magnétique, et que je démontrerais l'impossibilité de le simuler. La commission qui avait accepté avec enthousiasme cette déclaration, ne m'a jamais sommé de la justifier par des faits : j'attends son invitation.

douter. Espérons seulement qu'on ne la laissera pas échapper une seconde fois, et que les amis sincères de l'humanité se garderont de trahir leur cause en faveur de gens qui ne le méritent point, et qui prennent à tâche de nous compromettre.

Nota. Je n'ai entendu, dans cet article, désigner aucune somnambule en particulier. J'ai révélé, il est vrai, ce qui se passe chez elles toutes ; mais c'est uniquement par amour pour la science, n'ayant pas directement à me plaindre d'aucune d'elles.

L'INCRÉDULITÉ EN MAGNÉTISME

a aussi ses dangers.

Il y a quelques jours qu'une dame vint me demander une consultation pour une personne absente. Je lui dis d'apporter les objets nécessaires pour faciliter à ma somnambule l'examen du mal, afin qu'elle pût nous donner les moyens de le combattre. Le lendemain, elle revint avec ce que j'avais demandé, et la somnambule interrogée dit : L'infortunée pour qui l'on me consulte est très malade ! beaucoup plus qu'elle ne pense. Elle mourra bientôt ; elle a un cancer dans l'estomac, et un anévrisme au cœur, très avancé ; elle éprouve telle et telle douleur.... Je démandai à cette personne si ce que disait la somnambule avait quelque fonde-

ment. Elle m'assura que tout ce qu'elle venait d'entendre dire des souffrances de son amie était exactement vrai, et que même elle les manifestait par les mêmes mouvemens qu'exécutait la somnambule. La consultation terminée, cette dame partit en m'assurant qu'elle ferait faire exactement les remèdes qui avaient été prescrits, et qu'elle me reverrait.

En effet, huit jours après elle revint, non pour me donner des nouvelles de son amie, mais pour me compter son malheur. Elle s'excusa d'abord sur son manque de franchise, en me confessant que les objets qu'elle m'avait apportés lui appartenaient; que, ne croyant pas au Magnétisme, elle avait choisi ce moyen pour s'éclairer, et que, depuis qu'elle avait entendu la somnambule faire la description de ses souffrances et des causes qui y donnaient lieu, elle ne dormait plus; que les petits intervalles de repos que son mal lui laissait avant cette consultation avaient entièrement disparu; et qu'enfin elle venait dans l'espérance que je la remettrais dans un état supportable. Elle me fit palper la région de son estomac, où je sentis très bien une tumeur d'une forme oblongue; et ce qu'elle me raconta du malaise qu'elle éprouvait au cœur et à la poitrine me confirma tout ce que la somnambule avait dit. Je tâchai pourtant de lui faire croire qu'on s'était trompé dans le diagnostique qui avait été porté sur elle; mais le coup était porté; elle avait reconnu la vérité, et pour elle il n'y avait plus d'illusion.

Après son départ, j'interrogeai ma somnambule, à qui je racontai ce qui venait de se passer, et sa réponse fut : Il n'y aura plus de repos pour cette dame, si vous ne l'endormez pas. Elle seule peut trouver les moyens de se soulager. Je ne pouvais pas prévoir qu'elle fût là ; vous savez bien que je ne sens que les personnes qui sont en rapport direct avec moi ; j'ai senti la maladie avant de juger les intentions qui faisaient agir cette personne : c'est un malheur qu'elle ne peut attribuer qu'à son incrédulité.

De l'art d'appliquer le Magnétisme animal à la thérapeutique, par M. Dupotet.

3e ARTICLE.

HISTOIRE DU MAGNÉTISME DEPUIS MESMER.

J'ai promis, dans le 5e N° du Propagateur, d'examiner les divers procédés magnétiques qui ont été enseignés. Je vais, remontant seulement jusqu'à Mesmer, donner en abrégé l'histoire de cette découverte, ainsi que des différens écrits qui ont été publiés pour ou contre.

L'histoire du Magnétisme animal en France se divise en deux grandes époques ; la première comprend depuis l'arrivée de Mesmer à Paris jusqu'à la révolution, ou plutôt jusqu'à la découverte du

somnambulisme par le marquis de Puységur. Les faits et les théories en faveur de cette première période diffèrent presque entièrement des faits et des théories qui ont régné dans la seconde ; c'est-à-dire depuis les écrits de M. de Puységur jusqu'à nos jours : (C'est même cette différence marquante du Magnétisme animal d'aujourd'hui à celui de 1784, qui a décidé l'académie de médecine à en commencer de nouveau l'examen.)

Magnétisme animal du temps de MESMER.

Antoine Mesmer vint en 1778 à Paris, dans l'intention d'y essayer la propagation d'un système nouveau. Il avait échoué déja à Vienne, à Berlin, à Munich. Les cures qu'il prétendait avoir opérées n'avaient pas paru incontestables, et lui, de son côté, soutenait qu'il avait à se plaindre de la mauvaise foi de ses ennemis et de l'ingratitude de ses malades. Dégoûté de l'Allemagne, il se rendit en France, espérant un meilleur succès. Ce ne fut d'abord qu'avec défiance qu'il entreprit quelques traitemens. Les savans lui faisaient peur ; il les déclara même incompétens dès son début, et donna, pour décliner leur jugement, la singulière raison que son système était contraire à toutes les idées reçues. Il refusa d'admettre une commission de la Société royale de médecine (1), et fit de sa doctrine un secret.

(1) Nous sollicitons maintenant ce qu'il refusait.

Cette conduite n'était pas propre à inspirer la confiance, et, dès les premiers pas, les accusations de charlatanisme qu'il redoutait si fort vinrent le contrarier dans sa course. Cependant, comme il était fortement pénétré et convaincu de la vérité de sa doctrine, il ne perdit pas courage. Il eut le bonheur de contracter une liaison étroite avec d'Eslon, membre de la faculté de médecine et médecin du comte d'Artois, qui prit du goût pour ses idées, et devint en peu de temps son élève et son confident. Il se décida alors à publier son *Mémoire sur la découverte du Magnétisme animal.* Sa doctrine s'y trouve exposée en vingt-sept aphorismes dont nous donnons la substance, parce que c'est sur eux qu'a roulé tout le Magnétisme animal de cette époque : en voici le résumé fait par Sprengel : « 1° Les corps célestes, la terre et les êtres vivans exercent réciproquement une action les uns sur les autres; 2° l'intermède de cette influence est le fluide universel qui pénètre et entoure tout ; 3° cette influence mutuelle agit d'après des lois mécaniques, mais qui nous sont inconnues jusqu'à ce jour; 4° elle produit des effets alternatifs que l'on peut comparer avec le flux et le reflux; 5° les propriétés de la matière et des corps dépendent de cette influence réciproque ; 6° tout agent agit immédiatement sur les nerfs, et donne lieu, dans le corps de l'homme, à des phénomènes analogues à ceux que produit l'aimant ; il y a des pôles différens et opposés dans le corps; 7° le Magnétisme animal est la qualité du

corps animal qui donne la réceptivité pour ces agens généraux ; 8° le Magnétisme animal passe avec une promptitude incroyable d'un corps dans un autre, que ceux-ci soient vivans ou inertes ; 9° il agit à des distances considérables, sans avoir besoin d'intermèdes ; 10° il est réfléchi, comme la lumière, par un miroir ; 11° il est augmenté, propagé et communiqué par le son ; 12° il y a des corps vivans qui ont une propriété tellement contraire au Magnétisme animal, que leur présence détruit tous les effets de ce dernier ; 13° cette force opposée peut être également accumulée, propagée ; elle pénètre de même tous les corps, et c'est par conséquent une force positive ; 14° l'aimant est aussi susceptible du Magnétisme animal, et même de la force contraire, sans que son attraction pour le fer en éprouve la moindre altération ; le Magnétisme animal est donc totalement différent du Magnétisme minéral ; 15° on peut, à l'aide de ce principe, guérir immédiatement les maladies nerveuses, et médiatement toutes les autres ; il nous explique l'action des médicamens et provoque les crises ; 16° c'est par lui que le médecin reconnaît toutes les maladies, mêmes les plus compliquées, et c'est avec son secours que la médecine peut être portée au plus haut point de perfection.

Ce système fut l'objet d'une multitude d'écrits de toute espèce, aujourd'hui pour la plupart oubliés. Parmi les partisans de Mesmer, on doit citer cependant M. Bergasse de Lyon, qui publia, en 1784,

un mémoire intitulé : *Considérations sur le Magnétisme animal et sur la Théorie du monde et des êtres organisés.* Cet ouvrage entièrement théorique contient un système de physique générale. M. Bergasse y construit synthétiquement le monde, en partant de la supposition du fluide magnétique ; l'auteur, dans son enthousiasme, voit l'amélioration des mœurs publiques, les forces politiques, la fraternité de l'espèce humaine, attachée à la pratique du Magnétisme animal. Parmi les écrits publiés contre Mesmer, nous citerons surtout les *Recherches et Doutes sur le Magnétisme animal*, de Thouret, docteur-régent de la faculté et membre de la Société royale de médecine. Ce médecin prouva que la théorie de Mesmer n'était rien moins que nouvelle, et qu'elle avait formé pendant un siècle une opinion dominante. Il cite une multitude d'auteurs, dans lesquels cette théorie se retrouve avec tous les caractères qu'elle eut sous Mesmer. Parmi eux on remarque particulièrement *Burgravius*, *Ferdin*, *Santanelli*, *Nicolas de Locques* (Traité des vertus magnétiques du Sang, 1664) ; *Tenzelius, Wirdig*, *Kircher, Van-helmont, Goclenius, Pierre Borel* et enfin *Maxwell.* Les passages extraits de ce dernier auteur offrent surtout une telle ressemblanece avec les aphorismes de Mesmer, que ceux-ci n'en sont quelquefois que la traduction.

La théorie de Mesmer n'était point nouvelle, ni sous le rapport philosophique, ni sous le rapport médical ; Thouret lui porta un grand coup en le

prouvant (1). Mesmer, convaincu de l'inutilité d'une simple controverse, en appelait à l'expérience. Il promettait des cures : il s'engageait à faire voir des faits concluans ; il voulut s'adresser aux sens et prouver physiquement la réalité du fluide universel et son action thérapeutique.

Malgré tous les obstacles qui s'étaient offerts à lui, malgré les anathèmes de l'académie de médecine, son nom commença à faire grand bruit ; il n'était question que des cures qui s'opéraient chez lui ; les singulières choses qu'on racontait de la bizarrerie de ses procédés médicaux leur donnaient un air de merveilleux très propre à stimuler la curiosité. Plusieurs personnes, au nombre desquelles

---

(1) Il est remarquable que Maxwell se disait aussi l'Inventeur de sa théorie, et se plaignait comme Mesmer, des savans de son temps. « Je suis le premier, dit-il, qui ait annoncé « cette doctrine, et par cela seul je mérite quelques égards. « Que dois-je donc attendre de ces âgres et ignorans détrac- « teurs, moi qui n'ai pas proposé seulement un remède, mais « tous les remèdes ; non un principe applicable à un cas parti- « culier, mais à tous les cas ; moi qui ai posé des règles cer- « taines, à l'aide desquelles un esprit pénétrant peut faire tant « d'autres découvertes.... — Quelle est cette philosophie (de « son époque) qui est en contradiction avec les faits les plus « communs ? — Ne m'a-t-on pas déja depuis deux ans retardé « l'édition de mon livre ? N'ai-je pas vu au mépris de l'expé- « rience qui doit être sacrée et toujours consultée, déclarer « ma doctrine magique, diabolique, abominable ? Oh ! insup- « portable iniquité !... »

étaient Bergasse et Puységur, ouvrirent une souscription en sa faveur ; malgré la cherté des leçons , la foule des élèves fut grande. Il arriva bientôt à son sallon de traitement une foule de malades. Ses élèves, d'abord au nombre de 40, s'étaient engagés à garder le plus strict secret ; ils furent le noyau de la première société magnétique qui fut fondée en 1784, sous le nom d'*Ordre de l'Harmonie*. C'est sur le même modèle que se formèrent, vers la même époque, celles de Strasbourg, d'Ostende, de Lyon, de Grenoble, de Nantes, de Malte, du Cap Français, de Toulouse, etc.

(*La suite au prochain numero*).

TRAITEMENT

D'UNE GASTRIQUE CHRONIQUE.

(Voyez 7e Numéro, page 41.)

Par M. Dupotet.

DEUXIÈME ARTICLE.

D. De l'eau rougie ?

R. Non; de l'eau, pas de vin. Il ne faut pas que je mange de viande; que des pommes de terre, parce que la viande me fait mal à l'estomac.

D. Et des pêches?

R. Non; des cerises. Mais je voudrais trouver quelque chose pour ne pas avoir l'estomac gêné comme cela... J'ai la tête très bien; à présent je ne crains plus d'être folle... c'est que j'en avais bien peur !... Ma maladie a déja changé beaucoup.

D. Elle a donc diminué?

R. Dame, je ne sais pas... Je suis bien plus tranquille... Quand j'ai commencé d'être malade, il faisait chaud; cela ne me vaut rien. Le poële n'est pas bon... Ah ! la musique ! (C'est fini la musique.) Pour ma maladie, il faudrait que je fusse toute seule.

D. Il faut bien chercher, pour vous débarrasser de cette maladie.

R. Oui.

D. A quoi vous occupez-vous?

R. Je cherche ; mais je vois que cela ne sera pas

pour aujourd'hui... Je ne vois pas qu'il faille des sangsues... je suis bien comme cela; je suis très bien... Bien sûr c'est dans mon estomac qu'est ma maladie, et tout me tourmente... Je suis méchante quand je ne dors pas... Cela vous fait rire? Je vous entends (1).

Le magnétiseur : Je vous endormirai toute la journée, cela vous fera-t-il plaisir? le voulez-vous?

R. Je le veux bien. (Elle continue le récit de sa maladie.) D'abord cela a commencé depuis long-temps : j'ai toujours été très facile à impatienter; mais cela tient aux nerfs... Ce M. Fouquier, il m'avait fait peur; il m'avait parlé d'épilepsie, c'était pour me tracasser, sans doute? (Elle rit.)

D. Que vous avait ordonné M. Fouquier?

R. Ah! *il m'avait ordonné des remèdes que je n'ai pas faits, et je ne puis pas dire je guéris* (2). Il m'avait ordonné de l'eau froide... (Elle rit.) Les médecins!!!

D. Vous n'aimez donc pas les médecins?

---

(1) On voit que la malade examine avec attention tout ce qui se présente à elle : elle adopte ou elle rejette tout ce qu'elle croit lui être salutaire ou nuisible. Mais, où découvre-t-elle ces plantes, ces fruits, ces sirops et ces sangsues dont elle parle? est-ce dans la tête du magnétiseur?

(*Note du père de la malade.*)

(2) Molière demandait à Louis XIV une place pour le fils de son médecin. Vous avez donc un médecin? lui répondit ce prince. — Oui, sire. — Et qu'en faites-vous? — Quand je suis malade, *il m'ordonne des remèdes; je ne les fais pas, et je guéris.* C'est à quoi a fait allusion la somnambule.

R. Il y en a un seul que j'aime : c'est le mien. Encore il ne sait pas trop ce qu'il veut me faire. (Elle rit plus fort.)

Le magnétiseur : J'ai guéri plusieurs médecins.

R. Tiens ! c'est drôle !... Je vous entends... ah ! je vous entends bien, très bien.

Le magnétiseur parle à une autre personne. *A qui dites-vous cela?* lui demande la malade.

Le magnétiseur : Vous entendez donc que je parle à quelqu'un ?

R. Oui.

D. Espérez-vous demain nous donner quelque chose de nouveau sur votre état ?

R. Oui. Le magnétisme est une bonne chose. Autrefois je faisais des rêves affreux, abominables ; mais à présent, je dors bien, surtout depuis trois jours.

D. Sentez-vous si cela vous soulage?

R. Oui ; je vois que je vais remuer les mains.

D. Pensez-vous que demain vous irez mieux ?

R. Oui, je vois que cela ira bien demain ; cependant, peut-être encore le matin.... J'irai mieux demain sur les 2 heures. Il faut qu'ils se lassent : car ils sont méchans.

D. Qui ? Vos nerfs?

R. Oui

D. Souffrez-vous quelque part ?

R. Non.... J'ai les yeux fermés.

D. Il faudra demain bien examiner votre maladie.

R. Oui, demain. Mais je ne sais pas trop... Quand

je serai malade, j'irai toujours chercher un magnétiseur.

D. Vous trouvez donc le Magnétisme bon?

R. Très bon.

D. Sentez-vous quelque chose dans la tête?

R. Elle est très bien.

D. Et votre estomac?

R. Aussi.

D. Et vous voyez que demain votre journée sera mauvaise le matin?

R. Oui.

D. Est-ce que vous dormez moins que tout à l'heure?

R. Oui. — Est-ce que vous commencez à m'éveiller?

D. Comment vous trouvez-vous?

R. Bien.

Pendant toute cette séance, la malade a été très calme.

Le magnétiseur : Eveillez-vous! éveillez-vous!

Il est 9 heures. (Séance 1 h. 5 m.)

CINQUIÈME SÉANCE, 21 *janvier*.

(Il est 7 heures 20 minutes.)

Le pouls est fréquent et intermittent. La malade est endormie tout de suite.

Des mouvemens convulsifs se manifestent à la mâchoire, et cessent à l'instant où le magnétiseur le veut.

D. Comment vous trouvez-vous?

R. Pas assez endormie.

D. Est-ce que je vous endors?

R. Oui; mais moins.

D. Comment vous trouvez-vous?

R. (En soupirant.) Bien. Il y a quelque chose qui m'éclaire et qui me gêne.

Le magnétiseur s'éloigne pour éteindre le feu.

La malade. Eh bien! vous n'êtes donc plus là?

D. Me sentez-vous bien actuellement?

R. (En soupirant.) Oui.

Le magnétiseur. Travaillez au moins aujourd'hui à chercher la cause de votre maladie.

La malade. Oui.

D. Eh bien! vous occupez-vous de votre maladie?

R. Oui. C'est toujours la même chose; c'est toujours dans l'estomac.

Le magnétiseur. Tâchez de bien découvrir... Que découvrez-vous?

R. Vous savez bien, ma petite chose, ma petite toile! elle se lève un peu.

D. Qu'est-ce que cela va amener?

R. Rien ne se passe là; mais il y a quelque chose plus haut.

D. Tâchez de nous montrer la place.

R. Mes mains sont trop lourdes.

On les magnétise; elle les porte alors sur le sternum et le médiastin, et dit : Il y a là un peu d'inflammation, une place rouge; c'est pour cela qu'il me faut beaucoup de lait. Je vois que c'est cette

inflammation qui m'a irrité l'estomac. Toutes les potions que l'on m'a données ne m'ont fait que du mal. Je me rappelle qu'au commencement de ma maladie j'avais bien mal à l'estomac. Le café, les bonbons, le thé, tout cela est très mauvais pour moi.

D. Cependant vous mangez du sucre?

R. (En riant.) C'est vrai. Ah! j'aime bien les bonbons! J'ai été bien tourmentée ce soir; mais bien tourmentée par mon frère... Il ne me faut presque rien pour tourmenter tous mes nerfs...

D. Vous ne pouvez donc pas ôter les mains de sur votre poitrine?

R. Non; magnétisez-les, et je les ôterai.

On les magnétise, et elle les place ailleurs.

La malade. Il me faudrait des groseilles.

D. Si l'on vous donnait du sirop de groseilles?

R. Non; cela ne me vaudrait rien.

D. De la limonade?

R. Non; cela est trop acide.

D. Eh bien! guérirez-vous?

R. Oh! oui, dans quelques jours....

Le magnétiseur. Il ne faut pas que votre mal revienne. Dites-nous donc bien tout ce qu'il faut faire pour vous guérir.

R. Ah! d'abord du lait. Nous avons dit hier du lait d'amandes; mais il ne faudrait pas y mettre du sucre. Ah! le sucre m'est très mauvais.

Il me faut beaucoup de lait... des bains. Les sangsues m'ont été très bonnes! il m'en faudra au printemps: cela me fera du bien.

D. Est-ce que vous aimez les sangsues ?

R. Oui, je les aime assez. Pas à présent. On m'en a assez mis ! Mais au printemps il m'en faudra poser. Il me faut du lait; beaucoup de lait; pas de viande; pas de côtelettes. Ah ! cependant, je les aime bien, les côtelettes ! Il me faut un régime très doux. Le Magnétisme me guérira. Ah ! j'y vois bien ! Le Magnétisme est très bon; je le vois maintenant; j'en parlerai à tout le monde.

D. Pouvez-vous définir le Magnétisme ?

R. Dame ! cela me fait du bien. Sous vos mains, je sens de la chaleur; cela détend mes nerfs.

D. Serez-vous bien demain ?

R. Demain ma petite place rouge me fera mal un peu après avoir dîné.

D. Si vous ne prenez que du lait.

R. C'est égal; cela me fera mal. Il faudrait que je mangeasse bien peu.

D. Voyez-vous si votre sommeil se développera ?

R. Eh bien ! est-ce que vous m'endormirez davantage ?

D. Comment vous trouvez-vous?

R. Oh ! bien enfermée !

D. Voyez-vous quelque chose de plus?

R. Non. Tout ce que j'ai vu, est toute ma maladie.

D. Et dans le ventre, voyez-vous quelque chose ?

R. Oh ! on se trompait quand on croyait que j'y avais quelque chose de mauvais.

D. Qu'avez-vous donc à l'estomac ?

R. Des petites places rouges, pas trop foncées :

c'est plutôt rose que rouge. C'était plus malade que maintenant. J'ai bu de l'eau d'orge : elle n'était pas mauvaise ; mais cela ne vaut pas le lait d'amandes.

D. Sans sucre?

R. Oh ! oui, sans sucre... C'est dommage !

D. Vous faut-il de la glace?

R. Non ; cela ne me vaut rien : cela donne de la force, et je n'en ai pas besoin aujourd'hui. Depuis 2 heures j'ai été très bien ; il y a au moins six mois que je n'ai été aussi bien.

D. Vous croyez donc que dans quelques jours vous serez bien ?

R. Oui ; cependant à la fin du mois je serai encore malade, mais ce ne sera que des crises roides ; ce ne sera pas des attaques de nerfs : le mal ne se fera pas ressentir dans la tête.

D. Croyez-vous que vous pourriez trouver la maladie d'une autre personne?

R. Ah ! je ne vois pas cela ; peut-être que si c'était une maladie semblable à la mienne... mais je ne crois pas.

Le magnétiseur. Vous aurez mal au cou d'avoir la tête penchée.

La malade. Elle est donc penchée?

Le magnétiseur. Voyez-vous bien ce que je vous fais sur vos petites places rouges? Sentez-vous que je magnétise votre estomac?

R. Oui, je le sens; cela me fait du bien. Cette place est moins chaude et moins sèche. Voilà ma

petite toile qui ne remue plus du tout. Elle est bien, très bien comme il faut qu'elle soit.

D. Vous n'avez donc plus besoin de sangsues?

R. Mais vous ne me magnétiserez pas toujours.

D. Mais, sans vous magnétiser, je crois que vous n'aurez plus besoin de sangsues?

R. C'est vrai; avec du lait, je n'aurai plus besoin de sangsues.

Des mouvemens convulsifs ont lieu, et cessent à l'instant.

D. Qu'avez vous eu là?

R. Ce sont les nerfs de la poitrine qui se sont roidis: mais vous les avez remis. Cependant ils ne sont pas encore bien. (On magnétise.)

D. Demain serez-vous bien?

R. J'aurai encore quelques petits sommeils; mais cela ne sera rien.

Chaque fois que le Magnétiseur s'éloigne, la malade l'appelle. Sa mère l'interroge; elle ne répond pas. Le magnétiseur pose une main sur les yeux de la malade, et de l'autre prend la main de la mère, et sert ainsi de conducteur. La mère parle à sa fille. —Qui est-ce qui me parle, dit la malade? j'entends une voix! La mère continue de l'interroger. La fille la reconnaît. On la met en rapport avec moi (*le père*). Eh quoi! dit la malade en riant, mais toute ma famille est donc là?

On procède à son réveil, comme les autres fois.

8 heures et demie. (Séance 1 h. 10 m.)

22 *janvier au matin.*

La malade a bien dormi. A 5 heures, elle s'est plaint du mal d'estomac, a eu une légère somnolence ; cela excepté, elle a passé une bonne journée.

Sixième Séance.

(Il est 7 heures 87 minutes du soir.)

La malade déclare qu'elle est bien éveillée ; qu'elle n'a pas envie de dormir ; mais, comme aux séances précédentes, elle s'est endormie presqu'à l'instant.

Des mouvemens convulsifs ont lieu dans la mâchoire et dans les muscles de la face ; ils cessent tout à coup lorsque le magnétiseur y dirige ses doigts.

D. Comment vous trouvez-vous?

R. Mais bien.

D. Dormez-vous bien ?

R. Pas encore.

D. Combien de temps voulez-vous dormir ?

R. Ce que vous voudrez.

D. Combien pour vous faire du bien ?

R. Trois quarts d'heure.

D. Et vos petites plaques rouges ?

R. Ah ! ces petites plaques rouges? Il y en a encore.

D. Où sont-elles ?

R. Attendez ; il y en a dans mon gosier.

Le magnétiseur. Cherchez bien dans votre gosier.

La malade. Il y en a dans mon gosier ; mais elle ne

sont pas plus rouges que les autres. Il y en a plusieurs... J'ai les amigdales gonflées. C'est encore de l'irritation.

Le magnétiseur. Vous n'avez pas vu cela hier?

R. Non, je ne l'avais pas vu : le sang s'y portait quand j'étais malade; il s'y porte moins depuis que vous me magnétisez.

D. Ne voyez-vous pas autre chose?

R. Non; mais ma petite peau n'est pas aussi bien qu'hier.

On magnétise l'endroit indiqué.

D. Comment vous trouvez-vous?

R. A présent, je ne peux plus remuer. J'aime mieux... Ah! pour mon gosier, il faut que je me gargarise avec de l'eau miélée.

D. Cela s'en ira-t-il?

R. Oui, avant mon estomac... Ah! il n'y a rien dans ma tête : elle est très bien. J'avais si peur!

D. Vous examinez-vous bien partout?

R. Oui.

D. Comment se fait-il que vous voyez dans votre corps?

R. Ah! je n'en sais rien; ce n'est pas toujours par les yeux. Je ne sais même pas comment j'y vois; mais ce qui est bien sûr, c'est que j'y vois très bien. C'est bien drôle de voir dans son estomac, sans voir par les yeux! Oh! que l'on est bien dans cet état! Mettez vos mains plus haut, sur mes petites taches, où je vous ai montré hier; cela me ferait du bien.

D. Est-ce là.

R. Oui ; cela me fait du bien. Ah ! beaucoup de bien !

D. Voyez-vous si ces taches ont changé de couleur?

R. Ah ! oui. Elles devaient être bien plus rouges il y a un mois, quand je ne dormais pas. J'irai bien demain ; j'irai encore mieux l'autre demain, et après tout-à-fait bien.

D. Faudra-t-il continuer tout votre régime ?

R. Oh ! oui ! bien long-temps... toujours le même ; car je suis très facile à irriter.

D. Vous n'entendez personne ici ?

R. Ah ! vous me dites toujours ça ; mais il n'y a personne ici...! Comment ! vraiment, il y a du monde ! Mais, qui donc ? Le magnétiseur s'éloigne.

La malade. Est-ce que vous n'êtes plus ici ?

Le magnétiseur. Ecoutez votre oncle qui vous parle.

R. Personne ne m'a parlé !

(On soulève une paupière de la malade et l'on ne parvient pas à voir la prunelle.)

La malade. Mes petites taches resteront jusqu'au printemps. Il faut mettre beaucoup de lait sur ces petites taches.

Le magnétiseur. Et du lait d'amandes sans sucre?

R. Ah ! bien oui, du sucre !... ne m'en parlez donc plus : cela me fait mal au cœur. Il me restait des bonbons, je les ai goûtés ce matin pour la dernière fois.

Le magnétiseur prend la main de l'oncle de la malade et le met en rapport avec elle.

D. Est-ce que vous n'entendez pas qu'on vous parle ? N'entendez-vous pas M. F......? Entendez-vous ?

R. J'entends du bruit.

Le magnétiseur. Mais vous ne lui répondez pas.

La malade. C'est vous qu'il faut.... que vous me disiez de répondre.

Le magnétiseur. Et répondez. La somnambule s'écrie : Tiens ! tu es là, toi ! Je ne t'entends pas trop bien. Elle montre de l'impatience; on craint que cela lui fasse du mal.

D. Est ce que cela vous fatigue ?

R. (Avec humeur.) Eh bien ! oui ; parce que je n'entends pas tout-à-fait, et cela m'ennuie.

D. Vous n'entendiez donc pas qu'on vous parlait?

R. Est-ce qu'on m'a parlé? Je ne sais pas seulement qu'on me parlait. Eh bien ! voilà que vous vous dérangez.

Le magnétiseur. Vous vous apercevez donc que je vous quitte ?

La malade. Eh bien, oui ! Où êtes-vous donc ? je ne vous vois pas. Voyons, venez donc... venez vous asseoir où vous étiez... Pourquoi vous promener ainsi ? Cela m'ennuie.

Le magnétiseur revenant. Tenez, me voilà près de vous. N'entendez-vous pas qu'on parle ici ?

R. Je n'entends que vous. Oh! vous parlez bien vous !

Le magnétiseur rit beaucoup.

La somnambule. Vous êtes content de ce que je vous ai dit cela. Vous riez.

D. Voulez-vous que je vous fasse parler à quelqu'un?

La somnambule prend de l'humeur, et prétend qu'on lui parle de gens qui ne sont pas là; qu'il n'y a personne, etc., etc.; que sa tante, dont on lui parle, n'est pas là. On renonce donc de la mettre en rapport avec sa tante et avec les autres personnes de la société, à cause de la grande difficulté qu'on éprouve à faire ce genre d'épreuves.

Le magnétiseur. Dites-nous comment vous vous trouvez; dans quelle position vous croyez être?

R. Je suis enfermée dans une petite chose.

D. Qu'est-ce que c'est que cette petite chose?

R. Je ne sais pas; mais je sais que je suis joliment enfermée!

D. Si je vous laissais là?

R. Ce serait beau de votre part!

D. Croyez-vous que cela vous ferait mal?

R. Oui; très mal.

Le magnétiseur. Mais vous finiriez par vous réveiller toute seule.

La somnambule. Sans doute; mais je serais très mal à mon aise, et j'aime beaucoup mieux qu'on m'éveille.

Le magnétiseur s'éloigne.

La somnambule. Vous riez! Venez ici; venez tout de suite.

Le magnétiseur. Vous me voyez donc?

R. Je ne vous vois pas; je ne sais pas... mais je vous sens.

D. Dites-nous l'heure qu'il est?

R. Est-ce qu'il est 8 heures?

Le magnétiseur. Voyons, regardez bien la pendule.

On examine avec attention les yeux de la somnambule. Ses longs sourcils sont croisés. Elle dit : Il est 8 heures et 5 minutes avec. (A la pendule, il est 8 heures 4 minutes).

D. Est-ce que vous voyez la petite aiguille sur 8 heures et la grande sur les minutes?

R. Je ne sais pas comment vous appelez cela : je ne vois pas, mais je sens.

Le magnétiseur explique la position où se trouve le globe de l'œil de la somnambule, et fait voir que la prunelle est tournée dans le grand angle de l'œil. Il offre de lui ouvrir les yeux pour nous en assurer par nous-mêmes.

Comme les assistans ne désirent pas de faire cette expérience, on laisse la malade.

D. Regardez dans votre gosier. Voyez-vous bien ce qu'il faut y faire?

R. Gargariser avec de l'eau miellée, cela suffira. Ce n'est rien, cela s'en ira. Pour mon estomac, il n'y a que mon régime, et les bains 2 ou 3 par semaine.

Le Mag. Combien de temps y resterez-vous?

R. Une heure.

D. Doivent-ils être froids, ou très chauds?

R. Pas trop chauds.

D. Votre estomac, vous le voyez bien?

R. Oui.

D. Est-il vide maintenant?

R. Oui, la digestion est faite.

D. Quelle forme a-t-il votre estomac?

R. Ecoutez : je vois par tout mon corps, je vois mon mal, et ne vois tout le reste qu'en masse.

D. Voyez-vous si cette rougeur dont vous avez parlé pénètre profondém ent

R. Oui; mais depuis deux mois, cela va mieux. Les sangsues m'ont fait du bien ; le sirop diacode m'était très mauvais.

D. Quelle était la cause du mouvement de vos nerfs?

R. C'était cette petite toile qui se roidissait; ce malaise-là engourdissait mes autres nerfs; après cela, ça m'endormait... Le sang se portait à mes yeux; mes yeux remuaient beaucoup; c'était très chaud.

D. Et maintenant?

R. Maintenant mon sang circule bien. Il est clair et rose.

D. Qu'est-ce qui l'empêchait de circuler? pourquoi était-il noir?

R. J'en avais trop... et puis de manger de la viande.... Et puis il faut que je vous avoue que j'aimais beaucoup le vin sucré (Elle rit beaucoup). Cela était très mauvais pour moi. Il y a long-temps que je n'en prends plus.

Le Mag. Et votre ventre?

R. Preuve qu'il n'y a plus de mal, c'est que je ne le vois plus.

Nous restons tous étonnés de cette réponse. Il sem-

blerait d'après cela que cet état de somnambulisme, du moins de celle-ci, n'est que la faculté de découvrir le siége du mal, et de voir les remèdes qui peuvent nous en délivrer.

D. Et votre estomac, vous l'avez bien vu?

R. Ah! j'avais vu mon mal tout de suite, sans que vous me le disiez.—Mais parlez moi donc, vous avez toujours des gens à qui vous parlez.

D. Est-ce qu'il y a quelque chose dans votre tête?

R. Cela me faisait déraisonner parfois ; mais maintenant elle va très bien ma tête (le magnétiseur rit).

La Som. Cela vous fait rire! Vous êtes content, n'est-ce pas, de ce que je vais bien? Quand vous aurez mal à la tête, faites-vous magnétiser.

Le Mag. Certainement je me ferai magnétiser ; mais tout le monde n'y croit pas au Magnétisme. Il faudra donner des convulsions aux incrédules, n'est-ce pas?

La Som. Maintenant cela m'impatiente! je les laisserai tranquilles dans leur bêtise.

D. Vous vous trouvez donc bien quand vous dormez?

R. Est-ce que je dors?

D. Comment vous trouvez-vous?

R. Toujours bien enfermée, très-bien.

D. Pourriez-vous nous donner une définition exacte de votre état?

R. C'est bien embarrassant de dire cela! Je ne sens rien, je ne sais pas comment je suis.

D. Le Mag. Voyez : regardez la pendule, et dites-nous l'heure qu'il est (Il est huit heures 20 minutes).

La Som. Il est huit heures un quart (on ne lui répond pas). Est-ce que je ne dis pas bien?

Le Mag. Il est quelque chose de plus.

La Som. Il y a peut-être 4 ou 5 minutes avec.

D. Est-ce que vous voyez la pendule?

La Som. Mon Dieu! non, je ne la vois pas.

D. Comment faites-vous donc pour savoir l'heure qu'il est?

R. Je ne pourrais pas vous l'expliquer. Et vous, ne pourriez-vous pas me le dire?

Le Mag. Non, sans doute.

La Som. Hé bien! nous sommes aussi savans l'un que l'autre.

Le magnétiseur lui ouvre les yeux, pour faire voir la position du globe de l'œil. La somnambule éprouve un mouvement spasmodique et une crispation dans la face. Le magnétiseur lui pose les mains sur la tête, et tout se passe.

D. Qu'est-ce que je vous fais?

R. Vous avez apaisé mes douleurs de mâchoire, vous avez bien fait.

D. Quand je vous magnétise, qu'est-ce que cela vous fait?

R. Cela me fait du bien, c'est excellent.

D. Serez-vous long-temps malade?

R. Dans trois jours je serai tout-à-fait bien. Je vais être bien heureuse!

Le Mag. Cependant vous avez été malade aujourd'hui.

R. C'est parce que je me suis mise à genoux.

Le Mag. Il faudra prier le bon Dieu debout.

La Somn. (riant). Eh! je ne le priais pas dans ce moment-là ; c'était pour voir à la fenêtre.

D. Serez-vous toujours malade au commencement des mois?

R. Oui, mais vous viendrez pour me faire passer le mal.

Le Mag. Oh! nous nous arrangerons pour que vous ne soyez plus jamais malade.

La Som. Oh jamais! vous seriez bien habile, si c'était pour toujours.

Le Mag. Je ne parle que de vos nerfs, nous les guérirons pour toujours.

La Som. Ah! mes nerfs sont bien délicats.

On la prévient qu'on va la réveiller, et l'on y procède comme dans les séances précédentes.

Désirant que le traitement de cette malade fût comme une *Instruction pratique* pour les personnes qui, peu au fait du Magnétisme, veulent néanmoins essayer ce genre de guérison, nous avons donné presque en entier toutes les questions et les réponses faites dans les 6 premières séances. On nous a trouvés peut-être trop exacts; nous confessons, il est vrai, qu'il nous était possible d'abréger ce que nous

avons rapporté; mais en agissant ainsi, nous n'aurions pas rempli le but que nous nous sommes proposé, celui de prévenir le trop grand nombre d'inconvéniens qui résultent d'une foule de questions inutiles, déplacées ou nuisibles, que font les personnes qui s'occupent de Magnétisme.

Les précautions que nous avons prises pour mettre une personne en rapport avec la somnambule, les demandes réitérées que nous lui avons faites, pour savoir si cette communication ne lui nuisait pas; la circonspection que nous avons apportée à ne faire aucune expérience inutile; le soin que nous avons pris d'éloigner d'elle son frère, dont la présence la chagrinait; tout cela, nous en sommes convaincus, instruit et persuade mieux que les plus beaux raisonnemens du monde. « Comment se sont « ouverts vos yeux, disaient les Juifs incrédules à « l'aveugle-né?— Cet homme, répondit-il, que l'on « appelle Jésus, a fait de la boue avec de la salive, « il m'en a mis sur les yeux, et m'a dit : va te laver « au réservoir de Siloé : j'y suis allé, je me suis lavé, « et je vois. » Voilà le seul langage qui convienne à ceux qui rapportent des faits ou des cures extraordinaires.

Cependant comme ces détails pourraient fatiguer le lecteur, et que d'ailleurs nous pensons en avoir dit assez pour l'instruction de ceux qui traitent des somnambules, dans les séances suivantes nous nous contenterons de rapporter les demandes et les réponses qui auront trait à la maladie de mademoi-

selle P., ou qui présenteront quelque chose de nouveau et de curieux.

23 au matin.

La somnambule s'est très bien trouvée toute la matinée, jusqu'à l'heure où elle est arrivée à la séance chez M. Dupotet, accompagnée de son oncle et de plusieurs autres personnes.

RENCONTRE DE DEUX SOMNAMBULES.

(C'est M. Dupotet qui parle.)

Tourmentée par le désir de voir une somnambule, mademoiselle P. me pria plusieurs fois de lui en montrer une. Elle voulait, disait-elle, voir comment elle était lorsqu'elle dormait, ne pouvant s'en faire une idée. Je savais ce qui pouvait en résulter de fâcheux pour elle ; plusieurs exemples m'avaient appris depuis long-temps le danger qu'il y a à faire trouver ensemble des personnes très susceptibles des impressions magnétiques ; cependant croyant que, dans cette circonstance, il ne surviendrait aucune crise au-dessus de mes forces, j'y consentis, quoiqu'à regret. On va voir si je n'aurais pas eu raison de refuser.

Le 23 au matin, étant en consultation, je faisais des questions à ma somnambule sur l'état d'une malade de qui elle tenait une mèche de cheveux ; elle me répondait avec facilité, et était extrêmement tranquille. Dans ce moment on frappe : c'était mademoiselle P. avec son oncle. Je me dérange pour

les introduire, je fais asseoir mademoiselle P. à 5 ou 6 pieds de distance de la somnambule, et je continue d'interroger cette dernière. Au bout de 7 ou 8 minutes, mademoiselle P. commence à ressentir des effets magnétiques, et les manifeste bientôt par des cris, des convulsions, et par le sommeil; pendant ce temps ma somnambule conservait sa tranquillité ; je la quitte et vais à la jeune personne, dans l'intention de la calmer; mais au moment où je l'approche, et étends la main pour faire cesser cet état douloureux, ma somnambule entre dans un état nerveux épouvantable ; elle se lève, crie, ouvre les yeux qui restent fixes ; elle est agitée, demande à être éveillée, m'appelle, et me supplie de la calmer. Je viens à elle pour remplir cet office ; mais pendant que j'y parviens, l'autre à qui javais rendu le calme retombe dans son premier état, et toutes deux présentent alors un spectacle effrayant d'angoisses, de convulsions, et de cris. Je sépare les deux personnes; j'en fais passer une dans une chambre éloignée, je ferme bien toutes les portes, et comptant sur la distance et l'épaisseur des murailles qui les séparent, je procède au réveil de mademoiselle P. L'autre somnambule, qui n'a pu m'entendre ni me voir agir, se réveille cependant au même instant, et tombe dans une faiblesse extrême. Les personnes qui l'entourent cherchent à lui prodiguer leurs soins, lui prennent les mains, lui parlent ; vains efforts, elle semble être dans un état d'hébêtement, elle ne répond rien à leurs paroles affectueuses, et une espèce de rire sardonique les glace d'effroi.

Pendant que cette scène se passait dans une chambre éloignée de moi, je soulageais l'autre personne en l'endormant de nouveau; mais au moment de son sommeil, la première s'endort encore, et moi, forcé d'aller de l'une à l'autre, je crie à chacune en particulier : Calmez-vous! réveillez-vous! restez tranquille! je vous le commande, je le veux. Cependant je sentais mes forces qui s'en allaient; je prévoyais que, pour pour peu que cette crise affreuse se prolongeât, je ne pourrais plus empêcher les accidens qui ne pouvaient pas manquer d'arriver. Plusieurs personnes présentes à cette séance sont dans un état difficile à décrire : l'une est à la fenêtre et éprouve des envies de vomir, l'autre pleure à chaudes larmes, une troisième prend de l'eau de Cologne pour elle et les autres, mais c'est en vain, puisque tous ces effets demandent à être calmés par l'agent qui les avait fait naître. On doit sentir la position critique où je me trouvais. Quel parti prendre? Aucune voie n'est indiquée pour se conduire. Que faut-il faire? Mille idées me viennent à la fois, et s'en vont pour faire place à d'autres qui ne me paraissent pas meilleures; je n'ai pas le temps de réfléchir; je sue à grosses gouttes, ma chemise est collée sur mon corps; pâle et défait, je me décide enfin à mettre un grand intervalle entre les deux somnambules. Je viens à la première, je la réveille sans m'embarrasser de ce qu'éprouve l'autre; dès qu'elle ouvre les yeux, je lui commande de partir; elle se lève pour m'obéir, fait des efforts pour s'en aller, et me déclare

qu'il lui est impossible de faire un seul pas. Je la magnétise avec force, et lui ordonne impérieusement de sortir. Alors elle se relève, se traîne jusqu'à la porte, et s'arrête sans pouvoir aller plus loin. J'arrive, ses yeux étaient fermés, je les lui ouvre, et la vois descendre en chancelant et se traînant comme dans un état d'ivrese, je la fais suivre pour qu'il ne lui arrive aucun accident en route. Je rentre, troublé par les cris aigus qui partaient de l'endroit où était mademoiselle P. elle étouffait; sa figure était rouge, les muscles de sa face violemment agités, les yeux fermés et la langue poussée en partie en dehors de la bouche. Je lui pris les mains, que je trouvai froides; je lui parlai, elle m'entendit. Oh! mon Dieu, me dit-elle, je serais morte si vous n'étiez pas venu. Ce désordre va cesser tout-à-l'heure, mais je serai plusieurs jours malade, si vous ne me magnétisez pas ce soir. Interrogée sur ce qui avait causé ce malheureux accident, elle répond que la vue de ma somnambule lui avait fait une impression fâcheuse, qu'elle se trouvait comme forcée d'approcher d'elle; qu'au milieu de toutes ces sensations elle s'était endormie; que quand je l'avais quittée pour aller magnétiser l'autre, il s'était déclaré en elle un état de malaise et d'angoisses qui, sans ma présence d'esprit, aurait pu la conduire à la mort, ou au moins la rendre folle. Continuant de la magnétiser, je la calmai entièrement; elle monta en voiture avec son oncle, qui la conduisit chez lui, pour lui donner le temps de se remettre tout-à-fait. En route, elle eut encore

quelques mouvemens convulsifs, beaucoup moins violens à la vérité, et qui se calmèrent au bout de quelques instans.

Inquiet de ce qui était arrivé à ma somnambule, je me rendis chez elle, et j'appris qu'elle n'avait pas pu regagner tout de suite son domicile; qu'elle s'était endormie plusieurs fois pendant le trajet, qui avait duré deux heures, au lieu d'un quart-d'heure qu'elle met habituellement à le faire. En arrivant chez elle, épuisée de lassitude, elle avait été forcée de se mettre au lit; qu'elle se sentait brisée, et incapable d'exécuter un mouvement. Je l'endormis, dans le dessein de rétablir un peu ses forces, et d'obtenir d'elle quelques révélations importantes sur ce qui venait d'avoir lieu; mais toutes ses réponses me prouvèrent qu'elle avait perdu le souvenir de tout ce qui s'était passé; seulement elle éprouvait une telle appréhension et une telle horreur en y songeant, qu'elle me disait être alors dans l'état pénible qu'on éprouve pendant un cauchemar, au moment où l'on fait de vains efforts pour se soustraire à un danger qu'on est loin de croire imaginaire.

Elle ne put pas m'en dire davantage; cependant elle était persuadée que, si cet état s'était prolongé, elle serait morte dans des convulsions.

Pour moi, ayant éprouvé le tourment que donne l'inquiétude quand elle est poussée loin, j'étais si faible, que je fus pendant cinq heures comme anéanti. Je ressemblais à un être qui a perdu tout son principe vital; j'étais incapable d'avoir une volonté,

èt, chose extraordinaire, mes cheveux tombèrent en grande quantité. Heureusement il n'y a eu aucune suite fâcheuse ; le tout s'est terminé à ma satisfaction. Voilà la troisième leçon de ce genre que je reçois,

---

Bien des magnétiseurs auraient peut-être vu dans ces effrayans effets une preuve de plus de leur grande puissance magnétique ; ils auraient admiré et vanté ce prodige. Pour moi, qui ne découvre là-dedans qu'une perturbation dans la marche de l'agent magnétique, je fais des vœux tous les jours pour qu'un bon ouvrage vienne nous tracer une route sûre, et nous fasse éviter des accidens qui sont maintenant inséparables de la pratique de cette science. Je suis fâché de le dire, mais nous n'avons, dans tout ce qui est écrit sur le Magnétisme, que quelques guides pour des cas particuliers ; rien ne nous est offert pour une marche générale.

Dans le courant de cette histoire, on verra un trait à peu près semblable à celui que je viens de tracer, avec cette différence qu'une seule personne était somnambule, que l'autre n'avait jamais été magnétisée, et que même elle voyait magnétiser pour la première fois. Les phénomènes sont nés au moment où le somnambulisme s'est déclaré chez quelqu'un placé auprès d'elle, et tandis qu'elle considérait avec beaucoup d'attention ce qui allait se passer.

(*La suite au prochain numéro.*)

TABLE DES MATIÈRES DU N° 8.

FIN.

Le Propagateur

DU

MAGNETISME ANIMAL.

Clinique magnétique de M. DUPOTET.

Les adversaires du magnétisme ont beau faire, leurs efforts réunis n'empêcheront jamais sa propagation; car aussitôt qu'un homme de bonne foi parvient à reconnaître la nouvelle vérité que nous devons à Mesmer, il s'y livre tout entier. Le ridicule dont on cherche à le couvrir, loin de refroidir son zèle, ne sert qu'à le stimuler davantage, et le porte à exercer des actes de charité dont il n'aurait peut-être pas été capable sans cette nouvelle lumière, et sans l'entêtement des détracteurs de cette découverte si utile à l'humanité.

Comment cela ne serait-il pas ainsi? Le magnétisme est parfois si attrayant, il remplit le cœur de tant de délices, élève l'ame si haut, qu'un seul instant suffit pour dédommager d'une année de peines. Alors le sarcasme nous trouve insensibles; nous méprisons les injures, et nous plaignons avec sincérité l'aveuglement de ceux qui nous attaquent et repoussent la vérité. De quel bonheur nos

antagonistes se privent dans ce monde! Quels momens ravissans pourraient embellir leur vie!.... Mais puisqu'ils s'obstinent à repousser loin d'eux ce plaisir délicieux, ce ravissement inexprimable qui couronne le succès d'une bonne action, nous nous bornerons à leur raconter ce qui se passe dans quelques-unes des scènes fréquentes du magnétisme, où le cœur fortement ému fait éprouver des sensations inconnues dans le cours de la vie ordinaire. Peut-être que ce récit engagera quelques personnes à se procurer ce bonheur. Nous osons l'espérer, malgré l'égoïsme qui règne aujourd'hui : ainsi, racontons au public les faits dont nous avons été les témoins; c'est un besoin et un devoir pour nous de le faire.

PREMIER FAIT.

Il n'y a pas long-temps que je fus appelé pour magnétiser un jeune enfant, fils de M. le comte de B. D., demeurant à Paris, rue du Bac, n° . On ne me dissimula point qu'il était très mal, et que mes soins étaient réclamés comme une dernière ressource, de laquelle cependant on espérait encore. Je me rendis à cette invitation, et je m'assurai par moi-même qu'il était en effet dans un état désespéré. Je le magnétisai fortement pendant une demi-heure, sans apercevoir aucun effet sensible; néanmoins il devint plus calme et eut un peu de sommeil. (Depuis plusieurs jours il ne dormait plus.) Ce repos m'encouragea; je revins le soir pour le magnétiser de nou-

veau. Comme il était d'une faiblesse extrême, une jeune femme, qui lui portait un intérêt très vif, le tenait sur ses genoux, près du lit de sa mère, que la douleur avait rendue malade. Je le magnétisai dans cette position, entouré de quelques personnes qui eussent voulu, aux dépens de tout ce qu'elles possédaient, rappeler cet infortuné à la vie. Une faible lampe éclairait ce tableau et un profond silence régnait autour de moi. Plongé dans un recueillement religieux, mon action, dirigée sur le malade, et à un pied de distance, ne tarda pas à produire un effet salutaire. Les douleurs que l'enfant éprouvait, et qu'il manifestait avant l'opération par des cris et des mouvemens convulsifs, se calmèrent, et il jouit de quelque tranquillité.

Il en fut tout autrement à l'égard de la personne qui le tenait; ses yeux s'étant fermés, elle tomba dans un état complet de somnambulisme. Bientôt de grosses larmes inondèrent ses joues, sa tête, dirigée dans l'attitude de la prière, prit une expression angélique. Nous voulûmes prendre l'enfant qu'elle tenait; mais elle le retint, et ne s'en dessaisit qu'à mon invitation. Alors, joignant les mains, elle tomba à genoux, et ses sanglots m'avertirent de la surveiller. Je cherchai à soulager son cœur, en lui arrachant un aveu que nous ne devinions malheureusement que trop. Elle nous confirma nos craintes avec un accent qui ne sortira jamais de ma mémoire. Son langage animé et ses mouvemens expressifs produisirent sur nous une impression profonde,

et nous révélèrent l'élévation et la noblesse de son ame, une des plus belles qu'il soit possible de rencontrer en ce monde. Elle prit de nouveau l'enfant dans ses bras, le pressa sur son cœur agité, et montrant le ciel, qui allait être bientôt son asile, elle nous dit qu'il n'y avait plus d'espoir pour lui, nous apprit ce qu'on aurait dû lui donner pour le guérir, et ce qui restait désormais à faire pour prolonger sa malheureuse existence; elle insista pour que l'on courût chercher ce qu'elle indiquait, et, persuadée qu'on allait s'empresser de se le procurer, elle se réveilla d'elle-même.

Sortie de l'état somnambulique, elle ne conserva aucun souvenir de ce qui venait de se passer. Pour nous, étonnés, confondus, nous la considérions sans oser l'interroger, tant elle nous avait inspiré de respect et d'attendrissement. Nous regardions tous sa personne comme sacrée et supérieure à ce qu'on peut imaginer de plus élevé.

Digne femme! croyant elle-même que j'étais doué d'un pouvoir surnaturel, elle suivait des yeux mes mouvemens quand je les dirigeais sur son nourrisson chéri, et m'interrogeait sans cesse sur les motifs de la crainte qu'elle lisait dans mes regards. Quand nous lui apprîmes ce qui s'était passé, ce qu'elle venait de dire : « N'en croyez rien, s'écria-« t-elle, cela n'est pas possible : vous êtes certaine-« ment dupes d'une erreur. »

Le lendemain, mise en somnambulisme de la même manière que le jour précédent, c'est-à-dire

sans que je cherchasse à l'endormir, pendant que je magnétisais l'enfant; elle répéta avec la même expression tout ce qu'elle avait dit la veille, et ordonna les mêmes médicamens.

On se les était procurés; je les pris dans ma main sans qu'elle s'en aperçut, et m'approchai d'elle en tenant soigneusement le poing fermé. A peine avais-je fait quelques pas, qu'elle s'élança sur ma main, saisit ce qu'elle contenait et voulut en donner de suite à l'enfant. Nous la laissâmes faire; aussitôt que le malade en eut bu quelques gouttes, un rayon de joie se répandit sur tous les traits de cette bonne somnambule, après quoi elle s'éveilla encore sans que ma volonté y eût aucune part. Je cherchai à l'endormir de nouveau; mais tous mes efforts furent inutiles, et je ne pus jamais y parvenir. On eût dit que sa mission était accomplie.

Je continuai à magnétiser le malade pour seconder l'action du remède qui avait produit quelque bien, mais qui néanmoins ne put pas le sauver. Il mourut au bout de quelques jours, nous laissant dans la cruelle certitude que s'il eût été magnétisé plus tôt, nous l'eussions infailliblement conservé à des parens qui se consoleront difficilement de cette perte.

Voici un fait qui mérite d'être connu par la singularité fort remarquable qu'il présente, et parce qu'il peut être utile à la science magnétique.

Dans la deuxième séance de somnambulisme dont je viens de parler, nous étions éclairés, comme je l'ai dit, par une petite lampe, qui, placée à huit ou dix pieds, ne jetait sur l'enfant magnétisé et sur nous que de faibles rayons. Néanmoins nous y voyions assez pour distinguer tous nos mouvemens. Je dirigeais le fluide magnétique, comme j'ai l'habitude de le faire, sans contact et à une distance d'un pied environ. Dix minutes après, trois personnes qui me regardaient se mirent à dire en même temps qu'elles voyaient sortir de mes doigts des rayons de feu qui s'étendaient à plusieurs pouces de distance, et dans la direction que j'affectais de leur donner. Je regardai avec beaucoup d'attention, mais je ne pus rien apercevoir. J'interrogeai ces personnes, et toutes m'assurèrent qu'elles voyaient parfaitement et très distinctement un rayon lumineux qui sortait de mes extrémités et se dirigeaient sur le malade.

Je consigne ce fait ici, et je l'annonce avec confiance comme vrai, parce que les personnes qui en ont été les témoins sont incapables d'en imposer, et qu'elles n'avaient d'ailleurs nul intérêt à m'induire en erreur. Elles n'ont pu être dupes d'une illusion, puisque toutes trois ont aperçu les mêmes rayons, et ont manifesté leur surprise en même temps. Maintenant, elles sont encore tellement pénétrées de la certitude de ce qu'elles ont vu, qu'elles me regardent avec étonnement, et ne conçoivent pas comment je puis douter d'un fait qui est pour eux de la plus grande évidence.

DEUXIÈME FAIT.

Guérison d'une fièvre.

Je parlais souvent de magnétisme à un médecin de mes amis; je m'efforçais de lui démontrer l'heureuse application qu'il pourrait en faire dans le traitement des maladies; mais comme ses idées étaient fixées, qu'il avait déja une réputation toute faite, il n'était pas capable d'abandonner ses opinions. A son avis, sa tâche était remplie, et il regardait comme une folie de négliger les connaissances qu'il avait acquises avec tant de travail et de peine pour en acquérir de nouvelles qui pouvaient lui faire perdre sa réputation et compromettre sa fortune. Cependant, une petite maladie qu'il eut sembla venir tout exprès pour le sortir de son erreur. Mon ami, se voyant malade, consentit à se soumettre à l'influence du magnétisme, plutôt pour former son jugement que dans l'espoir d'obtenir aucune guérison. J'eus le bonheur de le rendre sensible à mon action, et de lui faire entrevoir dans l'amélioration qu'il venait d'éprouver, les résultats heureux qu'on peut obtenir du magnétisme.

Il ne voulut pas cependant convenir de ses nombreux avantages, disant qu'il le croyait seulement applicable dans quelques cas très rares, et sa raison, maîtrisée par les préjugés, se refusait à croire que le magnétisme fût utile dans le traitement des maladies aiguës. Le hasard me servit encore à mon

gré, je trouvai une occasion favorable pour lui prouver la puissance thérapeutique de cet agent, et certes, il était impossible que le fait que je vais rapporter, en confondant toutes ses idées, ne le convainquît point complètement.

Une jeune fille, appartenant à une famille que nous connaissions tous les deux, tomba malade, et les symptômes qui se manifestèrent étaient d'une telle violence que du 6[e] au 7[e] jour on désespérait déja de la sauver. Tous les moyens indiqués par les meilleurs médecins avaient été employés sans succès, aucun remède ne remplissait le but pour lequel on l'administrait, et la maladie marchait à grands pas vers sa fin, et tout annonçait une mort prochaine.

Certains que le dernier moment de sa vie était proche, les deux médecins qui la soignaient se crurent obligés de déclarer aux parens qu'il n'y avait plus rien à faire et qu'il fallait se résigner. Lorsque j'entendis cette sentence fatale, je sentis tout mon sang bouillonner dans mes veines, mon cœur était agité d'un mouvement convulsif, et je sentis naître en moi un pressentiment, je dirais même l'assurance, que je pouvais sauver cette enfant. J'eusse, je crois, garanti sa guérison sur ma tête.

Je proposai donc l'emploi du magnétisme au médecin M. D...., mon ami : « *Mais mon cher*, me dit-il, « *vous voulez donc mettre le magnétisme à toutes* « *sauces?* Il n'est cependant pas applicable ici : vous « voyez que malheureusement tout est fini. » Sa réponse, loin de m'ébranler, ne fit au contraire que

m'affermir davantage dans ma résolution. Je le pressai de demander aux parens de m'accorder ce que je désirais. Il s'efforça encore de me dissuader; mais voyant qu'il ne gagnerait rien sur moi, il céda à mes instances, et proposa aux parens de faire usage de cet agent; ajoutant qu'on pouvait sans crainte me laisser faire, qu'il était bien certain que si le magnétisme ne procurait pas la santé à la malade, il ne pouvait lui nuire en aucune manière; et que, quant à lui, il ne s'opposait point à ce qu'on m'accordât la satisfaction que je sollicitais avec tant d'ardeur.

Pendant tous ces débats qui durèrent un jour entier, j'étais dévoré d'impatience. Il me semblait que les heures étaient des siècles, et chaque moment de perdu était un obstacle de plus à la guérison que je sentais avoir en moi le pouvoir d'opérer.

Grace à la Providence! l'instant arriva enfin où je pus commencer mon traitement; je trouvai cette pauvre petite dans un état affreux. On levait les vésicatoires et les synapismes qu'on avait appliqués aux extrémités, et qui n'avaient pu prendre ni même imprimer aucune douleur. La déglutition n'avait pas eu lieu depuis plusieurs heures, et des mucosités amassées dans l'arrière bouche, annonçaient par le râle qu'elles occasionaient, que la vie était sur le point de s'éteindre. A ces symptômes s'en joignaient d'autres non moins alarmans; tels que l'insensibilité aux piqures, la teinte livide de la peau, l'opacité de la cornée transparente, etc. Rien ne me rebuta : et faisant taire la voix de la raison qui me criait que j'allais

prendre une peine inutile, je me laissai aller à un instinct ou plutôt à une voix intérieure qui se manifeste chez moi dans les occasions difficiles, et qui me trompe rarement.

Je m'approchai de la malade et je dirigeai, pendant une heure, mon action sur elle, sans m'arrêter un seul instant. Enfin, épuisé de fatigue, je repris haleine, lorsque je distinguai quelques mouvemens qui se manifestaient dans son corps. Des borborygmes se firent entendre; je vis ses mains se mouvoir et chercher à arracher une fausse membrane qui s'était formée au fond de la bouche et qui interrompait la libre circulation de l'air dans les poumons. Elle y parvint avec beaucoup de peine, et dès ce moment, elle commença à exécuter quelques mouvemens, ferma d'abord les yeux qui étaient restés entr'ouverts depuis long-temps; promena ses mains autour d'elle, prononça quelques mots pour se plaindre des souffrances qu'elle éprouvait aux jambes et aux pieds, dans les endroits qui avaient été en contact avec les synapismes; enfin elle demanda à à satisfaire un besoin naturel, et urina abondamment.

Nous étions tous dans l'admiration! Notre joie concentrée semblait nous avertir que nous venions de sauver cette enfant. On lui proposa de boire, ce qu'elle fit sans peine; le liquide passa, ses yeux reprirent leur éclat naturel, et la peau redevint sensible.

Alors l'autre médecin, M. D. L. M., qui ignorait ce qui venait de se passer, arriva : il s'approcha de la malade; et, frappé d'étonnement, il recula

de surprise en voyant qu'elle lui souriait; il examina les assistans avec la plus grande attention et semblait les interroger des yeux pour découvrir la cause de ce prodigieux changement qui l'étonnait si fort. « Que lui a-t-on fait prendre, demanda-t-il en lui « tâtant le pouls? — Rien, fut la réponse unanime qui sortit presque involontairement de la bouche de tous les assistans. Ce témoignage général ne le satisfaisant pas, il chercha à découvrir la cause de ce fait en visitant les flacons, cafetières, et tout ce qui était autour de la malade et qui aurait pu servir à l'éclairer; ne trouvant rien, il sortit très mécontent parce qu'il se croyait trompé. A peine avait-il fait deux cents pas, qu'il lui vint dans l'idée de revenir à la maison pour tâter de nouveau le pouls de la malade, et pour mieux s'assurer de ce qu'il ne pouvait comprendre; sa tentative fut encore infructueuse, on lui répéta qu'on n'avait rien donné. Nous crûmes devoir lui faire un mystère du moyen que nous avions employé; nous savions qu'il ne croyait pas à l'efficacité du magnétisme, il était donc inutile de lui en parler : nous le laissâmes repartir sans lui donner aucune explication : « *Je n'y connais plus rien*, s'é- « cria-t-il en sortant, *je m'y perds! Cela me passe! Je ne puis expliquer ce changement!*...

Tout allait bien jusque-là; nous étions tous ravis de la puissance de notre agent; mais cette affection était tellement grave, les désordres qu'elle avait causés étaient si grands, que bientôt l'impulsion que j'avais donnée diminuant par degrés, laissa aperce-

voir les mêmes dangers. Les parens vinrent m'appeler, car ils croyaient alors à la puissance du magnétisme ; je n'y courus pas, j'y volai, et j'eus le bonheur de reproduire les mêmes effets favorables qui s'étaient manifestés la première fois : la malade eut en outre plusieurs heures de sommeil, et des déjections faciles.

Le lendemain son état était tout-à-fait changé à son avantage. Je continuai à la magnétiser pendant dix jours, après lesquels sa pleine convalescence rendit mes soins tout-à-fait inutiles

Je laisse à penser si de semblables faits ne sont pas capables de dédommager amplement celui qui les produit des attaques impuissantes de la jalousie et des intrigues des petites coteries qui ne savent que médire ?

Troisième fait.

Il y a deux mois environ, que dans un voyage que je fis, m'étant arrêté, à 30 lieues de Paris, chez des personnes de ma connaissance, je fus prié de magnétiser une pauvre petite malade qui était à l'hôpital et dans un état à peu près semblable à celui dont on vient de lire le traitement. Tout était désespéré ; le médecin l'avait abandonnée à la supérieure, en lui disant d'en faire ce qu'elle voudrait. Je ne me souciais pas beaucoup de céder à leurs pressantes sollicitations ; je jugeai mon secours inutile, croyant qu'il était trop tard. Je me décidai pourtant, mais plutôt pour montrer à la supérieure l'heureuse ap-

plication qu'elle pouvait faire du magnétisme, et pour plaire aux personnes chez lesquelles je me trouvai, que dans l'espoir de produire aucun bien. J'entrepris de magnétiser la malade, et, contre mon attente, mes succès allèrent aussi loin que mes désirs; l'enfant revint comme par enchantement; le mieux était si frappant, que je ne balançai pas d'annoncer sa guérison.

Cependant, je fus trompé dans mes espérances, et voici quelle en fut la cause; le soir en retournant vers la malade, je la trouvai plus mal encore qu'elle n'était avant d'éprouver l'action du magnétisme. Surpris de cette rechute inattendue, j'interrogeai la supérieure sur ce qu'elle lui avait donné. Elle m'avoua qu'elle lui avait fait prendre du cacis (espèce de liqueur) pour lui donner un peu de forces; et elle lui en avait fait boire une telle dose, que l'enfant était dans un état complet d'ivresse. Je lui avais cependant recommandé de toutes mes forces de n'administrer que de la tisane; mais elle avait fait une ample provision de cette liqueur, et elle la croyait utile. Cette imprudence fut bien fatale, et l'enfant mourut le lendemain, victime d'un zèle mal entendu.

CORRESPONDANCE.

Août 1828.

Lettre de M. U. P. Delatour à M. le Rédacteur du Propagateur, *au sujet des expériences de MM. B. et Lhermier, et sur les Somnambules de profession.*

Monsieur,

Vous rendez un vrai service à la science en ouvrant votre journal à la discussion, qui est le plus sûr moyen d'éclairer l'opinion et d'arriver à la vérité. Je ne viens point établir une polémique, mais seulement vous soumettre quelques observations au sujet des magnétiseurs que votre correspondant appelle *magnétoscopes*, et sur les somnambules de profession.

Depuis long-temps j'avais entendu parler d'expériences semblables à celles de MM. B. et Lhermier, insérées dans le n° 26 de *l'Hermès*, d'après lesquelles on a cru avoir soumis le mouvement d'un pendule à l'action directe de la volonté. Malgré mon incrédulité, le désir de connaître m'avait porté à répéter ces expériences et à tenter d'autres essais que j'ai vainement variés de différentes manières pour sou-

mettre à ma volonté les corps les plus faciles à déplacer. Je n'ai pas été peu surpris de voir que dans le numéro suivant de *l'Hermès*, on revenait sur ces premières expériences, et qu'on en déduisait l'existence de l'action de la volonté sur la matière inerte. J'ai essayé de nouveau, en suivant les indications de ces messieurs, mais sans être plus heureux.

Je conclus donc, avec votre correspondant, que le magnétisme doit être étudié sur la nature vivante ; cependant, quoique non convaincu, je n'ose à son exemple taxer de rêveries des expériences qui paraissent avoir été faites avec le plus grand soin, dirigées et discutées avec méthode par des personnes habituées aux observations scientifiques. Vous, monsieur, qui, par vos nombreux travaux magnétiques, avez été placé dans les circonstances les plus favorables pour observer un grand nombre de faits, vous savez plus que tout autre suspendre votre jugement, tant sur l'irrégularité et la variété de ces phénomènes que sur la nature et la marche de l'agent magnétique, ainsi que sur les procédés pour le mettre en action, et vous conviendrez que tout est à trouver dans une science si peu avancée, et que loin de borner le champ des observations, il faut au contraire l'étendre et ne décourager personne.

Votre correspondant ne veut pas du somnambulisme de profession, à cause des dangers qu'il entraîne ; il fait ressortir à ce sujet les ridicules de ces guérisseuses, et blâme les dépositions en leur faveur d'honorables témoins à décharge, qui ont été appelés

dans le procès intenté contre les dames Burckart et Couturier.

J'étais lié avec le malheureux jeune homme victime d'une cruelle maladie, et dont la mort avait amené devant la justice les deux prévenues que je connaissais aussi, et qui se trouvaient alors sous le coup d'une trop rigoureuse condamnation. Mu par un sentiment de compassion et de curiosité, je me rendis à l'audience, où j'ai entendu les principaux témoins citer des faits qui prouvaient la lucidité des deux somnambules, d'où le tribunal a senti qu'il était possible que les prévenues pussent se croire quelquefois en état de donner d'utiles conseils; qu'elles pouvaient, sans employer de manèges frauduleux, obtenir la confiance de certaines personnes, et alors, l'accusation d'escroquerie, faisant subir deux années de prison à une malheureuse qui n'avait reçu que deux francs pour deux mois de tracas et de courses, a été écartée pour faire place au délit d'exercice illégal de la médecine

Dans votre journal, où il ne s'agit d'aucune discussion qui puisse entraîner une peine infamante sur des personnes souvent moins coupables que celles qui les font agir, nous pouvons citer les faits au tribunal de la raison, afin d'examiner le somnambulisme et son utilité.

Un somnambulisme lucide et bien dirigé est sans doute le plus grand bonhenr qu'on puisse obtenir, puis qu'il peut, à l'action bienfaisante du magné-

tisme, ajouter les véritables remèdes qui lui conviennent.

Voici un trait de la vie somnambulique d'une personne qui m'était bien chère, et qui ne sera pas sans intérêt.

Ma femme, arrivée au dernier degré de phthysie pulmonaire, a vécu deux années au moyen du magnétisme et des remèdes qu'elle s'indiquait elle-même, étant en somnambulisme. Vers les derniers jours de sa vie, un médecin magnétiseur lui proposa une préparation dans laquelle entrait l'acide prussique; c'était avant l'époque du procès trop célèbre qui popularisa le nom de ce poison, en même temps que celui de plusieurs autres de même nature. Qu'est-ce que c'est que l'acide prussique? demanda la somnambule. —C'est un extrait d'amandes amères. (Je conserve littéralement la réponse du médecin.) —Oh! cela ne me vaut rien, pas plus que les noyaux des autres fruits. —Mais, Madame, cette préparation ne contient qu'une des parties constituantes de l'amande, ce qui produit un tout autre effet. Enfin, après quelques observations, la somnambule consentit à se conformer à l'ordonnance que le médecin lui prescrivait de prendre le matin à jeun. Un instant après, la malade fut réveillée, et n'eut, selon sa coutume, aucun souvenir de ce qui s'était passé pendant son somnambulisme. Le lendemain, à peine eut-elle avalé une cuillerée de la potion, qu'elle sentit de violentes coliques d'estomac. En un instant je la fis passer à l'état de somnambulisme, et elle

expectora ce qu'elle avait pris : j'eus beaucoup de peine à la calmer et à ramener sa confiance en son médecin, qu'elle traitait fort mal, en répétant constamment qu'il lui avait donné du poison. Celui-ci ne put comprendre le récit que nous lui fîmes de l'action du médicament; il prétendit que l'imagination seule de la malade avait produit un effet aussi inattendu. Vous lui avez probablement dit, ou elle a pensé, que c'était un remède violent, et la crainte a suffi pour détourner l'action toute bénigne de quelques atomes d'une substance vénéneuse, il est vrai, mais noyée dans une masse d'eau. Le médecin était entièrement dans l'erreur, car il m'apprit ainsi, que j'avais donné sans m'en douter un remède dangereux, et fort bien désigné par la malade en somnambulisme. Elle l'avait pris en toute confiance dans l'état de veille, sans aucun soupçon du mal qui pouvait en résulter.

La malade, remise en somnambulisme, causa long-temps avec le docteur, qui convint avec elle de la nécessité de renoncer à ce remède, et de le remplacer par un autre qu'il ordonna pour calmer et détruire l'irritation qu'avait occasionée l'essai malheureux d'un remède employé cependant, disait-il, pour la même maladie par de très bons médecins.

Le lendemain, je mis la malade en somnambulisme avant de lui présenter la nouvelle potion, mais à peine avais-je saisi la bouteille, que ses alarmes et son indignation se renouvelèrent avec plus de violence que la veille. C'est le même poison, s'écria-

t-elle ; il veut faire une expérience sur moi, en me faisant prendre la même chose sous un autre nom et sous de nouvelles apparences. Je défendis le docteur avec chaleur, croyant pour cette fois la malade livrée à de fâcheuses préventions. Je lui fis observer que le flacon ne contenait que quelques cuillerées d'un sirop qui ne pouvait être qu'agréable, et que la veille, le pharmacien m'avait donné une grande bouteille de verre blanc, renfermant un litre de liquide ayant l'apparence d'une eau limpide. Elle ne voulut entendre aucune raison, ni même permettre qu'on lui approchât les deux substances pour les comparer. Elle se plaignit de mon obstination, et me promit de me prouver la duplicité du docteur, sous la condition de faire cesser ses visites sans l'offenser et sans même paraître indisposé contre lui. Il viendra aujourd'hui plus tôt qu'à l'ordinaire, me dit-elle, je ne veux point le voir, tu le recevras dans le salon, et à peine t'aura-t-il salué que tu l'entendras dire avec empressement : Eh bien ! a-t-elle pris sa potion? Tu répondras : Oui, et cela ne lui a fait ni bien ni mal. Vous voyez bien, dira-t-il alors d'un air de triomphe, que c'était son imagination : elle a pris ce matin la même substance qu'hier. Ce fut effectivement mot pour mot ce qui se passa dans cette visite du médecin, qui fut la dernière.

Cette faculté de voir du somnambule s'étend souvent au-delà de sa propre organisation. Des faits nouveaux, ajoutés à ceux que contiennent un si grand nombre d'ouvrages, ne feraient que constater cette

vérité qui est prouvée depuis long-temps. D'ailleurs, votre journal renferme des faits de prévision et d'admirables consultations, non-seulement en présence du malade, mais encore au moyen de cheveux ou d'autres objets qui lui ont appartenu. Vous admettez, ainsi que tout magnétiseur un peu expérimenté, cette faculté du somnambule lucide de connaître, sous de certaines conditions, la maladie d'une personne présente ou éloignée, et de lui donner de salutaires conseils pour obtenir sa guérison.

Le somnambule le mieux dirigé, après avoir donné des preuves de lucidité, peut se tromper dans certains momens et reprendre cette faculté de voir avant de la perdre tout-à-fait. Ce somnambule ne peut-il pas, sous l'influence involontaire du magnétiseur ou du malade, débiter comme des vérités des erreurs manifestes? Ne peut-il pas, sans aucune influence magnétique, se livrer aux rêves de son imagination? Je ne m'arrêterai point à citer des exemples; il ne s'en présente que trop à chaque observateur. Je désire seulement faire une observation au sujet de ce que vous rapportez, pag. 90, de l'opinion d'un homme distingué en magnétisme, M. Tardy de Montravel, qui dit : « La pensée du magnétiseur est absolument « nécessaire pour soutenir le somnambule. » Cette maxime, suivie sans restriction, peut avoir des dangers; le somnambulisme est une crise singulière qui tient à l'organisme du malade. Cette crise présente les plus grandes variétés chez le même individu, et à

plus forte raison dans différens sujets. Elle a sans doute besoin de l'action magnétique pour se développer et se conserver; mais ne vaudrait-il pas mieux laisser le somnambule agir de lui-même que de le soumettre sans relâche à l'influence extérieure? Je n'ai jamais rencontré de somnambules à prévisions extraordinaires; je ne doute point qu'il n'y en ait ainsi que de ceux qui sont exclusivement livrés à l'action intérieure qui les anime; mais j'ai trouvé, dans mes somnambules, la faculté plus ou moins développée de recevoir le reflet de ma pensée. Ils m'ont dit quelquefois des choses qui pouvaient être hors de leur portée en état de veille, mais qui n'étaient point étrangères à mes connaissances. J'avais un somnambule qui, revenu à l'état de veille sentait renaître dans son esprit, à ma volonté, le tableau des différentes scènes de son état magnétique.

Une jeune fille qui, dans l'état de veille ne pouvait avoir aucun souvenir de son sommeil en somnambulisme, mêlait souvent à ses actions et à ses paroles quelques-unes de mes impulsions mentales. Je prenais plaisir par des expériences positives, à m'assurer de cette faculté : une lumière, par exemple, que je plaçais devant elle sur une table, lui semblait disparaître tout-à-coup pour reparaître un instant après, ou avait l'air de s'éloigner doucement pour se rapprocher peu à peu à ma volonté. Je me tenais derrière la somnambule pour être assuré qu'elle ne pouvait trouver sur ma physionomie des indices de ma volonté. Une femme que j'avais rendue somnambule

et qui attribuait au sang un malaise qu'elle éprouvait momentanément, me dit à la seconde séance : J'ai des vers dans l'estomac, j'en vois six...., huit..., neuf.... Assez, lui dis-je, et après un moment de silence : Voyez encore, ah! j'en ai un énorme, il dévore tous mes alimens et serpente dans mon ventre... Comment, repris-je, voyez donc bien! Elle s'arrête toute troublée, et sa joie renaît en s'apercevant que c'est une illusion qui s'évanouit. Cette circonstance fut remarquable pour moi en ce que la somnambule avait répondu exactement à mes idées que je dirigeais ainsi pour obtenir une nouvelle expérience de la puissance de la volonté.

Je reviens sur le compte de ma femme qui, étant sollicitée à observer ses poumons désorganisés, se livrait au désespoir et aux larmes, et s'écriait avec douleur : Je ne peux plus vivre, ma maladie est mortelle. Je l'arrêtais alors magnétiquement, et par des paroles consolantes je la livrais à l'espoir, et elle s'ordonnait des remèdes hygiéniques qui adoucissaient toujours ses maux.

Quels sont donc les moyens de reconnaître les erreurs présentées si souvent sous une apparence de vérité? Je n'en connais point d'autres que la prudence et ce tact, fruit de l'expérience, qui nous guident suivant l'occasion.

Je puis cependant indiquer la marche que j'ai l'habitude de suivre pour détourner les personnes trop confiantes qui font souvent un abus déplorable du magnétisme en consultant des somnambules comme

des oracles sur des choses bien étrangères aux maladies. Je me mets en rapport avec ces somnambules, et je les ramène sur des données qu'on peut vérifier afin que leurs nouvelles assertions, souvent fautives et soutenues presque toujours jusqu'à vérification, servent de base au crédit qu'on peut leur accorder. Quant aux remèdes ordonnés, il faut s'y conformer je crois avec d'autant plus de réserve, que les somnambules auront fourni moins de garanties dans la description qu'ils auront faite de la maladie. Quel que soit le somnambule que vous irez consulter, dis-je aux malades qui me demandent mon avis, présentez-vous avec franchise et ne dites rien qui puisse indiquer vos habitudes, vos souffrances ou vos maux. Si vous êtes satisfaits de la consultation, faites les remèdes et continuez-les tant qu'ils produiront de bons effets ou des effets prévus d'avance.

Mais peut-on avoir de la confiance en un somnambule qui se fait payer? Et pourquoi pas, si ce somnambule offre des garanties morales et a donné des preuves de lucidité. Faut-il, sans aucune indemnité, que ce malheureux consacre son temps au public et s'expose incessamment à des crises nouvelles, toujours fatigantes, et à un contact quelquefois dangereux pour sa santé? Non sans doute, et un malade est fort heureux quand les médecins ne lui offrent plus qu'un secours incertain, de trouver des somnambules à sa disposition, plutôt que d'aller quêter auprès des magnétiseurs une complaisance qu'il est sou-

vent pour eux aussi pénible d'accorder, qu'il peut l'être pour leur somnambule.

Je sais que des somnambules de profession sont en exercice beaucoup trop de temps et voient un trop grand nombre de malades pour pouvoir conserver une égale lucidité et donner à chacun une suffisante attention ; mais il en est de ces somnambules comme du médecin trop occupé, qui passe comme une ombre devant un malade.

Quant à soumettre les somnambules à une épreuve pour les déclarer capables de donner des consultations ou les forcer à renoncer au somnambulisme pour toujours, je pense que vous n'entendez par-là que vouloir constater l'état magnétique du somnambule et non sa lucidité, qui, je le répète, est variable et ne peut être appréciée qu'à chaque consultation et par le malade lui-même.

Vous avez annoncé depuis long-temps un moyen infaillible de produire des effets magnétiques sur tout individu et de reconnaître l'existence du sommeil magnétique. Vous rendrez-là un service éminent à la science et à l'humanité. Désormais l'incrédulité n'existera pas plus en magnétisme qu'en physique, et le phénomène du somnambulisme rigoureusement constaté écartera le charlatanisme et la mauvaise foi. Les amis de la vérité voient avec peine les liens que vous vous êtes imposés vis-à-vis de la commission dont l'inertie met un obstacle à une révélation si importante. Je ne puis, Monsieur, que vous en

témoigner mes regrets personnels en vous assurant de la haute estime

de votre très-humble serviteur.

Note de M. Dupotet.

M. De Latour ne m'a pas bien compris, s'il croit que j'ai voulu blâmer les somnambules qui se font payer. Je pense au contraire qu'ils doivent recevoir un salaire qui n'est qu'un juste et faible dédommagement des soins qu'ils donnent aux malades. Une bonne consultation ne saurait être trop appréciée ; elle est sans prix, c'est la vérité elle-même sans aucun mélange de l'erreur, si commune aux faibles humains : heureux qui peut l'obtenir ! Mais il faut pour cela un concours de circonstances qui se rencontrent rarement réunies, et dont je pourrai parler dans une autre occasion.

M. De Latour ne croit pas qu'on puisse parvenir un jour à soumettre les somnambules à une espèce de jury, qui serait chargé d'examiner leur faculté et leur lucidité. Je crois cependant la chose possible ; on doit se rappeler que le médecin qui a provoqué l'attention de l'académie, pour examiner de nouveau la question du magnétiseur, a offert de prouver la lucidité de ses somnambules aux commissaires qui seraient nommés. — J'ai montré à l'académie des somnambules, lesquels ayant les yeux parfaitement

fermés, ont joué *leur partie de cartes* avec MM. les commissaires, avec autant de facilité que s'ils avaient joui pleinement de leur vue. Il faut espérer que les magnétiseurs s'apercevront qu'il dépend d'eux d'arriver à cet état, et que s'ils n'y sont pas encore parvenus, ils ne doivent pas s'en prendre à leurs somnambules.

M. De Latour paraît regreter que je n'aie pas encore donné suite aux assertions contenues dans mon premier article des procédés magnétiques, il attribue ce retard aux engagemens qu'il suppose exister entre moi et la commission.

J'ai bien soumis à MM. les membres de l'académie des propositions qu'elle avait jugées concluantes, si elles pouvaient être justifiées par des faits. J'espérais qu'ils s'empresseraient de les examiner, et je m'étais mis pour cela à leur disposition; mais des circonstances que je ne connais point ont empêché tout examen, et m'ont privé de l'honneur qu'il y aurait eu pour moi de contribuer au triomphe du magnétisme; je ne suis lié en aucune manière envers la commission, seulement je ne puis publier mes travaux auprès d'elle qui sont antérieurs à mes dernières propositions, parce que ces MM. me retiennent les procès-verbaux de toutes les expériences que j'ai faites en leur présence; on n'a pas même voulu m'en donner copie, sous prétexte qu'ils les feraient connaître eux-mêmes au public. Mais si la commission juge à propos de borner là son examen, ce n'est pas pour moi une raison de garder le silence, et j'es-

père publier peut-être bientôt le fruit des recherches que j'ai eu occasion de faire dans cette circonstance. Le public décidera si j'ai bien ou mal vu, et si mes observations se trouvent justes ou défectueuses.

Cet art sublime, encore incompréhensible, que la providence semble vouloir accorder à l'homme pour soulager ses infortunes, marche à grands pas vers le foyer de la publicité, centre commn de lumières célestes, où toutes les connaissances humaines viennent s'épurer de l'obscurité, propagée par l'ignorance, le mensonge et les préjugés. Les sciences évidemment destinées au bien de tous, ne sont plus le privilège d'un petit nombre; et ces connaissances mystérieuses, qui attiraient la vénération des peuples, dans les temps de ténèbres qui nous ont précédés, exposées aujourd'hui aux lumières du siècle, ne laissent plus voir que les ridicules moyens de l'erreur et de la mauvaise foi.

Lettre sur le Magnétisme écrite par M. E. S. Irlandais, à la Gazette de Londres.

Les médecins m'ayant conseillé, pour le rétablissement de ma santé, de faire un petit voyage pendant l'été, je me décidai d'aller visiter Paris. Parmi les lettres de recommandation que j'emportai avec moi, j'en avais quelques-unes pour les principaux méde-

cins de cette capitale qui s'occupent de magnétisme. Comme, probablement, vous avez peu entendu parler de cette science intéressante, vous serez, sans doute, bien aise de connaître quelques faits dont j'ai été témoin.

J'avais apporté de Londres, un peu de cheveux d'un de mes amis, attaqué d'une maladie bilieuse qui ressemblait à la jaunisse et qui avait répandu sur tout son corps, une couleur d'un jaune sombre et presque noirâtre. La bile qui se mêlait alors avec le sang faisait de grands ravages. Avant mon départ de Londres un médecin du premier mérite, qui lui donnait ses soins, m'avait dit qu'il désespérait de guérir la maladie de ce malheureux qu'il considérait comme étant dans un état contre lequel il n'y avait que peu de ressources; à cette époque l'hydropisie était survenue, indépendamment de la maladie du foie.

Il y avait déja douze jours que les cheveux que j'avais avec moi, avaient été coupés, lorsque je les présentai à madame B... somnambule que j'ai eu occasion de consulter dans l'appartement de M. Dupotet, rue des Saints-Pères à Paris, n° 26. M. Dupotet, après avoir au bout de quelques secondes, procuré à cette dame, au moyen des procédés du magnétisme, cette espèce extraordinaire de sommeil auquel on donne le nom de somnambulisme, lui remit les cheveux qu'elle prit et toucha avec attention. Alors (paraissant dans un état tout différent de celui qui lui était ordinaire dans les autres consul-

tations dont j'avais été témoin) elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine et parut plongée dans le plus profond assoupissement, dont le magnétisme ne la délivra qu'avec difficulté. Enfin, revenue de cet état, elle souleva un peu sa tête et dit lentement, *je m'en vais, je vais mourir.* Ensuite elle ajouta que le malade était près de toucher à la fin de sa carrière, qu'il avait *la maladie noire*, que son sang était corrompu, qu'il était inutile de lui prescrire aucun remède et qu'on pouvait lui donner tout ce qu'il désirerait. Lui ayant demandé si l'usage du magnétisme ne pourrait pas lui procurer quelque bien, elle a répondu qu'il ne pourrait prolonger sa vie que de bien peu de temps.

J'avais mis le plus grand soin à ne donner aucun renseignement, ni à M. Dupotet, ni à la somnambule qui pût aider l'un ou l'autre à avoir la moindre idée sur le fait pour lequel je les consultais. Vous pouvez juger, d'aprés cela, de mon étonnement, en voyant la parfaite connaissance que cette dame avait acquise intérieurement de l'état et de la fin prochaine de mon ami; en effet, peu de jours après je fus informé qu'il avait payé le tribut à la nature, la veille du jour où j'avais fait cette consultation.

Il semble qu'on pourrait d'abord objecter que si la clairvoyance de cette somnambule était parfaite, elle aurait dû voir que le malade pour lequel on la consultait n'existait plus, au moment où elle décrivait son état, mais souvenez-vous que les cheveux avaient été coupés douze jours auparavant, et que

e fluide magnétique qu'ils contenaient pouvait seulement communiquer à la perception du somnambule, le sentiment de l'état du malade à cette époque, où il était encore en vie; ce qu'elle a exprimé d'une manière non équivoque.

Qu'on ne dise point qu'elle a heureusement deviné dans cette occasion; car je l'ai consultée, en même temps, sur deux autres amis qui se trouvaient éloignés et quoique je n'aie employé d'autre moyen qu'une touffe de leurs cheveux, j'en ai reçu des preuves d'une clairvoyance également surprenante; surtout au moment où, en me décrivant l'état physique de l'une de ces deux personnes, elle fit soudainement une digression pour me dépeindre quelques traits de son caractère moral, qui étaient connus de ses amis; ce qui a excité mon admiration.

Il n'y a pas deux mois encore que je disais follement que rien au monde n'était capable de me faire croire à l'existence des choses que j'entendais raconter sur le magnétisme; je parlais ainsi parce que dans le fait je n'avais jamais rien vu de semblable. Je suis tout disposé aujourd'hui, à reconnaître qu'il peut y avoir plus de choses dans le ciel et sur la terre, que ma philosophie n'en puisse imaginer, ou plutôt je suis prêt, maintenant plus que jamais, à déclarer avec le fils de Jessé, que les œuvres du Seigneur sont des merveilles qui méritent d'être étudiées et gravées profondément dans le cœur de tous ceux qui ont le bonheur de se plaire dans cette contemplation.

J'ai l'honneur d'être M. etc. E.

Du Magnétisme depuis Mesmer.

Suite de la PREMIÈRE ÉPOQUE.

Quoique Mesmer invoquât toujours les faits, il se pressait peu de les faire voir. Déja il avait rejeté une commission de savans en 1781 ; le médecin du Roi lui en proposa une autre qu'il rejeta également. Il avait une telle défiance pour des enquêtes de cette nature, qu'il refusa 30,000 fr. de rentes et cent mille écus comptant, que lui offrit le ministre Breteuil, pour qu'il restât à Paris, et enseignât sa méthode à des médecins choisis par le gouvernement. Enfin, le Magnétisme animal, déja assez ancien et partout répandu, n'avait encore aucune valeur scientifique, et ne reposait que sur des opinions. Deslon, initié par trois années de pratique à la méthode de Mesmer, avait jugé à propos de se séparer de lui, et d'ouvrir, à l'exemple de son maître, un traitement magnétique. Ils se mirent à opérer chacun de leur côté, et la foule afflua également chez les deux magnétiseurs. L'occasion s'offrit alors de soumettre à un examen cette nouvelle découverte. Deslon, plus convaincu peut-être encore que Mesmer, était tout-à-fait disposé à accueillir des examinateurs. On le prit au mot en 1784.

Le Roi nomma deux commissions, l'une prise dans l'académie des sciences, l'autre dans la société royale de médecine, pour examiner le Magnétisme animal. Le choix des commissaires promettait beau-

coup ; ceux de l'académie des sciences furent Franklin, le Roi, Bailly, de Bory et Lavoisier ; ceux de la société de médecine, Poissonnier-Desperrières, Caille, Manduyt Andry et de Jussieu. La faculté de médecine adjoignit à ses commissaires quatre de ses membres, Majault, Sallin, Darcet et Guillotin. Ces divers commissaires, sur le refus positif de Mesmer de les admettre, se présentèrent chez Deslon, et commencèrent leurs opérations.

Nous devons donner ici quelques détails sur les traitemens magnétiques de cette epoque, tels qu'ils furent soumis aux commissaires.

Au milieu d'une salle était un baquet de quelques pieds de hauteur, garni d'un couvercle à deux battans, percé de trous, par lesquels sortaient des tiges de fer recourbées et mobiles. L'intérieur du baquet était rempli de bouteilles pleines d'eau et placées, les unes de manière que leur col répondait au centre de la cuve et leur base à la circonférence, et les autres en sens inverse ; le baquet lui-même contenait une certaine quantité d'eau, remplissant les vides formés par l'adossement des bouteilles ; mais cette circonstance de la confection du baquet n'était pas indispensable. Les malades se rangeaient autour de cet appareil, et dirigeaient les tiges de fer sur les parties affectées, ou s'entouraient le corps d'un cerceau suspendu à cet effet à leur sommet. Quelquefois se serrant les uns les autres par le pouce et le doigt indicateur, ils formaient ce qu'on appelait la *chaîne*. Le magnétiseur, armé d'une baguette de

fer qu'il promenait sur les malades, semblait diriger à son gré les mouvemens du fluide. Tout cet appareil d'eau, de bouteilles et de tiges métalliques, était supposé propre à dégager l'agent magnétique. Quelquefois on jouait du piano; car, d'après une des propositions de Mesmer, le Magnétisme est surtout propagé et renforcé par le son.

Ces procédés formaient la base du traitement en commun, ou du traitement du baquet. La magnétisation pouvait en outre s'exercer de plusieurs autres manières; le fluide universel étant partout, le magnétiseur en avait en lui une certaine quantité qu'il pouvait communiquer et diriger, soit au moyen d'une baguette, soit simplement par le mouvement de son doigt alongé. A ces gestes, exécutés à distance, on joignait aussi certains attouchemens légers sur les hypocondres, sur la région épigastrique ou sur les membres. Pour ajouter à l'effet de ces pratiques, on magnétisait des arbres, de l'eau, des alimens ou autres objets quelconques, car tous les corps de la nature sont susceptibles de magnétisme.

Les effets produits par les procédés que nous venons de décrire étaient extrêmement bizarres. Ecoutons les commissaires eux-mêmes qui les ont observés et décrits. « Alors les malades offrent un « tableau très varié par les différens états où ils se « trouvent : quelque-uns sont calmes, tranquilles, « et n'éprouvent rien, d'autres toussent, crachent,

« sentent quelques légères douleurs, une chaleur lo-
« cale ou une chaleur universelle et ont des sueurs :
« d'autres sont agités et tourmentés par des convul-
« sions. — Rien n'est plus étonnant que le specta-
« cle de ces convulsions : quand on ne la point
« vu, on ne peut s'en faire une idée; et en le
« voyant, on est également surpris, et du repos
« profond d'une partie de ces malades, et de l'agi-
« tation qui anime les autres; des accidens variés
« qui se répètent, des sympathies qui s'établissent.
« On voit des malades se chercher exclusivement,
« et en se précipitant l'un vers l'autre, se sourire,
« se parler avec affection, et adoucir mutuellement
« leurs crises. Tous sont soumis à celui qui les
« magnétise, ils ont beau être dans un assoupisse-
« ment apparent, sa voix, un regard, un signe les
« en retire. On ne peut s'empêcher de reconnaître
« à ces effets *constans*, une grande puissance qui
« agite les malades, les maîtrise et dont celui qui
« magnétise semble être dépositaire. » (P. 5, 6,
7, de leurs rap.)

Tout ceci n'est qu'une partie des phénomènes que produisait cette magnétisation, ces effets diversifiés à l'infini suivant la nature des maladies et l'idiosyncrasie des malades, allaient toujours en croissant à mesure que l'action se continuait et se terminait ordinairement par des convulsions; c'était le dénouement. On regardait cet état comme

le but de l'action magnétique et comme le moyen employé par la nature pour l'achèvement de la guérison. — Plusieurs de ces crises étaient effrayantes par leur force et leur durée, et chose étrange, après avoir repris leurs sens, il ne restait aux malades qu'un léger sentiment de fatigue et plusieurs accusaient même un soulagement marqué.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

En 1784, M. le marquis de Puységur retiré à sa terre de Buzansy, près de Soissons, s'occupait avec la plus grande ardeur de la propagation du magnétisme animal tel que le lui avait enseigné Mesmer; il avait magnétisé quelques beaux arbres, sous lesquels accourait, de toutes parts, une foule de malades; il ne se servait pas de baquet, et trouvait que ses arbres y suppléaient avec avantage. Tous ceux qui venaient se mettre sous leur influence éprouvaient à-peu-près les mêmes effets qu'on avait remarqués autour du baquet, seulement les crises étaient moins fortes. M. de Puységur remarqua même que les malades qui ne tombaient point en convulsions, étaient plus tôt guéris que les autres, et par suite de ses nombreuses expériences, il crut pouvoir établir, contradictoirement à son maître, que les crises étaient un état contre nature; que bien loin de servir à la guérison, elles s'y opposaient sensiblement; et

qu'enfin on devait chercher plutôt à les calmer qu'à les faire naître. C'est à cette époque que le phénomène du somnambulisme, s'offrit à lui pour la première fois d'une manière bien caractérisée ; il magnétisait un de ses paysans nommé Viellet. Cet homme très sensible au magnétisme s'endormit ;cet état de sommeil ou plutôt de somnolence n'était pas rare mais cette fois il offrit cette circonstance remarquable, que M. de Puységur ayant adressé la parole au dormeur, celui-ci répondit à ses questions. Son étonnement fut extrême, il continua d'interroger et il obtint toujours une réponse. Enfin, il établit une conversation réglée avec son malade. Ce fut-là le premier exemple du *somnambulisme magnétique* ou *sommeil lucide*. (On prétend aujourd'hui que Mesmer avait connu cet état mais qu'il n'avait pas jugé utile de l'enseigner à ses élèves.)

Ce phénomène étonna tellement M. de Puységur que ses idées en furent bouleversées. Il ne parla plus du baquet ni de crises, et toute son attention fut absorbée par sa découverte. Il répéta ses expériences, et eut bientôt l'occasion de produire le somnambulisme sur d'autres malades. Ainsi se forma dans son esprit une théorie toute nouvelle, nous allons la donner en entier, afin de bien faire connaître la révolution que cette dernière découverte opéra dans les procédés de Mesmer, qui étaient alors suivis avec rigueur et qui dès-lors ont perdu leur caractère d'unité.

Mais avant, nous devons faire connaître les divers phénomènes qui résultaient de l'application de la nouvelle découverte au traitement des maladies.

Voici le compte qu'en rendait en 1784, un des témoins attirés par la singularité du spectacle.

« Attiré comme les autres à ce spectacle, j'y ai tout simplement apporté les dispositions d'un observateur tranquille et impartial, très décidé à me tenir en garde contre les illusions de la nouveauté, de l'étonnement; très décidé à bien voir, à bien écouter.

« Représentez-vous la place d'un village; au milieu est un orme au pied duquel coule une fontaine de l'eau la plus limpide; arbre antique, immense, mais très vigoureux encore et verdoyant; arbre respecté par les anciens du lieu, qui, les jours de fête, s'y rassemblent le matin pour raisonner sur leurs moissons, et surtout sur la vendange prochaine; arbre chéri par les jeunes gens, qui s'y donnent des rendez-vous le soir pour y former des danses rustiques. Cet arbre, magnétisé de temps immémorial par l'amour du plaisir, l'est à présent par l'amour de l'humanité. MM. de Puységur lui ont imprimé une vertu salutaire, active, pénétrante. Ses émanations se distribuent au moyen des cordes dont le corps et les branches sont entourés, qui en appendent dans toute la circonférence, et se prolongent à volonté. On a établi autour de l'arbre mystérieux plusieurs bancs

circulaires en pierres, sur lesquels sont assis tous les malades, qui tous enlacent de la corde les parties souffrantes de leur corps. Alors l'opération commence, tout le monde formant la chaîne et se tenant par le pouce. Le fluide magnétique circule dans ces instans avec plus de liberté; on en ressent plus ou moins l'impression. Si par hasard quelqu'un rompt la chaîne en quittant la main de son voisin, quelques malades en éprouvent une sensation gênante, et déclarent tout haut que la chaîne est rompue. Vient le moment où, pour se reposer, le maître permet qu'on quitte les mains, en recommandant de les frotter. Mais voici l'acte le plus intéressant. M. de Puységur, que je nommerai dorénavant le maître, choisit entre ses malades plusieurs sujets, que par attouchement de ses mains et présentation de sa baguette (verge de fer de quinze pouces environ), il fait tomber en crise parfaite. Le complément de cet état est une apparence de sommeil, pendant lequel les facultés physiques paraissent suspendues, mais au profit des facultés intellectuelles. On a les yeux fermés, le sens de l'ouïe est nul, il se réveille seulement à la voix du maître. Il faut bien se garder de toucher le malade en crise, même la chaise sur laquelle il est assis; on lui causerait des angoisses, des convulsions que le maître seul peut calmer. Ces malades en crise, qu'on nomme *médecins*, ont un pouvoir surnaturel, par lequel, en touchant un malade qui leur est présenté, en portant la main même par-dessus les vêtemens, ils sentent quel est le viscère affecté, la partie souf-

frante; ils le déclarent, et indiquent à peu près les remèdes convenables.

« Je me suis fait toucher par un de ces médecins, c'était une femme d'à peu près cinquante ans. Je n'avais certainement instruit personne de l'espèce de ma maladie. Après s'être arrêtée particulièrement à ma tête, elle me dit que j'en souffrais souvent, et que j'avais habituellement un grand bourdonnement dans les oreilles, ce qui est très vrai. Un jeune homme, spectateur incrédule de cette expérience, s'y est soumis ensuite; et il lui a été dit qu'il souffrait de l'estomac, qu'il avait des engorgemens dans le bas-ventre, et cela depuis une maladie qu'il a eue il y a quelques années; ce qu'il nous a confessé être conforme à la vérité. Non content de cette divination, il a été sur-le-champ, à vingt pas de son premier médecin, se faire toucher par un autre qui lui a dit la même chose. Je n'ai jamais vu de stupéfaction pareille à celle de ce jeune homme, qui certes, était venu pour contredire, persiffler, et non pour être convaincu. Une singularité non moins remarquable que tout ce que je viens d'exposer, c'est que ces médecins qui, pendant quatre heures ont touché des malades, ont raisonné avec eux, ne se souviennent de rien, de rien absolument, lorsqu'il a plu au maître de les désenchanter, de les rendre à leur état naturel. Le temps qui s'est écoulé depuis leur entrée dans la crise jusqu'à leur sortie, est pour ainsi dire nul; au point que l'on présentera une table servie à ces médecins endormis, ils mangeront, boiront;

et si la table desservie, le maître les rend à leur état naturel, ils ne se rappelleront pas d'avoir mangé. Le maître a le pouvoir non-seulement, comme je l'ai déja dit, de se faire entendre de ces médecins en crise; mais, et je l'ai vu plusieurs fois de mes yeux bien ouverts, je l'ai vu présenter de loin le doigt à un de ces médecins, toujours en crise et dans un état de sommeil spasmodique, se faire suivre partout où il a voulu, ou les envoyer loin de lui, soit dans leur maison, soit à différentes places qu'il désignait sans leur dire. Retenez bien que le médecin a toujours les yeux fermés. J'oubliais de dire que l'intelligence de ces médecins malades est d'une susceptibilité singulière. Si à des distances assez éloignées, il se tient des propos qui blessent l'honnêteté, ils les entendent pour ainsi dire intérieurement, leur ame en souffre, ils s'en plaignent, et en avertissent le maître; ce qui, plusieurs fois, a donné lieu à des scènes de confusion pour les mauvais plaisans qui se permettaient des sarcasmes inconsidérés et déplacés chez MM. de Puységur. Mais comment le maître désenchante-t-il ces médecins? Il lui suffit de les toucher sur les yeux, ou bien il leur dit: allez embrasser l'arbre; alors ils se lèvent, toujours endormis, vont droit à l'arbre, et bientôt après leurs yeux s'ouvrent, le sourire est sur leurs lèvres, et une douce joie se manifeste sur leur visage. J'ai interrogé plusieurs de ces médecins, qui m'ont assuré n'avoir aucun souvenir de ce qui s'était passé pendant les trois ou quatre heures de leur crise. J'ai interrogé un grand nombre de malades

ordinaires, non tombés en crise, car tous n'ont pas cette faculté ; et tous m'ont dit éprouver beaucoup de soulagement depuis qu'ils se sont soumis au simple traitement, soit de l'attouchement du maître, soit de la corde et de la chaîne ; tous m'ont cité très grand nombre de guérisons faites sur des gens de connaissance.

A Lyon, et dans d'autres villes, les mêmes phénomènes étaient observés.

« Les précautions les plus sûres (écrivait-on de Lyon en 1784), ayant été prises pour éviter la supercherie, les différentes somnambules qui ont servi aux expériences, sont des filles du peuple. On leur a présenté des sujets malades qui leur étaient inconnus, elles ont indiqué avec la plus grande exactitude les maux dont ils étaient affectés ; on les a vues ressentir vivement les maux de ceux qu'elles magnétisaient, et les manifester en portant les mains sur elles-mêmes, aux mêmes parties, etc., etc. »

Opinion de M. de Puységur, sur la cause de l'action magnétique de l'homme (1).

« L'OBSERVATION que j'ai faite, qu'une boule ne roule que lorsqu'une main la détermine à ce mouvement, m'a porté à juger que, puisque la terre et les planètes roulent dans l'espace, il faut de même qu'un agent quelconque leur ait communiqué l'impulsion qui détermine leurs révolutions.

« Mais une boule roulante s'arrête au moment où cesse l'action de la force d'impulsion qu'elle a reçue; donc, puisque les planètes ne s'arrêtent pas, c'est la preuve, à mon sens, que l'impulsion de l'agent principe de leur mouvement ne discontinue pas.

« Je vois, de plus, un mouvement tonique ou intestin, tant dans la masse entière de la terre, que dans toutes les parties qui la composent; les vents, les orages, les marées, les intempéries, les feux souterrains, les météores, etc., d'une part; la cristallisation des minéraux, la végétation des plantes, la génération des êtres, de l'autre, en sont pour moi la manifestation; tout enfin m'annonce un mouve-

(1) Extrait d'un ouvrage de M. de Puységur, ayant pour titre: *Du Magnétisme Animal dans ses rapports avec la Physique*, imprimé à Paris en 1807.

ment imprimé à la matière, et la continuité de l'action principe de ce mouvement.

« Mais au lieu d'admettre un agent moteur du mouvement dans la matière, ne serait-ce pas la matière elle-même qui serait la cause et le principe de tous ses effets? Non, cela n'est pas possible, mon intelligence et mes sens me disent que rien ne se meut de soi-même. Dès lors donc que la matière est en mouvement, elle est nécessairement soumise à l'action d'un principe supérieur à elle, et ce principe supérieur à la matière est Dieu, que je ne puis comprendre, il est vrai, n'étant qu'un des produits de sa toute-puissance, mais de l'existence duquel je suis certain.

Voici donc, jusqu'ici, deux réalités pour moi : 1° *Dieu*. 2° *Son action :* Dieu, principe et cause; la vie de l'univers, son action.

Voyons, à présent, ce qui se passe lorsque je magnétise : la compassion que m'inspire un malade fait naître en moi le désir ou la pensée de lui être utile, et du moment que je me détermine à tenter de le soulager, son principe vital reçoit l'impression de l'action de ma volonté.

N'apercevez-vous pas encore ici deux réalités? 1° *Le principe de ma volonté*, 2° *son action ;* le principe de ma volonté, autrement dit mon *ame*, cause de mon action; l'effet ressenti par le malade, le résultat de cette action.

L'effet de l'action de Dieu est le mouvement dans la matière indéfinie.

L'effet de l'action de mon ame est le mouvement dans la matière finie.

De la similitude dans les effets, je conclus qu'il y a similitude dans les causes.

Donc Dieu et mon ame sont de la même essence.

Or, Dieu est supérieur à la matière, par conséquent immatériel; donc mon ame est de même immatérielle.

Dieu, cause première, dont l'essence immatérielle n'est point renfermée dans les limites des formes, de l'espace et du temps, ayant tout créé et tout formé, peut tout détruire et tout conserver.

Mon ame, cause seconde, dont l'essence immatérielle est renfermée dans les limites des formes, de l'espace et du temps, ne peut rien créer, rien former, et ne peut seulement qu'entretenir et restaurer.

De la manière d'entendre et de s'expliquer le mécanisme du magnétisme animal.

Nous devons encore ici laisser parler M. de Puységur et donner son essai d'instruction afin de faire connaître le magnétisme tel qu'il l'a enseigné.

D. Quentendez-vous par magnétiser?

R. C'est toucher un malade à l'endroit de son mal, ou aux parties les plus sensibles de son corps, afin d'y occasioner de la chaleur.

D. Croyez-vous que cette chaleur puisse pénétrer dans le corps d'un malade?

R. Oui; et c'est à quoi l'on doit tendre; si cette chaleur n'était que superficielle, elle ne produirait pas beaucoup d'effet.

D. Comment considérez-vous cette chaleur?

R. Comme l'effet de l'accélération du mouvement tonique existant dans le corps du malade.

D. Le magnétisme animal est donc l'art d'accélérer le mouvement tonique des corps de nos semblables?

R. Ce n'est point un art, c'est une faculté.

D. Tous les hommes ont-ils cette faculté?

R. Ils l'ont tous plus ou moins, selon le degré d'énergie de leur force et de leur santé.

D. Ils peuvent donc tous magnétiser?

R. Sans doute, lorsqu'ils en ont la volonté.

D. Pourquoi ajoutez-vous, lorsqu'ils en ont la volonté?

R. C'est que les hommes ne se déterminent à faire un acte quelconque, que lorsqu'ils ont la volonté de le faire.

D. C'est donc une action, de magnétiser?

R. C'est un acte aussi physique que de battre, caresser, piler quelque chose dans un mortier, travailler à un métier difficile, ou à la composition d'ouvrages qui demandent de l'adresse, de la force et de l'application, enfin comme tous les actes que quelques motifs nous inspirent la volonté de produire.

D. Si tous les hommes ont la faculté de magnétiser, comment se fait-il qu'ils ne l'aient pas plus tôt découverte en eux?

R. Tout atteste qu'autrefois les hommes ont joui pleinement de leur puissance magnétique. Les fables, les mystères, les cérémonies des peuples anciens en laissent apercevoir des traces; mais probablement les formes, les procédés extérieurs pour magnétiser étouffèrent bientôt l'esprit qui les avait institués. L'usage de cette faculté une fois perdu, l'ignorance et les superstitions ont constamment persécuté les hommes qui, à différentes époques, ont annoncé l'avoir recouvré.

D. Une fois persuadé que l'on a en soi la puissance magnétique, ne s'agit-il plus que d'avoir la volonté de l'exercer pour produire des effets?

R. Oui, pour produire des effets quelconques, il ne faut pas davantage; mais pour n'en produire que

d'utiles et jamais de nuisibles, il faut encore agir d'une manière constante et régulière.

D. Qu'entendez-vous par agir d'une manière constante et régulière?

R. Une comparaison vous le fera comprendre. C'est par l'agitation de l'air sur les ailes d'un moulin, que son mécanisme se meut; que cette agitation s'affaiblisse ou cesse, la meule du moulin se ralentit ou s'arrête à l'instant; que le vent change ou devienne trop violent, le mécanisme du moulin se désorganise aussitôt. Notre action magnétique, c'est le vent qui donne ou plutôt accélère le mouvement tonique d'un malade; notre volonté, est ce qui donne à notre action sa direction convenable et nécessaire.

D. On pourrait donc faire du mal en magnétisant?

R. Sans doute. Si l'on touche un malade sans intention ou sans attention, on ne lui fait ni bien ni mal; mais lorsqu'après lui avoir fait effet, on contrarie la première impression donnée par une autre, on occasione alors en lui, nécessairement, du trouble et du désordre. Si, par indifférence ensuite ou par crainte, on ne rémédie pas à ce désordre, il peut s'ensuivre les plus fâcheux résultats. Il n'est qu'une manière de magnétiser toujours utilement, c'est de vouloir fortement et constamment le bien et l'avantage de son malade, et de ne jamais changer ni varier la direction de sa volonté.

D. Mais avec la volonté ferme et constante de

procurer le plus de bien possible à un malade, ne pourrait-on pas, quelquefois, produire trop d'action en lui?

R. Jamais.

D. Comment, jamais? Cependant les meilleurs médicamens nuisent souvent, lorsqu'ils sont administrés sans mesure et sans discernement.

R. On ne doit jamais comparer l'effet des médicamens à l'effet de l'action magnétique, puisque les premiers agissent d'abord sur des organes, tandis que le deuxième agit toujours immédiatement sur le principe vital, auquel il communique l'impression d'un mouvement qui lui est analogue, et qui ne vient qu'ajouter aux efforts qu'il fait sans cesse de lui-même pour entretenir l'équilibre ou la santé.

D. Quoique tous les hommes aient plus ou moins la puissance magnétique, ne croyez-vous pas cependant que les médecins en feraient toujours usage avec plus de discernement, que d'autres?

R. Cela serait vrai, si le magnétisme animal était une science ou un art; mais dès lors que ce n'est qu'une faculté, tous les hommes indistinctement la peuvent exercer également bien.

D. Mais n'est-il pas des cas où il faut augmenter, et d'autres où il faut diminuer l'action du principe vital dans un malade?

R. Oui, certainement.

D. Qui peut mieux donc qu'un médecin, juger d'avance s'il faut augmenter ou tempérer l'action du principe vital d'un malade?

R. La science de l'observation de l'état du principe vital des malades, jointe à la connaissance des médicamens propres à lui procurer le ton du mouvement qui lui est nécessaire, est en effet l'art de la médecine ordinaire; aussi les médecins guérissent-ils beaucoup de maladies, mais les plus instruits et les plus expérimentés conviennent en même temps que la nature en sait encore plus qu'eux. Or, le magnétisme animal étant l'agent de la nature, il est tout naturel qu'il agisse toujours plus sciemment qu'eux.

D. Il n'est donc pas nécessaire de connaître ni l'espèce ni la cause des maladies pour s'employer à les guérir par le magnétisme animal?

R. Nullement : l'action magnétique dirigée et soutenue par la volonté ferme de soulager les maux d'un malade, donnera toujours à son principe vital une action qui lui sera le plus favorable.

D. Et le fluide universel, vous n'en parlez pas?

R. C'est que cela est inutile.

D. Est-ce que vous ne croyez pas qu'il y ait un fluide universel?

R. Je n'ai jamais dit qu'il y avait ou qu'il n'y avait pas de fluide universel; je ne sais pas davantage s'il y a des fluides magnétiques, électriques, lumineux, etc. Ce dont seulement je suis sûr et très certain, c'est qu'il est absolument inutile de savoir s'il existe ou s'il n'existe pas un seul de ces fluides-là pour bien magnétiser.

D. Comment admettre l'effet de l'action d'un

corps sur un autre corps, sans l'intermédiaire d'un milieu qui lui communique et transmette son impulsion?

R. Le magnétisme animal n'est point l'action d'un corps sur un autre corps, mais l'action de la pensée sur le principe vital des corps.

D. C'est justement cela qui peut encore le moins se comprendre.

R. J'en conviens, aussi ne doit-on pas chercher à se l'expliquer; *cela est, parce que cela est: la pensée meut la matière*. C'est cette vérité que Virgile a si bien rendue par ce beau vers de l'Énéide, que vous avez adopté pour l'inscription de vos salles de traitement:

Mensagitat molem et magno se corpore miscet.

D. Si la pensée meut la matière, elle est donc d'une essence supérieure à la matière?

R. Je ne vous répondrai point à cette question, qui ne vous instruirait que de mon opinion particulière; chacun doit être libre de la résoudre selon la mesure et les aperçus de son intelligence. Pour terminer cette première partie d'instruction aux nouveaux magnétiseurs, il suffit de leur répéter que n'importe la manière de se rendre raison du principe de toutes nos volontés et de nos actions, tout homme qui, avec l'esprit sage et le cœur compatissant, croira à sa puissance magnétique et voudra l'exercer, se procurera les jouissances les plus douces qu'il soit possible de goûter.

Des Procédés que j'emploie pour magnétiser.

(C'est toujours M. de Puységur qui parle).

D. Quelle est la manière de s'y prendre pour magnétiser?

R. Je vous ai dit que pour magnétiser il n'était nullement nécessaire de savoir s'il existait ou non un fluide magnétique; je vous le répète encore, cela est parfaitement inutile; néanmoins, pour mieux fixer son attention en magnétisant, on peut en admettre l'hypothèse?

D. Pourquoi dites-vous en admettre l'hypothèse?

R. C'est que je ne suis pas aussi certain de l'existence du fluide magnétique, que je le suis de l'existence de Dieu et de celle de mon ame; dès lors ce fluide n'est pour moi qu'une hypothèse, et non une réalité.

D. Cependant l'opinion générale est qu'il existe un fluide magnétique?

R. Vous pouvez y croire aussi, si bon vous semble; il n'y a aucun inconvénient à cela. Bien mieux, cette conviction pourra même vous servir à fixer votre attention lorsque vous magnétiserez.

D. Comment cela?

R. Considérez-vous comme un aimant dont vos bras et surtout vos mains sont les deux poles; touchez ensuite un malade, en lui posant une main sur le dos, et l'autre en opposition sur l'estomac; figurez-vous ensuite qu'un fluide magnétique tend à cir-

culer d'une main à l'autre, en traversant le corps du malade.

D. Ne peut-on pas varier cette position?

R. Oui, l'on peut porter une main sur la tête sans déranger l'autre main; et, continuant toujours, faire la même attention et avoir la même volonté de faire du bien. La circulation d'une main à l'autre continuera; la tête et le bas de l'estomac étant les parties du corps où il aboutit le plus de nerfs, ce sont les deux endroits où il faut porter le plus d'action.

D. Faut-il frotter fortement ces parties?

R. Cela n'est point nécessaire; il suffit de les toucher avec attention, en cherchant à reconnaître une impression de chaleur dans le creux des mains, ce qui, toujours, est la preuve qu'on produit un effet.

D. Quel est l'effet le plus désirable à obtenir en magnétisant?

R. Tous les effets sont également salutaires; un des plus satisfaisans est le somnambulisme; mais il n'est pas le plus fréquent, et les malades, sans entrer dans cet état, peuvent également guérir.

D. Ne doit-on pas toujours avoir la volonté de produire le somnambulisme?

R. Non, car le désir de produire un effet quelconque est presque toujours une raison pour n'en produire aucun. Un magnétiseur doit aveuglément s'en reposer sur la nature, du soin de régler et de diriger les effets de son action magnétique.

D. A quelle indication peut-on reconnaître qu'un

malade est susceptible d'entrer dans l'état de somnambulisme?

R. Lorsqu'en magnétisant un malade, l'on s'aperçoit qu'il éprouve de l'engourdissement, ou de légers spasmes accompagnés de secousses nerveuses, si alors on lui voit fermer les yeux, il faut les lui frotter légèrement avec les pouces, de même que les deux sourcils, pour empêcher le clignotement. Quelquefois même il n'est pas nécessaire de toucher les yeux, à une petite distance, l'action pénètre avec autant d'activité.

D. Quoi, il n'y a pas autre chose à faire pour mettre un malade dans l'état de somnambulisme?

R. Non. En touchant un malade de la façon que je viens d'indiquer, avec beaucoup d'attention et avec une volonté bien ferme de lui faire du bien, vous obtiendrez souvent ce satisfaisant résultat.

D. A quoi pourrai-je reconnaître qu'un malade est dans l'état magnétique?

R. Lorsque vous le verrez sensible, de loin, à vos émanations, soit en présentant le pouce devant le creux de son estomac, soit en le lui portant devant le nez.

D. N'y a-t-il pas encore d'indication plus forte?

R. Un malade en crise magnétique ne doit répondre qu'à son magnétiseur, et ne doit pas souffrir qu'un autre le touche; l'approche des chiens et de tous les êtres animés doit lui être insupportable; et lorsque, par hasard, il en a été touché, le magné-

tiseur, seul, peut calmer la douleur que cela lui a occasioné.

D. Le magnétiseur a donc un empire absolu sur le malade qu'il a mis en crise magnétique?

R. Cet empire est absolu en tout ce qui peut concerner le bien-être et la santé du malade; il peut encore obtenir de lui des choses indifférentes en elles-mêmes, telles que de le faire marcher, boire et manger, écrire, etc., enfin tout ce que l'on pourrait obtenir de la complaisance d'une personne dans l'état naturel; mais si l'on voulait en exiger des choses faites pour lui déplaire, alors on le contrarierait beaucoup, et il n'obéirait pas.

D. Si l'on s'obstinait à lui vouloir faire exécuter des choses qui ne lui conviendraient pas, qu'en résulterait-il?

R. Le malade, après beaucoup de souffrances, sortirait subitement de l'état magnétique, et le mal qui en résulterait pour lui aurait bien de la peine à être réparé par son magnétiseur.

D. L'état magnétique, autrement dit le somnambulisme, est donc un état qui exige les plus grands ménagemens?

R. Il faut considérer l'homme en état magnétique, comme l'être le plus intéressant qui existe par rapport à son magnétiseur; c'est la confiance qu'il a en vous qui l'a mis dans le cas de vous en rendre maître; ce n'est que pour son bien seul que vous pouvez jouir de votre pouvoir; le tromper dans cet état, vouloir abuser de sa confiance, c'est faire une action

malhonnête ; c'est enfin agir en sens contraire à celui de son bien, d'où doit s'ensuivre par conséquent un effet contraire à celui que l'on a produit en lui.

D. Y a-t-il différens degrés de somnambulisme ?

R. Oui; quelquefois l'on procure seulement à un malade un simple assoupissement ; à un autre, l'effet du magnétisme est de lui faire fermer les yeux sans qu'il puisse les ouvrir de lui-même ; alors il entend tout le monde, et n'est point complètement dans l'état magnétique. Cet état de demi-crise est très commun.

D. Ces deux effets sont-ils aussi salutaires que le somnambulisme complet ?

R. Ils ne sont pas aussi satisfaisans pour le magnétiseur, parce qu'il ne peut rien apprendre du malade ; mais ils sont aussi très salutaires.

D. Y a-t-il quelques précautions à prendre envers un malade qui entre dans l'état de somnambulisme magnétique ?

R. Sitôt que l'on s'aperçoit qu'un malade a fermé les yeux et a manifesté de la sensibilité à l'émanation magnétique, il ne faut pas d'abord l'accabler de questions, encore moins vouloir le faire agir d'aucune manière. L'état où il se trouve est nouveau pour lui ; il faut, pour ainsi dire, lui en laisser prendre connaissance. La première question doit être, *comment vous trouvez-vous ?* ensuite, *sentez-vous si je vous fais du bien* ? Exprimez-lui ensuite le plaisir que vous ressentez à lui en procurer. De là, peu à peu, vous venez aux détails de sa maladie, et l'objet de

vos premières questions ne doit pas s'étendre au-delà de sa santé.

D. Pourquoi cela?

R. C'est que votre but étant, en magnétisant, de guérir, toutes les facultés du malade se tournent vers l'objet qui vous a intéressé en le magnétisant. C'est donc de sa santé seule qu'il s'occupe, et en raison de sa plus ou moins grande sensibilité, il est plus ou moins clairvoyant sur son état présent, comme sur sa guérison future.

D. Quelle est la conduite qu'il faut tenir avec un somnambule magnétique?

R. C'est de ne jamais rien faire qu'avec sûreté, de ne pas le contrarier; c'est, ensuite, de le consulter sur les heures où il veut être magnétisé, sur le temps qu'il veut rester en crise, sur les médicamens dont il a besoin, et de suivre, à la lettre, ses indications sans y jamais manquer d'une minute.

D. Est-ce qu'une personne en état magnétique ne peut pas s'ordonner des médicamens contraires à son état?

R. Jamais cela ne peut être : quelque éloignée que soit l'ordonnance d'un somnambule, des idées que l'on peut avoir prises en médecine, sa sensation est plus sûre que toutes les données résultantes de l'observation ; la nature s'exprime, pour ainsi dire, par sa bouche, c'est un instinct lucide qui lui dicte ses demandes; n'y point obéir à la lettre, serait manquer le but qu'on se propose, qui est de le guérir.

D. Comment fait-on sortir un malade de l'état magnétique ?

R. Lorsque vous l'avez magnétisé, votre but était de l'endormir, et vous y avez réussi par le seul acte de votre volonté ; c'est de même par un autre acte de volonté que vous le réveillez.

D. Quoi, il n'est besoin que de vouloir qu'il ouvre les yeux pour opérer son réveil ?

R. C'est la principale opération ; ensuite, pour mieux attacher votre idée à l'objet qui vous occupe, vous pouvez lui frotter légèrement les yeux en voulant qu'il les ouvre, et jamais cet effet ne manquera d'arriver.

D. Est-il d'autres renseignemens à prendre dans la conduite du magnétisme ?

R. Il peut arriver quelquefois qu'un malade prenne des tremblemens, ou de légers mouvemens convulsifs, la première fois qu'il est magnétisé : dans ce cas, il faut, tout de suite, cesser sa première action, pour ne plus s'occuper que de calmer ses souffrances.

D. Quel moyen employer pour cela ?

R. D'abord la volonté que ses maux s'appaisent et qu'il ne souffre plus ; porter ensuite toute votre attention, vos attouchemens, aux parties souffrantes, étendre pour ainsi dire le *fluide* dans toute l'étendue de son corps, et ne jamais abandonner le malade qu'il ne soit dans un état calme et tranquille.

D. Est-on toujours le maître d'arrêter les convulsions ou les souffrances d'un malade ?

R. Oui, lorsqu'elles sont causées par votre ma-

gnétisme, car vous devez vous rappeler que nous avons dit que le magnétisme animal prenant toujours le caractère de la volonté du magnétiseur, doit appaiser les maux accidentels provenans de la première impression que l'on a donnée.

D. Et les souffrances habituelles d'un malade sont-elles de même dans le cas d'être anéanties par l'influence du magnétisme?

R. Non, parce que quelquefois le mal a fait de si grands progrès et a jeté de si profondes racines, que l'influence du magnétisme ne peut en détruire les symptômes qu'à force de temps et de soins.

D. Si, après avoir fait tous ses efforts pour arrêter les convulsions que le magnétisme a produites, on n'en vient point à bout, que faut-il faire.

R. Alors il faut ne pas s'en effrayer, et croire qu'apparemment la nature de la maladie exige une pareille crise pour débarrasser entièrement le malade; mais cette tranquillité ne doit être entière, qu'après que l'on se sera senti véritablement innocent sur la conduite que l'on a tenue. En général, le cas où un malade conserve des impressions fâcheuses, malgré son magnétiseur, est très rare; cela ne m'est jamais arrivé qu'une fois; et l'on sera toujours dans le cas de douter des bonnes dispositions d'un magnétiseur, quand plusieurs fois de suite on saura qu'il n'a pu empêcher les convulsions non prévues de ce manifester.

D. N'avez-vous plus rien d'intéressant à m'apprendre sur la pratique du magnétisme?

R. Non; si ce n'est de vous ressouvenir de la

grande base sur laquelle est fondée la doctrine du magnétisme animal, telle que je l'ai conçue, et telle que je vous en ai fait part dans nos leçons. Souvenez-vous que l'homme n'agissant jamais que pour son plus grand intérêt, il fera rarement du bien, s'il ne trouve pas un grand intérêt à le faire; et ce n'est qu'en reconnaissant en lui un principe spirituel émané immédiatement du principe créateur de tout l'univers, qu'il peut sentir la nécessité de satisfaire le besoin continuel de son ame, laquelle, de même que son principe, ne peut se plaire que dans le bien, l'ordre et la vérité. Rapprochez quelquefois votre ame de son principe, que votre pensée le reconnaisse sans cesse, ce sera l'hommage le plus pur que vous puissiez lui rendre, et cette conviction intime augmentera beaucoup votre pouvoir de faire du bien.

(La suite au Numéro prochain.)

ANNONCES.

Ouvrages nouveaux.

Il vient de paraître un ouvrage fort remarquable dans les circonstances actuelles ; il exprime publiquement les vœux et les projets de cette association mystérieuse, dont les chefs voudraient faire servir la Religion à étouffer les connaissances humaines, pour replonger les peuples dans l'ignorance et la barbarie. En voici le titre :

Étude raisonnée du Magnétisme Animal, et preuve manifeste de l'intervention des puissances infernales dans les Phénomènes du Somnambulisme magnétique, et de la nécessité d'en interdire la pratique ; par M...., de la Marne, un des rédacteurs de l'*Eclair*. Brochure in-8° de 32 pages. Prix : 1 fr. 50 c. à Paris, au bureau de l'*Eclair*, ou à la *Librairie Catholique*, rue Saint-Jacques, n° 18 ; chez Gaume, rue du Pot-de-Fer, n° 5 ; chez Rusand, même rue, n° 8 ; et à Lyon, chez Rusand, libraire, rue Mercière, n° 26.

Nous rendrons compte incessamment de cette brochure, dans laquelle l'auteur nous fait jouer un rôle qui ne présagerait rien de bon pour nous, si nous étions encore au seizième siècle.

DUPOTET, éditeur.

TABLE DES MATIÈRES DU N° 9.

CORRESPONDANCE.

FIN.

Le Propagateur

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

De l'art d'appliquer le Magnétisme animal à la Thérapeutique (5e article.)

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Suite des Procédés magnétiques de M. de Puységur.

APPARENTE SIMILITUDE ENTRE L'AIMANT ANIMAL ET L'AIMANT MINÉRAL.

« Lorsque je fis imprimer mon ouvrage de 1807, intitulé : *Du magnétisme animal considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique générale*, je crus devoir y insérer l'essai d'instruction pour apprendre à magnétiser, que j'avais dressé en 1784, pour les élèves magnétiseurs de la société harmonique de Strasbourg ; et comme les procédés que j'indiquais m'avaient depuis lors toujours par-

faitement réussi, je n'avais pas jugé nécessaire d'y faire aucun changement. En présentant d'ailleurs le magnétisme de l'homme non comme une science, mais comme une faculté, j'avais lieu de présumer que mes lecteurs en magnétisant reconnaîtraient bientôt que ces procédés en peuvent bien faciliter l'exercice, mais qu'ils n'ont et ne peuvent jamais par eux-mêmes avoir la moindre efficacité.

« Comme j'employais cependant indistinctement dans cette instruction les mots *toucher* et *magnétiser*, beaucoup de personnes en avaient inféré que le contact de la main était un procédé nécessaire à l'opération magnétique, d'autres que la chaleur communiquée par ce contact, était la cause active des effets que l'on voulait obtenir, d'autres avaient même été jusqu'à penser que la pression sur quelques parties nerveuses, ou sensibles du corps indépendamment de la chaleur, pouvait avoir quelque efficacité. Toutes ces fausses interprétations du mot *toucher*, pouvant par la suite jeter du vague et de l'incertitude dans l'esprit des nouveaux magnétiseurs, je crois leur rendre service en entrant avec eux dans quelques nouveaux détails à cet égard.

« Ce que j'ai dit dans mon instruction de 1784, que, soit qu'il y eût ou qu'il n'y eût pas de fluide magnétique dans le monde, je ne voyais nul inconvénient à ce qu'un magnétiseur en adoptât l'hypothèse, je le pense et je le répète aujourd'hui. En effet, notre pensée renfermée dans des organes matériels, ne pouvant que corporellement se mani-

fester, se dirigera toujours hors de son enveloppe avec d'autant plus d'assurance et d'énergie, qu'elle se sera fait ou qu'elle aura acquis une idée plus nette de l'acte ou de l'effet qu'elle voudra produire. De même donc que les astronomes d'autrefois, qui, d'après le témoignage de leurs sens, s'étaient fait l'idée que le soleil tournait autour de la terre, n'en avaient pas moins fort bien calculé le retour des équinoxes, et fait d'aussi bons almanachs que les astronomes coperniciens, de même j'étais sûr qu'en fixant l'idée des nouveaux magnétiseurs sur un fluide ou des fluides dont ils croiraient avoir la faculté de disposer au gré de leur volonté, ils n'en magnétiseraient qu'avec plus de confiance et de sécurité; je savais d'ailleurs par ma propre expérience toute l'utilité et l'efficacité de cette illusion, car ce n'était qu'à elle, ainsi qu'on peut le voir dans mes mémoires de 1784, que j'avais dû mes premiers succès.

« Quoique le magnétisme de l'homme puisse être présenté aujourd'hui sous son véritable point de vue, c'est-à-dire comme étant bien moins le fatal résultat d'un agent matériel, que l'évidente manifestation d'un principe actif et intelligent en lui; néanmoins comme ce magnétisme de la pensée, ainsi que je viens de l'observer tout-à-l'heure, ne pourrait agir extérieurement si l'on ne se faisait pas une idée de la manière dont il s'émane et dont il agit, je conseillerai toujours aux nouveaux magnétiseurs de se représenter *idéalement* la cause des phénomènes de l'électro-magnétisme de l'homme

sous la même forme *idéale* de fluide et de courans, que nos physiciens actuels aiment à se représenter la cause des phénomènes de l'aimant et de l'électricité.

« Il n'en est pas de même de la chaleur, dont j'avais aussi considéré l'action comme coopérante et même stimulante des effets et phénomènes magnétiques ; cette opinion, émise par M. de Jussieu lors de l'examen par des commissaires du roi, de la doctrine de Mesmer, en 1784, et que j'avais adoptée sur son autorité, n'est plus admissible aujourd'hui, depuis qu'il est reconnu qu'on peut de loin comme de près magnétiser un malade, et sans jamais le toucher. Mais quoique beaucoup de faits obtenus tant par moi que par beaucoup d'autres magnétiseurs, m'eussent dû persuader de cette vérité, l'habitude que j'avais prise de poser les mains sur les malades en les magnétisant, était telle, que j'eusse continué peut-être à magnétiser toujours ainsi, si le fait que je vais rapporter ne m'en eût enfin totalement dissuadé.

« Mon imprimeur, M. Dentu, les compositeurs des feuilles de mon ouvrage sur le somnambulisme, et le prote chargé de les corriger, étonnés des phénomènes qu'ils avaient à retracer, m'avaient souvent témoigné leur curiosité d'en voir de semblables, en m'ajoutant qu'ils ne pourraient sans cela croire à leur réalité; et comme je ne demandais pas mieux que de les en convaincre, je leur avais dit que ce ne serait cependant qu'à une condition,

c'est que la personne sur laquelle j'opérerais devant eux serait de leur connaissance, et non pas de la mienne, et cela pour leur ôter tout motif de douter de ce qu'ils verraient. Ils ne furent pas long-temps sans me présenter un sujet d'expérience. C'était un jeune commissionnaire de la librairie, âgé de treize à quatorze ans, d'une constitution délicate, mais du reste assez bien portant.

« Selon mon usage accoutumé, je commençai à magnétiser ce jeune homme, en lui mettant une main sur la tête et l'autre sur l'estomac. Au bout d'un quart-d'heure d'attention et de concentration de ma part, et de tranquillité de la sienne, il me dit qu'il n'éprouvait rien. Comme il n'était pas malade, cela me paraissait tout simple; néanmoins, je le repris encore entre mes deux mains, pour essayer si je serais plus chanceux; mais il n'éprouva pas plus cette seconde fois que la première, et j'allais enfin le quitter, quand en éloignant lentement ma main de son estomac, il fit un soupir, et se plaignit que je lui faisais mal. Comme je ne le touchais pas, je n'en crus rien; mais lui de me saisir la main avec précipitation, et de la baisser, en me disant qu'elle l'empêchait de respirer. Je me remets bien vite en contact immédiat avec lui, croyant qu'il allait s'ensuivre un effet plus marqué; ce fut tout le contraire. La pression de ma main ne lui fit plus aucun effet; je l'éloigne à un pied environ de lui; il se plaint de nouveau : à deux pieds sa poitrine s'oppresse, et il me prie de me retirer. Je

me lève alors, et en me reculant graduellement ; je ne m'arrête que lorsqu'il me dit ne plus souffrir, et ne rien éprouver. Je me trouvais à quatre à cinq pas de lui ; de cette distance, je le magnétise en oscillant la main lentement et circulairement ; aussitôt sa tête se panche sur son épaule, et je juge, à l'attitude de son corps, qu'il vient de s'endormir. Voyant cela, je me rapproche de lui, le touche, le fais même se rasseoir mieux qu'il n'était, et cela sans le réveiller ni lui causer de malaise. A ma question comment il se trouve, il me répondit : *fort bien*. Ses camarades lui parlent, il ne les entend que lorsque je les mets en rapport avec lui ; jugeant d'après cette épreuve, qu'il est dans le somnambulisme magnétique le plus complet, je lui demande des nouvelles de sa santé. *Il n'est point malade, sa poitrine seulement est faible, et se fortifiera en grandissant ; il n'a point de régime à suivre ni besoin de prendre aucun remède. Le magnétisme, c'est-à-dire l'état dans lequel il se trouve, lui serait utile et agréable à éprouver souvent ; mais comme cela n'est pas possible, il ne fallait pas y penser.* Ses révélations achevées, je le transporte sur une autre chaise, car son système musculaire était tellement distendu, qu'il n'aurait pu lever le bras ni marcher. Un moment après je le réveille, et comme tous les somnambules, il ne se ressouvient de rien de tout ce qu'il a fait et dit pendant le sommeil.

« Si cette expérience fut convainquante pour tous ceux qui en furent les témoins, elle fut pour moi,

je l'avoue, une des plus satisfaisantes que j'eusse jamais obtenues, puisqu'avec la confiance et la certitude de pouvoir à l'avenir magnétiser avec fruit de cette manière, elle me donnait l'espoir d'amener plus promptement les physiologistes et les médecins, en leur en montrant de semblables, à reconnaître enfin la réalité d'un agent magnétique dans l'homme indépendant de tous les accessoires de chaleur, de pression, d'imitation et d'imagination auxquels ils avaient jusqu'alors attribué tous ses effets.

« Depuis l'époque de cette belle expérience, c'était, je crois, en décembre 1811, je n'ai plus en effet magnétisé qu'à distance, et sans les toucher, tous les malades auxquels j'ai rendu des soins, et toutes les personnes qui m'en ont vu faire entrer à Paris dans un sommeil plus ou moins somnambulique, pendant les hivers de 1811 à 1812, et de 1812 à 1813, en auront dû faire l'observation. Le traitement des accès de frénésie du petit Hébert et du somnambulisme dérangé de la femme Maréchal, ne m'avaient plus d'ailleurs laissé de doute sur l'efficacité de cette manière de magnétiser. Ce qui doit la faire apprécier davantage encore des physiciens, est l'application qu'ils peuvent en faire à tous les phénomènes du magnétisme minéral. En effet, si nous comparons ces derniers phénomènes à ceux du magnétisme de l'homme, nous verrons que

1.	1.
Une aiguille ou barre d'acier, à une distance plus ou	De même qu'un malade peut recevoir, à une distance plus

moins rapprochée d'une pierre ou barre d'aimant, s'aimante sans être mise en contact avec elle.

ou moins grande, l'impression ou l'influence de son magnétiseur.

2.

L'aiguille artificiellement aimantée conserve plus ou moins long-temps sa vertu magnétique, selon qu'elle aura été plus ou moins long-temps soumise à l'influence de la barre ou pierre d'aimant.

2.

Tout comme le malade magnétisé conserve son mode d'existence magnétique pendant un temps proportionnel à la force ou puissance de son magnétiseur, ou à la continuité de son action.

3.

Une aiguille à coudre, frottée légèrement sur une barre d'aimant, acquiert aussitôt une vertu magnétique, laquelle est tellement précaire et fugitive, qu'elle disparaît et s'atténue souvent le moment d'après.

3.

Toute espèce de chose quelconque peut de même recevoir spontanément l'action magnétique et la conserver de manière à être ressentie plus ou moins long-temps par le malade précédemment magnétisé.

4.

Il est des mines d'aimant ou plutôt des mines de fer mises à l'état d'aimant par la nature, dont l'influence ou l'action magnétique restent infertes ou inaperçues, faute de la présence ou de l'approche d'un corps qui en stimule ou en opère le développement.

4.

Il est aussi des hommes naturellement magnétiques dont l'action demeure inferte faute d'être stimulée ou développée par des circonstances qui la leur fassent découvrir en eux. Mesmer est le premier homme naturellement magnétique qui ait observé physiologiquement cette humaine faculté en lui.

5.

Un paratonnerre, l'extrémité de la flèche de fer au haut d'un clocher, s'aimantent isolément dans l'atmosphère,

5.

L'homme naturellement magnétique ou qui l'est devenu artificiellement par l'exercice et l'emploi de son aimant, peut

et jamais il n'est venu dans l'idée d'aucun physicien d'attribuer ce phénomène à la chaleur du soleil ni à la pesanteur de l'air, ni à des évaporations de fluide ou de miasmes quelconques échappées de la terre.

6.

L'électricité que les savans reconnaîtront bientôt n'être qu'une manifestation particulière, et je pourrais même dire secondaire de l'attraction, ou action magnétique universelle de tous les corps, produit, à des distances incommensurables, des phénomènes attractifs et répulsifs.

7.

Que les conducteurs métalliques d'une machine se trouvent recouverts de vapeurs ou de poussière, qu'une pointe à portée de ces conducteurs en soutire le fluide électrique, etc., le physicien en vain tournera la manivelle de cette machine, aucun effet électrique ne se manifestera.

8.

Ainsi donc que l'on ne peut électriser un corps éloigné qu'à l'aide d'un conducteur qui établisse un rapport entre la roue tournante de la machine et ce corps.

de même rendre magnétique un autre homme sans que la chaleur animale contribue en rien à la manifestation de ce phénomène, et le magnétisme à distance prouve évidemment cette assertion.

6.

Tout comme le magnétisme de l'homme exerce son action au loin sur les malades qui, ayant été déjà mis en état magnétique, se trouvent par là en rapport ou en communication avec leur magnétiseur.

7.

Qu'il n'y ait aucun rapport réciproque de confiance et d'intérêt entre le magnétiseur et le magnétisé, que le second oppose une forte résistance de volonte, et que l'action magnétisante du premier soit indifférente ou distraite, de même aucun résultat magnétique ne se manifestera.

8.

De même, et fort heureusement, nul ne peut être magnétisé à une distance éloignée, et à son insu, s'il n'a pas été précédemment mis en rapport ou communication magnétique avec celui qui voudrait agir ainsi sur lui.

9.

Plus un aimant sera chargé, autrement dit plus sa vertu magnétique se sera renforcée par son adhérence ou sa communication plus ou moins prolongée avec un autre aimant, et plus il agira promptement sur son analogue, et deviendra susceptible d'en supporter un plus grand poids.

9.

Un magnétiseur acquerra de même d'autant plus de force ou de puissance magnétique, selon qu'il aura fait ou fera un plus continuel exercice de sa faculté magnétisante.

10.

Un aimant minéral peut communiquer sa vertu magnétique à cent verges de fer sans rien perdre de ses propriétés.

10.

Semblable à la flamme d'une bougie qui peut en allumer cent autres sans rien perdre de son active incandescence, un magnétiseur pourra de même agir magnétiquement sur plus de cent malades, sans que sa puissance ou faculté magnétique en soit altérée.

11.

Deux aimans en communication par leurs pôles analogues ou amis se rapprochent et adhèrent fortement l'un à l'autre, tandis qu'à pôles opposés ou ennemis ils s'écartent au contraire, et ne peuvent se rapprocher

11.

Tout malade dans un état magnétique complet, semblable à l'aiguille d'une boussole, n'est de même en rapport et union qu'avec son magnétiseur, et ne peut souffrir le contact ni même l'approche de tout autre corps animé.

12.

Ainsi qu'on peut changer les pôles d'une barre d'aimant, de manière que le pôle sud devienne nord, et le pôle nord, pôle sud, changement qui ne s'opère jamais qu'avec effort, et plus ou moins lentement,

12.

De même un somnambule magnétique peut perdre tous ses rapports avec son magnétiseur lorsqu'il se trouve forcément ou se met volontairement sous la dépendance d'un autre magnétiseur, change-

par suite de l'approche ou le frottement continué d'un aimant supérieur en force à celui dont on veut changer les directions.

ment de rapport qui, ne pouvant de même s'opérer sans contrariété, est toujours dangereux pour un somnambule, dont il peut désorganiser toutes les facultés.

Tant de ressemblance et d'analogie entre les manifestations de l'aimant dans les deux règnes animal et minéral, en même temps qu'elles prouvent l'unité de la cause matérielle qui les produit, ne doivent donc plus laisser de doute 1° que de tout temps il a dû exister des hommes qui, passagèrement ou naturellement doués d'une grande puissance en vertu magnétique, ont dû l'exercer avec d'autant plus d'énergie, que leurs imaginations s'exaltaient davantage à la vue des phénomènes inopinés qu'ils exerçaient;

2° Que ces magnétiseurs ignorant en eux l'existence de leur humaine faculté d'agir magnétiquement sur leurs semblables, devaient se croire un pouvoir surnaturel, et passer aux yeux de leurs contemporains pour des magiciens, des enchanteurs et des sorciers;

3° Enfin, qu'entre les magnétiseurs-magiciens d'autrefois, et les magnétiseurs d'aujourd'hui, qui certes ne sont nullement sorciers, toute la différence consiste en ce que les premiers attribuant leur humaine puissance à des divinités fantastiques ou à des puissances occultes dont leur orgueil les portait à se croire les délégués ou les instrumens, n'en voyaient et n'en présentaient les manifesta-

tions que comme des preuves éclatantes des divers systèmes enfantés par leur imagination, tandis que les derniers, éclairés par les lumières des sciences physiques et physiologiques perfectionnées, intimement persuadés que la matière animée et inanimée est soumise à des lois constantes et invariables, ne voient dans leur faculté magnétique qu'une manifestation de ces lois, et ne l'exercent, ou du moins peuvent toujours ne *vouloir* l'exercer, que pour l'avantage et le bien de l'humanité. »

Nous avons promis d'examiner les divers procédés magnétiques qui ont été enseignés : pour remplir nos promesses, nous devons donner ici un extrait d'un journal d'une cure magnétique, traduit de l'allemand, Rastadt, 1787.

C'est une somnambule, jeune personne de 23 ans, n'ayant que peu d'instruction, qui, en somnambulisme, a dicté la théorie qu'on va lire. Nous avons supprimé tout ce qui était étranger à l'objet que nous traitons.

« 1° *Du Magnétisme.* L'homme porte en lui-même autant de fluide qu'il lui en faut pour exister; mais il n'en a pas toujours assez pour le communiquer aux autres. Ce fluide est élémentaire, léger, subtil, blanchâtre : lorsqu'il émane de notre corps, et qu'il est mu avec vivacité, il devient brillant. Les

malades, pendant qu'on les magnétise, l'attirent selon leurs différens besoins.

« Ce fluide est répandu dans toute la nature; mais il n'y a que l'homme qui sache l'employer : c'est par une vertu que sa volonté met en action, et qu'au défaut d'un terme plus convenable on peut nommer vertu magnétique.

« Il faut que le magnétiseur se recueille, qu'il soit sans distraction, uniquement occupé de lui et de la personne qu'il veut magnétiser, afin d'employer un des moyens de la nature pour agir sur elle-même. Il faut que son cœur s'élève au plus haut degré de l'amour du prochain, non parce qu'il nous a été ordonné de l'aimer, mais parce que, tous les hommes étant liés par des rapports indissolubles, et le genre humain formant un corps, cet amour résulte de la nature de l'homme.

« Le magnétiseur donne, par le mouvement de ses mains, plus d'essor au fluide qui émane de lui; il agit ainsi sur le fluide de celui qu'il magnétise, et lui communique une rapidité qui, dans l'état naturel, ne lui est pas propre.

« Le magnétiseur ne doit avoir d'autre but que de faire le bien, et de soulager le souffrant. Que l'un et l'autre soient tranquilles, et soumis à la Providence. Que le malade se recueille, que sa volonté reste sans action, qu'il songe à la vertu dont il attend du secours.

« Pour donner le premier rapport, il faut que le magnétiseur se place vis-à-vis de la personne ma-

gnétisée, qu'il tienne les mains sur les épaules, qu'il les glisse le long des bras, et qu'il tienne les pouces : cette manipulation doit se répéter pendant une demi-heure au moins, pour que le fluide circule de l'un à l'autre, et se mette en harmonie.

« Dans les maladies graves et invétérées, il faut seconder le magnétisme par des remèdes. Le magnétiseur doit avoir soin de la conservation de ses forces physiques, et maintenir son ame dans une assiette tranquille. Le magnétisme convient à presque tous les hommes; mais ses effets sont plus salutaires et plus prompts dans les uns que dans les autres.

« On peut agir sur des personnes éloignées, mais cet effet n'est possible qu'autant qu'il y a eu préalablement un rapport fortement établi par une action immédiate.

« Souvent, pendant la cure magnétique, se manifestent des maux qui, sans le magnétisme, se seraient développés plus tard, et auxquels il peut remédier. Si le magnétiseur connaît le genre de maladie, il dirigera le magnétisme sur la partie affectée; s'il ne le connaît pas d'abord, le magnétisé le lui indiquera bientôt, parce qu'il ne manquera pas d'éprouver quelques sensations à l'endroit où siège le mal.

« Il est impossible de donner des règles fixes sur la manière dont on doit magnétiser : elle dépend des circonstances et du genre de maladie; mais il importe de distribuer le fluide dans tout le corps, pour y occasioner une circulation prompte et égale.

« La personne qu'on magnétise n'éprouvera des

effets sensibles que lorsque ses nerfs seront suffisamment irrités; les uns s'en trouvent bien, les autres mal. Ces derniers s'en ressentent ordinairement à la tête et à l'estomac. Les personnes dont tout le corps est souffrant ont plus tard des sensations, et elles ne sont pas désagréables.

« Les personnes robustes sont moins susceptibles de magnétisme. Toutefois les hommes faibles et délicats sont plus difficiles à magnétiser, parce que le fluide ne peut guère agir sur des nerfs trop tendus qui semblent le repousser.

« Le magnétisme a été connu de tout temps; mais on en a fait souvent un mauvais usage, on l'a employé pour servir de spectacle, ou pour faire valoir des superstitions.

« 2° *De la crise, ou sommeil magnétique.* Chez les personnes qui tombent en crise, il s'opère dans la région du plexus solaire une espèce de solution et de dégagement, d'où résulte un rapport différent entre les opérations respectives et réciproques de l'esprit, de l'ame et du corps.

« Beaucoup de magnétiseurs font des efforts pour établir la crise. Au lieu de s'occuper de la maladie, ils ne songent qu'au somnambulisme. Ils réussissent quelquefois à étourdir ou à endormir leurs malades, mais non à les mettre en crise. Pour y parvenir, il faut que la vertu magnétique, la nature et la volonté s'accordent et concourent au même but.

« Le magnétiseur ne saurait jamais commander à la nature, sur laquelle il doit opérer, et qui ne fait

que le travail qui lui convient. Si, par des raisons qui tiennent au tempérament de la personne magnétisée, elle n'est pas disposée à entrer en crise, tous les efforts du magnétiseur pour obtenir cet état seront inutiles.

« Mille circonstances peuvent s'opposer à la crise. Chez les personnes robustes, elle est rarement complète. Chez les personnes sensibles, les peines de l'ame, les souffrances du corps, les maladies de nerfs et d'autres infirmités peuvent également l'empêcher, et rendre inutiles tous les efforts du magnétiseur.

« Pendant la crise, les yeux du malade sont fermés; le fluide, en s'attachant aux nerfs des paupières, colle les yeux : toutefois ils sont fermés différemment que dans le sommeil ordinaire. Cette espèce de désorganisation n'empêche pas qu'on ne puisse se représenter les objets, ce qui se fait par le moyen du sens dont notre ame est douée, et à proportion de l'usage qu'en l'état de veille on a fait de ses sens corporels, et de l'expérience qu'on a acquise par leur secours.

« Le somnambule n'existe que pour lui, pour ceux qui sont en rapport avec lui, et pour les objets sur lesquels il fixe son attention. C'est pourquoi, lorsque la crise est bien complète, il n'entend pas le bruit qui se fait autour de lui.

« L'état de crise est un état heureux. L'esprit est plus indépendant, les idées se succèdent avec plus de facilité : on voit plus clairement, et l'on embrasse

davantage. L'ame est plus éclairée, le sens dont elle est douée est frappé plus vivement ; on est plus homme pour soi et pour les autres ; on sent l'harmonie de la nature, et l'enchaînement de tout ce qui existe.

« Une personne en crise peut devenir son médecin, et opérer sa guérison ; mais ce n'est qu'autant que son rétablissement est conforme aux décrets de la Providence. Elle peut aussi connaître les maladies des autres ; mais on aurait tort de croire qu'elle puisse guérir tous les malades qui la consulteraient.

« Le magnétiseur ne doit pas se presser de faire parler la personne qu'il a mise en crise ; il faut qu'il patiente jusqu'à ce qu'elle parle de son propre mouvement. Pendant qu'elle se repose, sa vertu magnétique se fortifie, ses idées se développent, et elle fait des progrès.

« Lors même que la crise est complète, le magnétiseur ne doit questionner le somnambule qu'autant qu'il y est encouragé par lui.

« Il ne doit jamais se presser. Il y a des magnétiseurs qui ne songent qu'à faire parler leur somnambule, et qui, à force de vouloir, parviennent à l'y engager : ceux-là ne peuvent se flatter qu'il devienne clairvoyant ; au lieu de l'avancer, ils le reculent.

« On ne doit faire aux personnes en crise que des questions relatives à leur santé, ou à la santé des autres, ou au bien de l'humanité. Il est aussi inutile que téméraire de les interroger sur l'avenir, ou sur le sort des autres.

« Sans doute l'homme en crise juge mieux de l'avenir par le passé; il aperçoit l'enchaînement naturel des évènemens; mais il ignorera toujours si leur cours ne sera pas changé par les décrets de la Providence.

« La crise est toujours analogue à la disposition de l'esprit et de l'ame de celui qui l'éprouve : il y porte son caractère, sa façon de penser et ses connaissances. L'esprit est doué de certaines facultés, de certaines idées primitives, ou, pour mieux dire, d'un germe qui les contient; mais ce germe a besoin d'être cultivé par l'éducation et par l'instruction. Les connaissances qu'on acquiert en crise sont toujours relatives au degré de lumière dont on jouissait dans l'état de veille. Celui qui ne s'est point occupé de choses spirituelles, et qu'on questionnera en crise sur cet objet, n'en parlera que vaguement. Celui qui en état de veille n'a aucune idée de la religion chrétienne, n'en aura pas non plus en crise : son esprit n'ayant jamais réfléchi sur cette doctrine, elle lui sera tout-à-fait étrangère.

« Les connaissances physiques qu'on avait dans l'état de veille se développent mieux en crise. Les idées qu'on s'en fait sont plus distinctes, et on peut les communiquer. D'ailleurs, tout homme se trouve en rapport avec le monde physique.

« Des personnes simples et bornées peuvent, lorsqu'elles sont en crise, raisonner bien mieux qu'elles ne faisaient auparavant, parce que, dans cet état, leurs nerfs sont plus sensibles et plus irritables; pen-

dant la veille leur ame était maîtrisée par les besoins physiques, ce qui ne peut avoir lieu en crise. C'est de la délicatesse des nerfs que dépend, du moins en partie, la facilité de concevoir.

« On ne doit point communiquer à une personne qui a été en crise ce qu'elle a dit dans cet état, à moins qu'elle ne l'ait exigé.

« Il est avantageux aux enfans de tomber en crise; il leur est plus aisé qu'il ne l'est aux adultes d'y jouir paisiblement de la vertu magnétique; tout ce qu'ils diront, sans y être provoqués, de l'état de leur santé, etc., ne trouble point leur repos : mais il faut se garder de les questionner et de leur fournir l'occasion de réfléchir et de faire des recherches. Dans ce cas, quelque peu d'idées qu'ils aient, elles se développent; leur ame parvient à juger avec plus de justesse et de précision, mais au détriment de leurs nerfs. Ceux-ci sont, à cause de leur délicatesse, trop susceptibles d'impression, et portés à rendre des services précoces et peu proportionnés à leurs facultés : ils en seront trop affectés et affaiblis; et il est à présumer qu'ils n'atteindront jamais le degré de vigueur auquel ils peuvent prétendre en suivant l'ordre établi dans la nature. Il est physiquement impossible que des enfans dont, pendant la crise, on aura fatigué les nerfs à force de questions, puissent parvenir à un âge bien avancé.

« Lorsque la crise est bonne, il semble que les parties les plus nobles de l'ame se concentrent vers le plexus solaire. C'est là que l'ame est éclairée; elle

y a un sentiment vif de tous les objets que, dans l'état de veille, nous ne saurions voir que par le secours des yeux. Chez tel somnambule c'est l'intelligence, chez tel autre c'est la raison qui se manifeste le plus. Il y en a qui, dans leur crise, ont toute sorte d'adresse ; qui, les yeux fermés, peuvent lire, écrire, etc. Cette faculté de voir en crise n'est autre chose qu'un sentiment très délicat de l'ame qui se communique aux nerfs : toutefois elle ne peut avoir lieu que chez ceux qui, dans l'état de veille, ont la facilité de lire, d'écrire, etc., et qui ont quelque connaissance préliminaire des objets qu'on leur montre pendant la crise : sans quoi il faudrait croire qu'un aveugle-né peut avoir des idées distinctes des objets visibles ; ce qui répugne à la raison. On n'a proprement de science que celle qu'on acquiert à force d'étude, de recherches et d'expériences.

« La personne en crise peut être très clairvoyante sur un objet, et se tromper sur un autre. On ne doit accorder de confiance aux somnambules que lorsqu'à plusieurs reprises ils ont insisté sur leurs sentimens. En général, il importe de soumettre tout à l'examen le plus rigoureux. Un somnambule se trompe ou paraît se tromper lorsqu'on le force à répondre contre son gré, lorsqu'il n'a pas la faculté de se communiquer, ou lorsque les assistans, ne le comprenant qu'à moitié, ou point du tout, se croient pourtant autorisés à interpréter son sentiment.

« Il faut, à force d'expériences, sonder les dispositions de son somnambule, mettre à profit son gé-

nie, et le ramener autant que possible sur les matières dont il a parlé de son propre mouvement. Toutefois il faut être en garde contre nous-mêmes, surveiller notre imagination, nous recueillir, et de la sorte puiser de l'instruction dans la nature.

« La présence de personnes de sentimens opposés empêche le somnambule de devenir clairvoyant, ou, du moins, de se communiquer. On fera bien d'éloigner les curieux, les railleurs et tous ceux dont la présence pourrait le gêner, afin d'éviter les suites fâcheuses.

« Il y a des personnes qui prétendent que les crises sont contraires aux bonnes mœurs et à la bienséance. Cela ne peut jamais être fondé qu'à l'égard de ceux qui, en état de veille, ont le caractère moralement mauvais, et dans le cas où les somnambules, d'accord avec leurs magnétiseurs, ne respirent que la dépravation. C'est en crise surtout que l'homme a des idées nettes sur le bon emploi de ses moyens, et sur l'abus qu'on en peut faire. Si un magnétiseur s'oubliait au point de commettre quelque indécence, la personne qui est en crise en sortirait subitement, et s'éveillerait aussitôt.

« Il n'y a rien de surnaturel dans le somnambulisme. On a tort de l'envisager comme un phénomène étranger à la nature humaine. La nature renferme d'autres secrets encore plus incompréhensibles.

« Le Magnétisme tient au physique et au spirituel à la fois. Une crise spirituelle ne se conçoit pas.

L'esprit ne peut être mis en crise, et n'en a pas besoin.

« Parmi les magnétiseurs spirituels, il y en a qui supposent que leurs somnambules parlent par l'inspiration des esprits. C'est une erreur dans laquelle les somnambules mêmes les ont entraînés. Ceux-ci prenaient pour des révélations ce que leur propre esprit était parvenu à découvrir, à apercevoir et à sentir. Les connaissances qu'ils avaient acquises pendant la crise, et qu'ils avaient pu communiquer leur paraissaient autant d'inspirations. Les notions imparfaites qu'ils avaient de leur propre esprit, les préjugés de l'éducation, le défaut d'expériences suffisantes en crise, et leur peu d'aptitude à maîtriser leur imagination les engagea sans doute à se le persuader à eux-mêmes, et à l'assurer à leurs magnétiseurs.

« Ceux-ci, séduits par ce que l'état de crise présente de merveilleux, et ne pouvant s'en rendre compte d'une manière plus simple, ajoutèrent foi aux insinuations de leurs somnambules. Tout ce qu'on aperçoit en crise, tout ce qu'on y sent n'est aucunement dû aux communications des autres esprits. Notre esprit n'en a pas besoin ; pendant la crise il fait des observations, et il augmente ses lumières et ses connaissances. »

(La suite de l'Examen dans un prochain numéro.)

Nous éprouvons quelque plaisir à mettre sous les yeux de nos lecteurs les conclusions d'un ancien ouvrage écrit en faveur du Magnétisme, les circonstances sont à peu près les mêmes que lors de sa publication, les médecins et surtout les commissaires chargés de nouveau de l'examen du Magnétisme, pourront y puiser d'utiles réflexions, et les magnétiseurs de nouvelles armes pour la lutte qui se prépare ; car bientôt on demandera compte à la commission de ce qu'elle a fait, de ce qu'elle a vu ; il faudra bien qu'elle réponde : car si elle s'obstinait à garder le silence, elle serait attaquée vigoureusement et ne trouverait pas les esprits aussi modérés qu'ils l'étaient en 1784.

On connaît l'embarras des commissaires; ils tremblent d'avouer publiquement la vérité ; ils craignent une lutte : car beaucoup de leurs confrères ne veulent point du Magnétisme. Mais, s'il leur est permis d'échapper, en gardant le silence, aux révélations que l'Académie attend d'eux, il faudra bien qu'ils parlent quand ce sera le public qui interviendra et qui leur demandera compte de leurs travaux. Ils regretteront peut-être alors d'avoir manqué de courage et de n'avoir pas su braver l'opinion de quelques brouillons qui ont fait vœu de s'opposer à

toute découverte qui peut être utile; mais il ne sera plus temps, ils auront perdu le plus beau titre qu'il soit permis d'ambitionner, celui de bienfaiteur de l'humanité.

1° Si le magnétisme est un agent réel, la découverte de M. Mesmer peut être considérée comme une science vaste, d'où l'on pourrait déduire, avec le temps, un art, et même plusieurs arts utiles; alors le gouvernement doit la protéger, parce que les hommes doivent l'étudier.

2me conséquence. Si le magnétisme animal n'est qu'un agent chimérique, sans le protéger, on doit au moins le tolérer, 1° parce que cette chimère, quoi qu'on en dise, est au fond très innocente; 2° parce qu'elle devient utile aux hommes, en sauvant plusieurs d'entre eux des dangers incontestables de la médecine vulgaire.

Enfin la dernière conséquence utile que nous devons tirer de ces débats, où nous avons ajouté beaucoup de ridicule sur un fonds très sérieux, c'est la réforme de notre médecine. Tous ces combats que cette médecine ne cesse de soutenir contre les charlataneries nouvelles, prouvent qu'elle n'est elle-même que la charlatanerie la plus ancienne. Si nous avions réellement un art qui sût guérir, écouterions-nous ces hommes qui nous promettraient ce que nous possédons déja? Si la médecine cessait de

nous tromper, ne cesserions-nous pas d'être crédule par désespoir pour tous les charlatans?

Trompé moi-même par la médecine depuis vingt ans, toujours plus malade par ses remèdes que par mes maux, j'aurois peut-être quelque droit d'avancer, ou qu'il n'y a point de bonne médecine, ou qu'il est trop difficile de la rencontrer et de la reconnaître; mais je me rends justice sans hésiter; je suis des ces hommes *fruges consumere nati*, et qu'on peut tuer sans conséquence, parce qu'on les guérirait sans honneur; aussi je proteste que, dans tout ceci, je compte ma propre expérience pour rien; mais j'atteste en même temps qu'en fréquentant, à titre de malade, beaucoup de médecins et beaucoup de malades, j'ai constamment recueilli de leurs aveux, l'une de ces deux vérités que je viens de dire: qu'il n'y a point de bonne médecine, ou que les moyens de la discerner où elle est nous manquent.

Ne me dites donc point ici, messieurs: *Qui êtes-vous, vous qui parlez?* car tant que je parlerai contre la médecine, je vous répondrai que je m'appelle *légion*. Si le diable a fait une fois cette réponse au nom de ses confrères, je crois qu'elle est bien permise aux pauvres damnés de la médecine. Oui, messieurs, c'est au nom de la nombreuse tribu des anciens valétudinaires que j'ose vous dire: Ou laissez-nous le magnétisme, ou faites-nous une médecine.

Mais avant que d'accuser hautement votre art, il faut remplir un devoir plus pressant, celui de louer plusieurs de ceux qui l'exercent, et le Ciel m'est té-

moin que la justice et la reconnaissance rendent ce devoir bien cher à mon cœur.

Oui, messieurs, je le dis sans flatterie, à considérer toutes les professions qui, dans la société, remplissent le loisir ou les besoins des hommes, je n'en connais aucune, quant moi, où l'on trouve plus que dans la vôtre des hommes aimables, de vrais savans, de bons citoyens, d'excellens pères de famille, des amis sûrs.

Il est arrivé dans votre science le contraire de ce qu'on voit dans les autres : il est peu de science qui ne vaille mieux que les savans, et par un contraste singulier, il est peu de médecins qui ne valent mieux que la médecine. Rousseau a dit : *Faites-moi venir la médecine, pourvu qu'elle vienne sans le médecin ;* j'oserais dire, au contraire : *Faites-moi venir le médecin, pourvu qu'il vienne sans la médecine.*

Mais il faut tout dire, ces hommes qu'on doit, pour la plupart, estimer et chérir comme parens, comme amis, comme concitoyens, ne sont plus les mêmes, sitôt qu'il s'agit de médecine ; il en est bien peu qui ne déploient deux passions également dangereuses : l'une de ces passions a pour objet leur médecine particulière ; l'objet de l'autre est la médecine en général.

Chaque médecin, autant que j'ai pu l'observer, s'est fait à lui tout seul une médecine particulière ; c'est l'œuvre de ses cinq sens et de ses dix doigts ; aussi la chérit-il, la défend-il comme le *palladium* de sa gloire personnelle.

Mais de plus, tous chérissent, tous défendent en corps la médecine en général, telle qu'elle est, *talis qualis ;* et ils la défendent, non pas comme une science qu'ils croient vraie, mais comme un état qu'ils ont payé, qui leur appartient, et qui leur est bon : c'est un bien de communauté.

Or, ces deux passions, qui, je ne sais comment, et malgré leurs oppositions, se combinent à merveille dans le cœur des médecins, les rendent en général aussi dangereux pour leurs confrères que pour leurs concitoyens.

La passion secrète que chaque médecin a pour la médecine qu'il s'est faite, le rend presque toujours l'ennemi de tous ses collègues qui affectent de la mépriser et de la décrier; et la passion non moins vive qu'ils ont tous pour les droits d'une profession qui fait leur existence sociale, les rend souvent bien dangereux pour la société même.

Tant qu'il n'est question que de leur médecine particulière, et qu'il s'agit seulement de savoir lequel est un bon ou mauvais médecin, ils sont tous divisés entre eux ; mais quelqu'un s'avise-t-il de mettre en question la médecine même, et prétend-il guérir sans être médecin en forme? aussitôt les voilà tous unis contre cet ennemi commun.

Cependant il est bon d'observer quels sont ceux que les médecins regardent comme leurs ennemis ; le public, messieurs, ne le croirait jamais, et je ne sais si vous l'avez assez remarqué vous-mêmes : vos premiers ennemis ne sont pas ceux que vous appelez

Charlatans; ils le sont si peu, que la plupart de leurs poisons ne paroissent que sous l'enseigne de vos certificats authentiques. Qu'avez-vous à craindre de ces gens-là? ils passent tous comme l'ombre, tandis que vous restez. N'ont-ils qu'un remède pour un mal particulier? il vous reste tant d'autres maux! Prétendent-ils au spécifique universel? trop promettre dégoûte d'espérer, et la panacée reste dans la boîte.

Mais vos ennemis, messieurs, vos véritables ennemis, quels sont-ils? Ce sont ceux qui s'avisent de vanter aux dépens de votre art la puissance de la nature. Fussent-ils médecins, il faut qu'ils se rétractent, se taisent ou périssent. Celui qui, vantant cette nature, dira que votre art ne peut rien sur elle, et qu'elle peut presque tout sans votre art, celui-là sera un traître, s'il est médecin; un imposteur, s'il est étranger, et l'on tentera de les écraser tous deux sous les ruines même de la nature.

Ce n'est pas, messieurs, que vous ne conveniez vous-mêmes du grand pouvoir de la nature dans les maladies humaines; mais à condition que vous serez les seuls à le dire, et que les autres ne l'entendront qu'à votre guise. Faut-il s'expliquer en un mot? vous convenez du pouvoir souverain de la nature à peu près comme les maires du palais convenaient de l'autorité de nos rois fainéans, en prétendant tout faire à leur place, et les détrônant à la fin.

Messieurs, votre empire est encore bien fort, car il est fondé sur notre ignorance et notre faiblesse. Mais prenez garde que trop de confiance ne vous

perde : vous n'avez point, comme le despotisme, de force physique et réelle, tout votre pouvoir est dans notre opinion; et quand nous cesserons d'être ignorans, nous cesserons d'être foibles, et vous cesserez d'être forts.

Y songez-vous bien, messieurs, et n'êtes-vous pas frappés de toutes les conquêtes que depuis trente années seulement, la saine raison et l'expérience qui la guide ont faites sur les usurpations de votre art? Prêtez l'oreille à la voix publique. Quand on veut aujourd'hui louer un médecin, que dit-on de lui? *C'est un homme qui ordonne peu de remèdes*. Et que signifie cette espèce de sentence? sinon, c'est un médecin qui fait très peu d'usage de la médecine. Messieurs, vous n'avez pas un moment à perdre; vous pourrez peut-être, à force de cris, d'intrigues, de cabales, nous enchaîner encore, accabler aujourd'hui Mesmer, le chasser, le poursuivre; mais, vous devez vous y attendre, cet homme reviendra demain, et si ce n'est lui, un autre reviendra bientôt à sa place. Deux grands secrets que vous aviez soigneusement cachés aux hommes commencent à se divulguer; l'un est le secret de la faiblesse de votre art, l'autre est celui de la force de la nature. Cette nature, n'en doutez point, suscitera de temps en temps des apôtres, et nous les écouterons, nous les croirons toujours davantage. Hâtez vous donc, et prévenez votre subversion entière par quelques réformes sages.

Songez, il en est temps, au bien des hommes, à

la gloire véritable de votre art, à votre gloire propre; laissez, laissez enfin vos professeurs, maîtres de mensonges et d'erreurs, et vos écoles, échos de siècle en siècle de ces erreurs et de ces mensonges. Vous n'avez qu'un maître, messieurs, c'est la nature, et vous n'avez qu'une école, c'est le lit des malades. Sans cesse attentifs à la voix de ce maître, toujours présens à son école, alors peut-être vous pourrez créer ou du moins refaire un art dont la plus grande force est de savoir ce qu'il ne doit point faire, et la plus grande sagacité est de déterminer ce qu'il ne saurait voir; n'ayant jamais la dangereuse présomption de surpasser la nature, ni même de l'égaler, se permettant à peine de la suppléer quelquefois, et toujours en imitant avec respect ses propres procédés.

Votre gloire personnelle, messieurs, consisterait dans l'abolition de tous vos systèmes particuliers et l'union de toutes vos expériences. Elle consisterait à regarder comme un collègue, comme un frère, celui qui, même par d'autres moyens que vous, guérirait autant que vous, et comme un maître, celui qui constamment guérirait davantage.

Enfin, messieurs, la gloire de chaque médecin serait de se regarder lui-même, non plus comme l'homme de tel corps, de telle université, telle aggrégation, tel collège, mais comme l'homme de l'univers, l'homme des hommes, ou plutôt l'homme de la nature.

Il me semble, messieurs, que je l'entends tout à

coup cette nature élever sa voix douce et pénétrante, pour dire au médecin :

« Tu prétends être mon guide et mon rival : ne « suffit-il pas à ton orgueil d'être mon disciple et « mon héraut? Comme mon disciple, je veux que « tu observes long-temps ma sagesse pour admirer « enfin ma puissance; et comme mon héraut, je « veux que tu ne cesses point d'annoncer l'un et « l'autre aux hommes qui ne cessent point de me « méconnaître.

« Mais si tu veux connaître ma sagesse, connais « d'abord ta propre témérité, et, pour admirer ma « puissance, apprends à t'humilier devant ta fai-« blesse; en un mot, connais-toi d'abord si tu veux « me connaître.

« Rappelle-toi donc que depuis quatre mille ans, « tu n'as point cessé d'agiter, de tourmenter, de « briser tous mes ouvrages, pour te faire à toi-même « ce que tu appelles un *art*. Que de travaux, et quels « efforts! tu as dévasté les végétaux, égorgé les ani-« maux, extrait les minéraux, disséqué des cadavres, « discerné les parties les plus subtiles et les plus « cachées; ensuite tu t'es vanté par toute la terre de « tes découvertes et des chefs-d'œuvre de ton ima-« gination et de ton industrie. Cependant sois sin-« cère, et réponds-moi : as-tu prolongé la durée de « l'homme? as tu plus que moi guéri les maux? les « as-tu du moins adoucis? n'as-tu pas au contraire « augmenté les maux qu'il avait et suscité des maux

« qu'il n'avait pas? Je te demande enfin si tu te « crois plus grand médecin que ton Hyppocrate, qui « ne savait rien de ce que tu prétends avoir appris?

« Rentre en toi-même, ou plutôt reviens à moi; il « n'est qu'un art, et c'est le mien. Cesse de vouloir « me dicter tes lois particulières, je ne les connais « pas, et connais toi-même enfin les lois générales « que je t'ai dictées, ainsi qu'à tous les êtres.

« Ma loi universelle est de conduire successive- « ment tous les êtres de la vie à la mort, et de la « mort à la vie; d'assigner à chacun l'époque et la « forme où il doit paraître, durer, fuir et reparaître. « La loi générale que j'ai imposée à tous les êtres sen- « sibles est de passer du plaisir à la douleur, et de la « douleur au plaisir; tel est mon immuable décret; « c'est des maux mêmes que je fais découler tous « les biens. Audacieux et aveugles que vous êtes, « tantôt vous reconnaissez cette loi pour calomnier « ma sagesse, tantôt vous la niez pour vous exagérer « votre propre puissance. Vous vous flattez de faire « à votre gré durer le plaisir et cesser la douleur : « c'est là le but de vos arts, de vos sciences, des « travaux de vos journées, des rêves de vos nuits. « Vous avez fait une morale où vous cherchez le « souverain bonheur; une médecine où vous croyez « trouver une santé parfaite. Insensés! considérez « ce qui vous est revenu de vos chimères : votre « fausse morale a voulu guérir vos passions, elle a « tué votre ame par l'indifférence; votre médecine

« a voulu guérir vos maux, elle a tué vos corps par « les remèdes.

« Voyez les animaux; bien plus sages que vous, « sans efforts de leur part, sans violence de la mienne, « ils jouissent du plaisir et supportent la douleur. « Paisibles et soumis sous l'influence de mes lois, « ils abrègent tous leurs maux par la patience, et « prolongent tous leurs plaisirs par la tempérance, « tandis que vous, au contraire, vous augmentez « vos maux par l'inquiétude, et corrompez tous vos « plaisirs par la crainte, en les abrégeant par leurs « excès; enfin en vous débattant avec violence dans « les liens même dont je vous attachais à la vie, « vous vous serrez comme dans un lacet, et vous « vous étouffez vous-mêmes.

« Le malheur de vos arts, ajouterait la nature, « est de faire penser aux hommes qu'ils ont beau- « coup de forces, et le malheur de vos sciences est « de leur persuader qu'ils ont beaucoup de lumières. « Je laisse le temps et l'expérience les corriger peu « à peu et les ramener insensiblement à moi.

« Mais quand l'homme est malade, quand la folle « présomption de la force de ses arts et des lumières « de ses sciences peut lui coûter l'existence même, « abandonnerai-je cet être à qui mes lois avaient as- « signé une plus longue durée? Non; et c'est toi, « dirait la nature au vrai médecin, c'est toi que « j'ai choisi pour le sauver de lui-même.

« Tu le verras, dans cet état de maladie, trembler « comme la feuille, ou se dépiter comme un enfant ou

« s'agiter comme un furieux; tu l'entendras te de-
« mander la vie et la santé, tantôt avec le ton impérieux
« d'un maître à son esclave, tantôt avec la soumission
« d'un homme envers un Dieu, et tu riras en toi-
« même de son orgueil comme de sa faiblesse; tu le
« flatteras, tu le calmeras comme un enfant. Promets-
« lui, j'y consens, plus que tu n'espères et beaucoup
« plus que tu ne peux; remplis d'abord son ame du
« baume de la douce espérance : l'espérance est pour
« les maux des hommes le premier remède de la nature.

« Mais l'ame de l'homme, et surtout de l'homme
« malade, est une mer agitée, et tu verras bientôt
« succéder à l'espérance les alarmes et l'effroi. Il
« s'irritera et de ses maux et de ton inaction; il t'ac-
« cusera de ce qu'il souffre et de ce que tu ne fais
« pas; il menacera de chercher ailleurs des secours;
« il les appellera peut-être, et tu le verras aussitôt
« environné d'hommes ignorans, qui, sous le nom
« de remèdes, lui prodigueront des poisons. Prends
« pitié de ce misérable; éloigne de lui ces secours
« pires que son danger; cache-lui bien, il le faut,
« que l'unique secours est dans lui-même et dans
« mes bienfaisantes et inévitables lois : dis à cet
« homme crédule que tu possèdes un art et même un
« grand art, descends jusqu'à le tromper pour son
« bien même. Au nom de cet art, présente-lui des
« boissons douces et des alimens sains; feins d'agir
« et ne cesse point de promettre, et crois qu'en agis-
« sant à ta place, je démentirai rarement tes pro-
« messes.

« Si cependant j'avais marqué le moment de la fin « de cet être, que je n'ai fait naître que sous la condition même de finir, baisse la tête, soumets-toi, « et supporte avec courage les reproches que des « hommes mortels oseront te faire de la mort d'un « homme condamné par moi-même dès sa naissance.

« Mais aussi, quand tu te verras comblé d'éloges « et de reconnaissance pour des guérisons qui ne « sont que de moi, quand on appellera *tes prodiges* « les purs effets de mes lois, prends bien garde de « me méconnaître dans mes ouvrages; ne rougis « point de publier mes bienfaits, accoutume insensiblement l'esprit des hommes à s'y confier, et tire « ta gloire de celle que tu rends à la nature.

« Que si pourtant, à force de m'observer, tu parviens à surprendre quelques-uns de mes procédés, « je te permets de les imiter; mais n'oublie jamais, « en m'imitant, le respect que tu dois à ma puissance, « et la défiance que tu dois à ta faiblesse; garde-toi « bien alors de confondre le moment où je recueille « mes forces et celui où j'en désespère, le moment « où je suspends pour revenir et celui où j'abandonne sans retour. Rappelle-toi sans cesse que « puisque ma première règle est d'agir, ton premier « devoir est d'attendre. »

Ainsi, peut-être, s'expliquerait la nature. Mais c'est à vous, messieurs, si souvent à portée de l'entendre, qu'il conviendrait de la faire parler d'une manière vraiment digne d'elle. Qu'il est fâcheux, je

le dis du fond du cœur, qu'il est triste pour le progrès de la vérité, que des hommes tels que vous n'aient pas voulu, dans cette occasion célèbre, se rendre les arbitres de la médecine et les interprètes de la nature!

Oh! messieurs, quelle occasion vous avez perdue! Les hommes les plus ambitieux en cherchent toute leur vie de pareilles, et ne la trouvent point; ou, s'ils la trouvent, ils meurent contens en l'embrassant; et vous, messieurs, elle vous cherche elle-même, et vous la repoussez. Ces hommes, si avides de l'estime de leurs semblables, se croient heureux quand ils peuvent montrer une fois, aux yeux de quelques-uns, un peu de supériorité, soit par le cœur, soit par l'esprit; et vous, messieurs, vous pouviez (ce qui ne se rencontre presque jamais) prouver à la fois et à tous, et votre cœur et votre esprit. Vous pouviez, en vous montrant les amis généreux de la seule humanité, vous voir déférer le titre de réformateurs d'un art dont on vous a cru les esclaves : il ne fallait peut-être qu'un peu de patience équitable pour faire éclater les plus grandes lumières, et mériter le plus grand honneur. Non, messieurs, non, cette occasion est passée pour ne revenir jamais....

Après avoir tâché de parler pour la justice, maintenant je réclame votre indulgence. Puis-je espérer, en finissant, messieurs, que vous pardonnerez ces réflexions sévères à un ancien malade qui, de très bonne foi, croit avoir été soulagé par le magnétisme

des maux que la médecine ordinaire n'avait fait qu'aigrir?

Un juge excuse, dit-on, les reproches du client qu'il a dû condamner : des médecins ne doivent-ils pas quelque indulgence aux plaintes même injustes d'un malade qu'ils n'ont pu guérir ni du mal de la nature, ni du mal de leurs remèdes?

Notice sur Valentin Greterick.

Puisque de nos jours certains hommes voudraient faire revivre les possessions et nous ramener aux temps des exorcismes (1), nous ne pouvons mieux faire que de donner ici l'histoire d'un prophète irlandais, fameux par ses miracles, afin de faire sentir le ridicule de toutes ces scènes qui ont si long-temps contribué à tenir les peuples dans l'ignorance et la barbarie.

L'agent magnétique dont on s'est servi long-temps, sans le connaître, va bientôt, nous n'en doutons pas, donner la clef de tous les phénomènes attribués aux puissances infernales, et en empêchera le retour.

En 1665 M. de Cominges, alors ambassadeur de

(1) Voyez *Etude raisonnée du Magnétisme animal*, par M. de la Marne, brochure in-8°, chez Hivert, rue des Mathurins-St.-Jacques, n° 18.

France en Angleterre, fit venir chez lui Valentin Greterick pour voir quelques-uns des miracles qu'il opérait alors en grand nombre; la foule des infirmes et des curieux était si grande à son hôtel, qu'on eut beaucoup de peine à contenir le monde et à régler les rangs.

Le prophète irlandais rapportait toutes les maladies aux esprits malins, et tous les malades étaient autant de possédés. Le premier qu'on lui présenta était un homme accablé de goutte et de douleurs de rhumatisme, ce que voyant, le faiseur de miracles dit : *J'ai vu de cette sorte d'esprits en Irlande, il y a long-temps. Ce sont des esprits aquatiques, qui apportent des froidures, et excitent des débordemens d'humeurs en ces pauvres corps. Esprit malin,* dit-il, *qui as quitté le séjour des eaux pour venir affliger ce corps, je t'ordonne de quitter ta nouvelle demeure, et de t'en retourner à ton ancienne habitation.* Cela dit, le malade se retira; il en vint un autre qui se disait tourmenté de vapeurs mélancoliques, hypocondriaques : *Esprit aérien,* dit l'Irlandais, *retourne dans l'air; exerce ton métier pour les tempêtes, et n'excite plus de vents dans ce triste et malheureux corps.*

Ce malade fit place à un troisième qui, suivant le prophète, n'était tourmenté que par un simple lutin, incapable de tenir un moment à sa parole. Il fit un souris à l'assemblée, en disant : *Cette sorte d'esprit afflige peu souvent, et divertit presque toujours.* A l'entendre, il n'ignorait rien en matière d'esprits; il

savait leur nombre, leur rang, leurs emplois, et se vantait d'entendre beaucoup mieux les intrigues des démons que celles des hommes.

Un homme et une femme mariés ensemble, vinrent chercher du secours dans sa vertu, contre un esprit de discorde, disaient-ils, qui troublait leur ménage et y portait toujours la division. C'était un gentilhomme de quarante-cinq ans, dont la femme, assez bien faite, en avait environ trente-cinq. Elle voulut parler la première. « J'ai un mari, « dit-elle, le plus honnête homme du monde, à qui « je donne mille chagrins, et qui ne m'en donne pas « moins à son tour. Mon intention est de bien vivre « avec lui, et cela serait, si un mauvais esprit dont « je me sens saisie ne me rendait insupportable, et « ne me donnait les plus violentes agitations. Lors- « qu'elles ont cessé, je reviens à ma douceur natu- « relle, et je n'oublie rien pour plaire à mon époux; « mais son démon le tourmente à son tour, lorsque « le mien me laisse; et ce mari, qui a tant de pa- « tience pour mes transports, n'a que de la fureur « pour ma raison. Là se tut la dame, en apparence « assez sincère, et le mari reprit ainsi :

« Quelque sujet que j'aie de me plaindre du diable « de ma femme, je dois avouer qu'il est sincère, et « qu'il vient de dire la vérité. Lorsqu'il a fini, le « mien commence son train. Ainsi, notre vie se « passe à faire le mal et à l'endurer. Voilà nos tour- « mens; s'il y a du remède, je vous prie de nous le « donner. La cure d'un mal aussi étrange que le

« nôtre ne sera pas celle qui vous fera le moins
« d'honneur. »

Ce ne sont ici ni lutins ni farfadets, dit le prophète Irlandais; *ce sont des esprits du premier ordre de la légion de Lucifer, démons orgueilleux, grands ennemis de l'obéissance, et fort difficiles à chasser.* Alors, il demanda la permission à l'assemblée de se retirer dans un cabinet pour y consulter ses livres, car il avait besoin de paroles extraordinaires, et d'une formule un peu forte. Il en trouva une, dit-il, capable de confondre tous les diables de l'enfer. Le premier effet de la conjuration se fit sur lui-même; car ses yeux roulaient dans sa tête d'une manière violente, et il faisait des grimaces et des contorsions horribles. Après avoir tourné ses yeux de toutes parts, il les fixa sur ces bonnes gens, et les ayant frappés tous deux d'une baguette qui ne devait pas être sans vertu: *Allez, démons,* dit il, *allez, esprits de dissension, exercer la discorde dans l'enfer, et laissez rétablir par votre départ l'heureuse union que vous avez troublée! Et vous, mes amis,* en s'adressant aux époux, *allez goûter avec joie le repos dont vous êtes privés depuis long-temps.*

Les démons expédiés, le bon Irlandais se retira; tout le monde sortit, et nos bonnes gens retournèrent à leur logis, avec une satisfaction plus merveilleuse que le prodige fait en leur faveur. Mais elle fut de courte durée. Sur le mot *d'obéissance,* lâché imprudemment par le mari, il y eut une nouvelle scène qui lui fit faire des réflexions sur leur malheur, et

leur persuada qu'ils n'étaient pas guéris. Ils prirent le parti d'aller demander une plus forte et plus efficace conjuration au prophète. Du moment qu'il les aperçut, il crut qu'ils venaient le remercier; mais la femme l'ayant désabusé, il examina attentivement leurs yeux, et convint, un peu honteux, que tous les esprits n'étaient pas délogés; et après les avoir conjurés de la manière la plus énergique les patiens se crurent pour le coup à la fin de leur malheur. Ce jour leur parut comme un jour de noces, et la nuit fut attendue, dit Saint-Évremont, avec la même impatience que celle du premier jour de leur mariage. Mais, hélas, dit-il, qu'elle répondit mal à leurs désirs! le trop d'amour fait la honte des amans. Heureusement pour l'honneur du mari, la femme accusa les démons, et le prophète ne fut plus à son égard qu'un pauvre Hibernois, qui n'avait pas la vertu de chasser un feu follet. Sa confusion se tourna en dépit contre l'Irlandais, qui n'avait pas su les délivrer. Il y a long-temps, dit-elle brusquement, et comme si elle eût été inspirée, que la simplicité de cet homme amuse la nôtre, et je vois bien que nous attendrions vainement notre guérison de lui. Mais ce n'est pas assez d'être détrompés; la charité nous oblige à détromper les autres aussi bien que nous, et à faire connaître sa vanité ou sa sottise.

Le triomphe de l'Irlandais était complet, lorsque notre couple fendit la presse courageusement pour venir le démasquer au milieu de sa gloire. *N'as-tu point de honte*, lui dit la femme, *d'abuser le peuple*

simple et crédule, comme tu fais, par l'ostentation d'un pouvoir que tu n'eus jamais, tu avais ordonné à nos démons de nous laisser en repos, et ils n'ont fait que nous tourmenter encore davantage ; tu leur avais commandé de sortir, et ils s'opiniâtrent encore avec plus de force à rester en dépit de tes ordres, se moquant également de notre crédulité et de ton imbécille puissance. Le mari continua les mêmes reproches, jusqu'à lui refuser la qualité *d'imposteur*, parce qu'il fallait, disait-il, de l'esprit pour l'imposture, et que ce misérable n'en avait point. Le prophète perdit la parole, en perdant l'autorité qui le rendait vénérable, et ce redoutable pouvoir établi sur les esprits, devint à rien aussitôt qu'il y eut des gens assez hardis pour ne pas le reconnaître (1).

Preuve manifeste que le diable a été aussi quelquefois dans le corps des jesuites.

Lettre du révérend père Surin, jésuite, exorciste des religieuses Ursulines de Loudun, écrite à un sien ami jésuite.

« Il n'y a guère de personnes à qui je prenne « plaisir de raconter mes aventures qu'à votre révé-

---

(1) Voyez *la Vie de Saint-Evremond*, par M. de Maizeaux, et surtout la pièce intitulée : *Le Prophète Irlandais.*

« rence qui les écoute volontiers, et forme dessus
« des pensées qui ne viendraient pas facilement aux
« autres, qui ne me connaissent pas comme elle.
« Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, je
« suis tombé en un état bien éloigné de ma pré-
« voyance, mais bien conforme à la providence de
« Dieu sur mon ame. Je ne suis plus à Marennes,
« mais à Loudun, où j'ai reçu la vôtre depuis peu.
« Je suis en perpétuelle conversation avec les dia-
« bles, où j'ai eu des fortunes qui seraient trop lon-
« gues à vous déduire, et qui m'ont donné plus de
« sujet que je n'eus jamais de connaître et d'admi-
« rer la bonté de Dieu. Je vous en veux dire quel-
« que chose, et je vous en dirais davantage, si vous
« étiez plus secret. Je suis entré en combat avec
« quatre démons des plus puissans et malicieux de
« l'enfer; moi, dis-je, de qui vous connaissez les
« infirmités. Dieu a permis que les combats ont été
« si rudes et les approches si fréquentes, que le
« moindre champ de bataille était l'exorcisme; car
« les ennemis se sont déclarés en secret, de nuit et
« de jour, en mille manières différentes. Vous pou-
« vez vous figurer quel plaisir il y a de se trouver à
« la merci de Dieu seul. Je ne vous en dirai pas
« davantage; il me suffit que, sachant mon état,
« vous preniez sujet de prier pour moi. Tant y a
« que depuis trois mois et demi je ne suis jamais
« sans avoir un diable auprès de moi en exercice.
« Les choses en sont venues si avant, que Dieu a
« permis, je pense pour mes péchés, ce qu'on n'a

« peut-être jamais vu en l'Eglise, que, dans l'exer-
« cice de mon ministère, le diable passe du corps
« de la personne possédée, et, venant dans le mien,
« m'assaut et me renverse, m'agite et me traverse
« visiblement, en me possédant plusieurs heures
« comme un énergumène. Je ne saurais vous expli-
« quer ce qui se passe en moi durant ce temps, et
« comme cet esprit s'unit avec le mien; sans m'ôter
« ni la connaissance ni la liberté de mon ame, en
« se faisant néanmoins comme un autre moi-même,
« et comme si j'avais deux ames, dont l'une est dé-
« possédée de son corps, de l'usage de ses organes,
« et se tient à quartier en voyant faire celle qui s'y
« est introduite. Les deux esprits se combattent dans
« un même champ qui est le corps, et l'ame est
« comme partagée. Selon une partie de soi, elle est
« le sujet des impressions diaboliques; et, selon
« l'autre, des mouvemens qui lui sont propres ou
« que Dieu lui donne. En même temps je sens une
« grande paix, sous le bon plaisir de Dieu, et sans
« connaître comme vient une rage extrême, et aver-
« sion de lui, qui produit comme des impétuosités
« pour s'en séparer, qui étonnent ceux qui les voient;
« et en même temps une grande joie et douceur, et
« d'autre part une tristesse qui se produit par des
« lamentations et cris semblables à ceux des dé-
« mons. Je sens l'état de damnation et l'appréhende,
« et me sens comme percé des pointes du désespoir
« en cette ame étrangère, qui me semble mienne;
« et l'autre ame, qui se trouve en pleine confiance,

« se moque de tels sentiments, et maudit en toute
« liberté celui qui les cause; voire je sens que les
« mêmes cris qui sortent de ma bouche viennent
« également de ces deux ames, et je suis en peine de
« discerner si c'est l'alégresse qui les produit ou la
« fureur extrême qui me remplit. Les tremblemens
« qui me saisissent quand le Saint-Sacrement m'est
« appliqué viennent également, ce me semble,
« d'horreur de sa présence, qui m'est insupportable,
« et d'une révérence cordiale et douce, sans les
« pouvoir attribuer à l'une plutôt qu'à l'autre, et
« sans qu'il soit en ma puissance de les retenir.
« Quand je veux, par le mouvement de l'une de ces
« deux ames, faire un signe de croix sur ma bouche,
« l'autre me détourne la main avec grande vitesse,
« et me saisit le doigt avec les dents, pour me le
« mordre de rage. Je ne trouve guère jamais l'orai-
« son plus facile et plus tranquille qu'en ces agita-
« tions. Pendant que le corps roule par la place, et
« que les ministres de l'Eglise me parlent comme à
« un diable, et me chargent de malédictions, je ne
« saurais vous dire la joie que je ressens, étant de-
« venu diable, non par rébellion à Dieu, mais par
« la calamité qui me représente naïvement l'état où
« le péché m'a réduit; et comme quoi m'appropriant
« toutes les malédictions qui me sont données, mon
« ame a sujet de s'abîmer en son néant. Lorsque les
« autres possédées me voient en cet état, c'est un
« plaisir de voir comme elles triomphent, et comme
« les diables se moquent de moi, disant: Médecin,

« Guéris-toi toi-même, va-t'en à cette heure monter « en chaire; qu'il le fera beau voir prêcher, après « qu'il aura roulé par la place : *tentaverunt, subsa-* « *naverunt me subsanatione, frenduerunt super me* « *dentibus suis.* Quel sujet de bénédiction de se « voir le jouet des diables, et que la justice de Dieu « en ce monde tire raison de mes péchés ! mais « quelles faveurs d'expérimenter de quel état m'a « tiré Jésus-Christ, et sentir combien est grande la « rédemption, non plus par ouï-dire, mais par im- « pression de ce même état; et qu'il est bon d'avoir « ensemble la capacité de pénétrer ce malheur, et « de remercier la bonté qui nous a délivrés avec « tant de travaux ! Voilà où j'en suis à cette heure « quasi tous les jours. Il se forme sur cela de grandes « disputes, *et factus sum magna quæstio :* S'il y a « possession, ou non; s'il se peut faire que les mi- « nistres de l'Evangile tombent en de si grands in- « convéniens. Les uns disent que c'est un châti- « ment de Dieu sur moi, en punition de quelque « illusion; les autres disent quelque autre chose; et « moi je m'en tiens là, et ne changerais pas ma for- « tune avec un autre, ayant ferme persuasion qu'il « n'y a rien de meilleur que d'être réduit en de « grandes extrémités. Celle où je suis est telle que « j'ai peu d'opérations libres : quand je veux parler, « on m'arrête la parole; à la messe, je suis arrêté « tout court; à la table, je ne puis porter le mor- « ceau à la bouche; à la confession, je m'oublie « tout-à-coup de mes péchés, et je sens le diable

« aller et venir chez moi comme en sa maison; dès « que je me réveille, il est là; à l'oraison, il m'ôte « la pensée quand il lui plaît; quand le cœur com- « mence à se dilater en Dieu, il le remplit de rage; « il m'endort quand je veux veiller; et publiquement, « par la bouche de la possédée, il se vante qu'il est « mon maître, à quoi je n'ai rien à contredire. Ayant « le reproche de ma conscience, et sur ma tête la « sentence prononcée contre les pécheurs, je la dois « subir, et révérer l'ordre de la providence divine, « à laquelle toute créature se doit assujettir. Ce « n'est pas un seul démon qui me travaille; ils sont « ordinairement deux. L'un est Leviatan opposé au « Saint-Esprit, d'autant que, comme ils ont dit ici, « en enfer, ils ont une trinité, que les magiciens « adorent, Lucifer, Belzébuth et Leviatan, qui est la « troisième personne de l'enfer; et quelques auteurs « l'ont remarqué et écrit ci-devant. Or les opéra- « tions de ce faux paraclet sont toutes contraires « au véritable, et impriment une désolation qu'on « ne saurait assez bien représenter. C'est le chef de « toute la bande de nos démons, et il a l'intendance « de toute cette affaire, qui est une des plus étranges « qui se soient vues peut-être jamais. Nous voyons « en ce même lieu le paradis et l'enfer: les reli- « gieuses qui sont comme des Ursules, prises en un « sens; et en l'autre, pires que les plus perdues en « toutes sortes de dérèglemens, de saletés, de blas- « phêmes et de fureurs. Je ne désire point que « votre révérence rende ma lettre publique, s'il lui

« plaît. Vous êtes le seul à qui, hors mon confesseur « et mes supérieurs, j'en ai voulu tant dire. Ce n'est « que pour entretenir quelque communication, qui « nous aide à glorifier Dieu, en qui je suis votre « très humble serviteur.

JEAN-JOSEPH SURIN.

« Je vous prie de me moyenner des prières, en « ayant besoin. Je suis des semaines entières si stu- « pide vers les choses divines, que je serais bien « aise que quelqu'un me fît prier Dieu comme un « enfant, et m'expliquât grossièrement le *Pater* « *noster*. Le diable m'a dit : Je te dépouillerai de « tout, et tu auras besoin que la foi te demeure ; je « te ferai devenir hébété. Il a fait pacte avec une « magicienne, pour m'empêcher de parler de Dieu, « et avoir force de me tenir l'esprit bridé, ce qu'il « effectue fort fidèlement comme il a promis ; et je « suis contraint, pour avoir quelque conception, de « tenir souvent le Saint-Sacrement sur ma tête, me « servant de la clef de David pour ouvrir ma mé- « moire. »

Supercherie des Somnambules.

—

Dans un des numéros précédens nous avons fait sentir combien il importait de s'assurer d'avance si le sommeil d'une personne que l'on va consulter est réel ou simulé; avant de donner les moyens de reconnaître ce sommeil nous allons mettre sous les yeux du lecteur une petite anecdote rapportée par M. de Puységur dans ses Mémoires; comme le même fait s'est plusieurs fois reproduit, on se tiendra en garde contre les personnes qui prétendent dormir depuis plusieurs années sans être même magnétisées.

Bientôt nous citerons des faits qui prouvent que plusieurs magnétiseurs très instruits ont été la dupe de prétendus somnambules dont le sommeil était si bien simulé, qu'ils inspiraient la plus grande confiance dans leurs prescriptions, jusqu'à ce qu'enfin le hasard ou un accident soient venus découvrir la fraude et mystifier les endormeurs.

« Un paysan de *Carré-l'Etompe*, en Bourgogne, avait passé par l'état de *crise magnétique* pour arriver à la guérison parfaite d'une maladie très grave; dans le temps de ses *crises* il avait les *sensations* très déliées, et tous les malades avaient une très grande confiance en lui; il découvrait parfaitement *la cause*

du mal, et apparemment au moyen de quelques connaissances acquises précédemment, il s'entendait assez bien à ordonner des remèdes simples et salutaires. Un jour, passant auprès d'un cabaret du village, je demandai la cause de la foule du monde que j'y voyais rassemblé ; on me dit que c'étaient des malades qui venaient consulter *le Bourguignon*. J'imaginais d'après cela qu'il était apparemment *en crise magnétique* : je m'approche ; mais quelle est ma surprise de le voir les yeux bien ouverts, *toucher à droite et à gauche* tous ces pauvres gens, et leur ordonner des remèdes à tort et à travers : heureusement j'étais arrivé à temps pour désabuser tout le monde. Je déclare devant tous qu'il ne fallait ajouter aucune foi à ce qu'il avait pu dire dans cet état ; *que, passé le temps de sa crise*, il était aussi ignorant que moi et que tous les autres hommes dans la connaissance des maladies, et je mis mon rusé paysan dans une confusion extrême. Je lui fais les reproches les plus vifs de la tromperie qu'il venait de faire ; il m'en demande pardon, et m'avoue que, persécuté par beaucoup de monde qui lui venaient demander de leur répéter ce qu'il leur avait dit dans *sa crise*, il n'avait pas voulu rester court, d'autant qu'on lui promettait de le payer pour ses consultations. Voilà comme, dans tout, le mensonge est auprès de la vérité. »

Je trouve à l'instant, dans un mémoire sur le Magnétisme, qu'une dame de Metz me fait parvenir, le fait suivant :

« ..... Cet été, on me présenta une jeune fille de vingt-cinq ans, pauvre, et fort malade depuis onze mois : elle ne tarda pas à tomber dans un parfait somnambulisme. Elle se voyait très bien, les remèdes qu'elle s'ordonna lui réussirent ; elle me fut également fort utile pour un enfant que j'avais, et qui était extrêmement souffrant ; dans son sommeil, elle était extrêmement reconnaissante de mes soins, et me le témoignait avec des larmes. Tout ce qu'elle prédit sur sa maladie s'est vérifié. J'attendais un de mes amis, magnétiseur, je le lui dis ; elle me répondit : S'il veut me voir en somnambulisme, il faut qu'il se dépêche d'arriver ; car ma lucidité sera de très *peu de durée*. Deux ou trois jours après le terme qu'elle avait fixé pour la cessation de son somnambulisme, je la magnétisai, elle s'endormit de suite. Etonnée, et d'après quelques observations, je doutais qu'elle dormît du sommeil magnétique. Je la consultai néanmoins sur la santé d'une personne qui m'était chère, et je lui demandai si elle voulait rester endormie dans ma chambre pendant mon dîner. Elle me répondit qu'elle en éprouverait du bien ;

mais elle me recommanda de l'enfermer et d'emporter la clef; ce que je fis sur-le-champ, afin qu'elle ne fût point troublée. Je quittai mes souliers, et revins très doucement me mettre derrière la porte. J'avoue que j'étais agitée : l'épreuve que j'allais faire devait détruire l'attachement que j'avais conçu pour cette fille, à laquelle j'avais donné les plus grands soins. Cependant je me décidai à regarder par le trou de la serrure, et je vis cette fille que j'avais laissée deux minutes avant bien endormie, arrangeant son fichu, et se regardant dans une glace avec deux yeux bien ouverts. Je quittai la porte; je fus chercher une de mes amies qui, s'approchant avec les mêmes précautions, la vit comme moi très éveillée. Nous nous retirâmes sans bruit. Après le dîner, je montai; j'ouvris la porte avec bruit, et je trouvai ma somnambule endormie profondément. Je lui demandai si son sommeil n'avait pas été interrompu; elle me dit que non. Je la fis réveiller par mon amie, étant trop indignée pour la toucher désormais. Je ne lui fis aucun reproche; mais, le lendemain, je la renvoyai. Cette épreuve a coûté à mon cœur et à mon amour-propre, mais elle m'a rendue moins crédule sur la lucidité des somnambules. Celle-ci était une paysanne ignorante, qui, ayant entendu répéter ce qu'elle avait dit dans ses premières crises, voulut peut-être, en feignant de dormir, connaître ce qui se passait dans son véritable somnambulisme, et continuer le tendre intérêt qu'on lui témoignait. Que ne doit-on pas attendre d'une femme d'une

classe plus instruite, et dont l'intérêt est de jouer un rôle qui lui donne de l'aisance, et qui ne calcule pas les maux dont elle peut être la cause. »

Extrait du Journal du Commerce *du dimanche 14 septembre 1828.*

« On nous écrit de Nantes, qu'une femme, se faisant appeler madame de St.-Amour, prétend guérir les maladies les plus invétérées par le seul attouchement du malade, auquel elle fait réciter une petite profession de foi de sa composition. Cette jonglerie paraît assez innocente jusqu'ici, puisque la prophétesse, comme on la nomme, ne se fait point payer : il nous semble que la publicité suffira pour en faire justice. »

Extrait du même Journal du mardi 16 septembre 1828.

« Nous avons parlé, dans notre feuille de dimanche dernier, des miracles opérés à Nantes, par madame de St.-Amour. Nous avions pensé, d'après nos premières informations, que la prophétesse n'avait trouvé de crédulité que dans les classes ignorantes et grossières ; mais il n'en est pas ainsi, la contagion gagne jusqu'aux rangs les plus élevés de la société. Voici ce qu'on nous mande au sujet de ce singulier personnage qui joue à Nantes un rôle presque important.

« Madame de St.-Amour (c'est du moins le nom qu'elle se donne), âgée d'environ trente ans, se disant femme d'un officier supérieur en activité, de service à Paris, s'annonce comme éclairée de la lumière céleste. En moins d'un jour, une ville de cent mille habitans, toute commerçante, néglige ses affaires, pour ne plus s'occuper que de la *sainte :* on ne la désigne pas autrement. Deux mille personnes vont assiéger sa porte, y passent même la nuit, dans l'espoir d'être admises à la voir et à se faire guérir de sa main : le boiteux, l'aveugle, le paralytique, le muet, le sourd, se pressent sur son passage. « Le croiriez-vous, dit notre correspondant, à la bourse, au tribunal, au spectacle, dans tous les bureaux, chacun en parle, et il faut une certaine hardiesse pour exprimer hautement des doutes sur sa mission. J'ai vu des hommes les plus marquans de la ville, le directeur des contributions indirectes, courant derrière sa voiture, et implorant une audience; l'ex-président de l'Académie l'a reçue à sa table, et l'a consultée avec une bonne foi qui m'a fait peine. Des négocians notables vont briguer à sa porte l'honneur d'être admis. Je ne reconnais plus nos froids et graves Bretons. Déja les habitans des campagnes couvrent la route, pour venir adorer la *sainte*. Elle habite, dans un des faubourgs les plus pauvres, une modeste maison d'artisan. Une voiture de place la promène dans la ville. Tous ses soins sont gratuits. Ce qui frappe le plus les consciences, c'est qu'elle se dit envoyée de Dieu : elle prétend appartenir à la secte

des illuminés. Les gens raisonnables la soupçonnent d'être l'émissaire d'une autre secte qui, depuis quelques années, essaie de tous les genres de jongleries pour rétablir sa domination.

« On s'étonne que l'autorité ne mette pas fin à cette mystification. Que veut-on que l'autorité fasse contre une sotte crédulité? Tant que cette femme n'aura d'autre tort que de tourner de pauvres têtes, sans danger pour le bon ordre, sans dommage pour la bourse ou la santé des dupes, elle ne sera justiciable que de la publicité qui a fait justice de charlatans plus redoutables. »

Le correspondant du rédacteur du *Journal du Commerce* paraît bien effrayé des suites que peuvent avoir les miracles de madame de St.-Amour. Nous croyons pouvoir le rassurer. Il ne s'opère aujourd'hui que des miracles facilement explicables par des causes naturelles. Les guérisons de madame de St.-Amour, quoique extraordinaires, sont dues, comme celles des magnétiseurs, à un agent que l'Académie de médecine est chargée d'étudier. Au moment du rapport de cette savante Société, tout le prestige qui entoure encore les thaumaturges disparaîtra, pour ne laisser voir qu'une propriété qui appartient en commun à notre espèce, mais qui ne se manifeste que dans des circonstances que nous ne pouvons pas toujours faire naître.

Madame de St.-Amour s'étant beaucoup occupée de magnétisme, ayant même été somnambule naturelle tout le temps de sa jeunesse, peut très

bien utiliser aujourd'hui les heureuses dispositions de son organisation. On doit lui savoir gré de son désintéressement, il est si rare aujourd'hui de voir faire le bien sans espoir de salaire.

(Dans un prochain numéro nous reviendrons sur cet article.)

Le 18 avril 1634, le malheureux Urbain Grandier, accusé de magie, fut brûlé vif à Loudun. Douze juges le condamnèrent.

1784. — *Arrêt de la Faculté de médecine de Paris.*

« 1° Injonction à M. Deslon d'être plus circonspect à l'avenir;

« 2° Suspension, pendant un an, de voix délibérative dans les assemblées de la Faculté ;

« 3° Radiation, à l'expiration de l'année, du tableau des médecins de la Faculté, s'il n'avait pas, à cette époque, désavoué ses observations sur le Magnétisme animal. »

Autre arrêt de même date.

Aucun docteur ne se déclarera partisan du Magnétisme animal, ni par ses écrits, ni par sa pratique, sous peine d'être rayé du tableau des docteurs-régens.

1828. — Les Jésuites engagent le gouvernement à proscrire le Magnétisme, comme une chose dangereuse pour les mœurs et pour la religion ; ils dé-

clarent que les magnétiseurs ont fait un pacte avec le diable, et que tout le bien qu'ils font vient du malin esprit.

Le roi de Zouman, dans la Perse, était couvert d'une lèpre qui résistait à tous les efforts des médecins de son empire, et même aux doctes d'Ispahan, qu'il avait fait appeler. Douban se présente à la cour, et promet au roi de le guérir, en lui faisant toucher le manche d'une raquette. Le roi *sue*, la lèpre disparaît, Douban est comblé de richesses. Le grand-visir, séduit par les médecins de Zouman, persuade à Sa Majesté que sa santé apparente est l'effet d'un poison lent. Sur cette accusation, on arrête le médecin magnétique, et, sans écouter sa justification, on lui fait trancher la tête.

NOTE.

Parmi les ouvrages anciens qui ont quelque relation avec le Magnétisme animal, on peut citer particulièrement ceux de BURGRAAVE, BOYLE, BORELL, BOMBAST DE HOHENHEIM, BARTHOLIN, CAMPANELLA, CHARLETON, DIETERICH, le chevalier DIGBY, DOLÉ, ROBERT FLUD, GAFFAREL, GOCLEN, HARVEY, HARTMAN, HANMANN, KIRCHER, LOYSEL, MAXVEL, NAUDÉ, PARACELSE, PORTA, RUMÉLIUS PHARAMOND, RAYMOND LULLE, RETTRAY, SANTANELLI, TENTZEL, WIRDIG, VERULAM, VILLIS, VANHELMONT, etc.

On trouve aussi, dans les ouvrages suivans, des opinions et des faits analogues à ceux que donne le Magnétisme animal actuel :

Memorabilium GAUDENTII MERULÆ, *Lugduni*, 1556. LEVINI LEMNII, de occultis naturæ miraculis, *Coloniæ Agrippinæ*, 1573. De homine, magno illo in rerum naturâ miraculo, et partibus ejus essentialibus, auctore PETRO MON. *Vitebergæ*, 1585. MATTHEI DRESSERI, de partibus humani corporis et animæ potentiis, *Lipsiæ*, 1586. De medicâ historiâ mirabili, MARCELLO DONATO auctore, *Venetiis*, 1588. De universitate et originibus rerum conditarum, contemplatio singularis ANDREÆ LIBAVII, *Francofurti*, 1610. De substantiâ cœli et stellarum efficientiâ, auctore THOM. GIANNINI, *Venetiis*, 1618. Thaumaturgi physici prodomus, *Coloniæ*, 1649. De passionum animi et corporis morborum traduce, dissertatio epistolica GEORGII GASPARIS KIRCHMAJERI, *Vittembergæ*, 1684. Astrosophia cæli terrestris astrologica, auctore CHRIST. GOTTFR. DANCKWARTTEN, *Hambourg*, 1684. Geomantia, auctore GODOFREDO BUCHING, *Jenæ*, 1695. Oneirologia, sive tractatio de somniis, necnon indè factâ excursione ad deliria, auctore JOH. GEORG. KULMO, *Lipsiæ*, 1703. JOH. NICOL. MARTII dissertatio de magiâ naturali, ejusque usu medico, *Erfurti*, 1705. Dissertatio de medicinâ Christi divinâ et miraculosâ, auctore CHRIST. ENDE, *Halæ Magdeburgicæ*, 1725. Dissertatio de superstitione gentium circa divinationes,

auctore Georg. Nicol. Greuhm, *Argentorati*, 1731, etc., etc.

Voici un ouvrage grec et latin, assez intéressant pour être plus particulièrement connu :

Julii Cæsaris Scaligeri, de insomniis commentarius in librum Hippocratis; accessit in fine Aristotelis de somnio et vigiliâ, insomniis et divinatione libellus, *Giessæ*, 1610.

Mais les ouvrages les plus satisfaisans et instructifs pour les personnes curieuses de connaître tout ce qui a été imaginé et dit sur les facultés et les effets du moral de l'homme, sont des dissertations ou thèses agitées et soutenues dans différentes universités. Elles sont recommandables par leur grande érudition; il s'y trouve des citations puisées, non-seulement dans des écrits très anciens, mais aussi dans la tradition, et des usages qui remontent à la plus haute antiquité. Ces ouvrages, bons à consulter, sont très nombreux; on se borne à en citer ici cinquante. Dans les vingt-cinq premiers, le titre seul en désigne l'objet; les vingt-cinq suivans, dont le titre est sans relation aussi apparente avec le Magnétisme animal, n'y ont pas moins de rapport, tant par la manière dont leur objet est traité et approfondi, que parce que l'action du moral de l'homme y est également reconnue et bien établie, et le matérialisme combattu.

De influxu facultatum animæ, *Tubingæ*, 1589.

De phantasiæ actionibus in corpus, *Argentorati*, 1653. De consuetudinis naturâ, vi et efficaciâ, ad sanitatem et morbum, ejusque, in medendo, observationis necessitate, *Helmestadii*, 1681. De ærumnis gigantum in negotio sanitatis, *Kiliæ*, 1689. De naturâ morborum medicâ, *Lugduni*, 1692. An naturali homines polleant vaticinandi facultate, *Halæ Magdeburgicæ*, 1698. De animo sanitatis et morborum fabro, *Halæ Magdeburgicæ*, 1699. De animæ habitudine ad corpus, speciatim quoad mixtionis corporeæ conservationem; *Erfordiæ*, 1699. De animi commotionum vi medicâ, *Lipsiæ*, 1700. Medicus suî ipsius, *Halæ Magdeburgicæ*, 1704. De siderum in corpora humana influxu medico, *Halœ Magdeburgicæ*, 1706. De moralitatis vi medicâ, *Erfordiæ*, 1709. De somniis medicis, *Argentorati*, 1720. Aer vitæ et sanitatis moderator, *Argentinæ*, 1721. De vaticiniis ægrotorum, *Haiæ Magdeburgicæ*, 1724. De therapiæ morborum spontaneæ observationis necessitate et utilitate in medicinâ, *Halæ Magdeburgicæ*, 1725. De efficaciâ animi pathematum in negotio sanitatis et morborum, *Tubingæ*, 1725. De sensuum internorum usu in œconomiâ vitali, *Halæ Magdeburgicæ*, 1726. De longævitate ex animi moderamine, *Halæ Magdeburgicæ*, 1728. De divinatione ex insomniis, *Basileæ*, 1733. De medico ex voluntate ægroti perperàm curante, *Vitembergæ*, 1741. De insomniorum influxu in sanitatem et morbos, *Halæ Magdeburgicæ*, 1744. De differentiis perceptionum in vigiliâ, somnio et somno,

Tubingæ, 1757. De animo sanitatis præside atque custode optimo, *Vitembergæ*, 1758. De theurgiâ et virtutibus theurgicis, *Altorfii*, 1763.

De incubo, *Argentorati*, 1656. De philtris, *Lipsiæ*, 1661. De catalepsi, *Argentorati*, 1662. De noctambulis, *Argentorati*, 1663. De comate et caro, *Helmestadii*, 1668. De vertigine, *Argentorati*, 1668. De lethargo, *Jenæ*, 1669. De maniâ, *Argentorati*, 1669. De ambulatione in somno, *Jenæ*, 1671. De affectibus soporosis, *Argentorati*, 1677. De archeo, *Jenæ*, 1678. De medicinâ universali, *Jenæ*, 1679. De morbis à fascino, *Jenæ*, 1682. De magnetismo macro et microcosmi, *Erfordiæ*, 1687. De spectris, *Jenæ*, 1693. De somnambulis, *Basileæ*, 1701. De incantatis, *Jenæ*, 1701. De manuloquio, *Altorfii*, 1702. Amuletorum historia, *Halæ Magdeburgicæ*, 1710. De miraculis, *Altorfii*, 1714. De osculo vim philtri exserente, *Erfordiæ*, 1719. De imaginatione, *Argentorati*, 1719. De obsessione, *Rostochii*, 1724. De curationibus sympatheticis, *Halæ Magdeburgicæ*, 1730. De modo loquendi ad cor, *Tubingæ*, 1756.

Cette profusion d'autorités en faveur des principes du Magnétisme animal fait connaître qu'ils ont été de tout temps reconnus; mais on ne trouve dans aucun des ouvrages que nous venons de citer des règles pour produire facilement des faits extraordinaires, et en tirer parti, tant sur soi-même, que d'un individu à l'autre, ainsi qu'il nous l'a été enseigné, depuis M. Mesmer. Il était réservé

à nos jours d'apprécier mieux ces sublimes principes, de les mettre en pratique, et de disposer de leur application au gré et selon l'énergie de notre volonté Cette découverte appartient absolument à notre siècle. L'admiration des anciens sur des effets spontanés était stérile; elle l'était également sur les effets artificiels : ils en produisaient, mais ils ne se persuadaient pas que la faculté de les produire existait réellement dans leur propre volonté qui en était le moteur; ou bien ils étaient, comme le plus grand nombre de nos contemporains, sans dispositions à épurer assez leur volonté, pour la rendre suffisamment énergique et efficace.

Quoi qu'il en soit, il est très certain que l'expérience du magnétisme animal actuel donne bien de la probabilité à certaines assertions de beaucoup d'auteurs anciens, que l'on s'est accoutumé de traiter de visionnaires. Ces jugemens de l'amour-propre, de la paresse et de l'ignorance, préjugés si nuisibles au Magnétisme, prévaudront-ils contre le travail, la vérité et le bien général? Tel est l'état de la question.

Nous donnerons bientôt le catalogue des ouvrages plus récens où l'on pourra puiser de nouvelles lumières sur les systèmes et les procédés de la nature en général, et en particulier sur l'instinct animal et l'ame de l'homme.

TABLE DES MATIÈRES DU N° 10.

FIN.

Le Propagateur

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

QUESTIONS

D'UN

JEUNE DOCTEUR,

ADRESSÉES

A MESSIEURS LES DOCTEURS-RÉGENS

DE TOUTES LES FACULTÉS DE MÉDECINE DE L'UNIVERS,

AU SUJET DE M. MESMER

ET DU MAGNÉTISME ANIMAL.

PADOUE,

1784.

AVIS

UTILE ET CURIEUX DE L'ÉDITEUR.

J'AI l'honneur d'être l'intime ami de M. le docteur; c'est en cette qualité d'ami que je fus chargé, par lui, de transcrire et mettre à la poste sa lettre circulaire à MM. les docteurs-régens des Facultés de médecine de toute la terre; ce fut encore en qualité d'ami, qu'en transcrivant tout cela pour lui, j'en gardai une copie, d'abord pour moi, ensuite pour le public, à qui je dois toute sorte de respect: aussi n'est-ce que pour lui marquer ma profonde déférence et sans aucune vue d'intérêt que je fais imprimer, selon l'usage, le manuscrit que M. le docteur n'avait confié qu'à mon amitié : voici comment j'ai raisonné.

Si cet écrit est bon, j'attirerai des louanges à M. le docteur, et j'aurai fait l'action d'un agréable ami; et si cet écrit ne vaut rien, je lui procurerai d'excellentes censures, et j'aurai fait l'office d'un utile ami : ainsi, quant à moi éditeur, me voilà parfaitement justifié.

Quant à M. le docteur, je dois, pour le justifier aussi, ou pour lui attirer la bienveillance publique, dire un mot de son caractère et même de sa con-

duite : je suis assuré qu'il ne s'en fâchera point du tout, car il sera le seul à ne pas s'y reconnaître.

M. le docteur est un de ces hommes à imagination ardente, pour qui, au premier coup-d'œil, tout est possible; au second, tout est vrai; au troisième, tout est évident; au quatrième, tout est faux, ridicule et contradictoire. S'engouer et se dégoûter, croire et décroire : voilà sa vie.

C'est un fait très positif, et dont on pourra fournir les preuves, qu'à l'âge de vingt-quatre ans, six mois et quelques jours, M. *Rhubarbini* avait déja soutenu toutes ses thèses, qu'il savait positivement et précisément comment on fait digérer un estomac qui ne veut pas faire sa besogne tout seul; il savait délayer les humeurs gluantes, engluer les humeurs aqueuses, resserrer des canaux invisibles, mais visiblement relâchés, et désobstruer des canaux non moins invisibles et sensiblement engorgés; il savait guérir la v..... en insinuant du mercure dans un homme comme dans un tube de baromètre; il savait guérir la fièvre, en tannant la peau de l'estomac avec la poudre de quinquina; comme certains ouvriers tannent le cuir avec la poussière de chêne; il savait exciter telle pensée par tel aliment, telle passion par telle liqueur; il avait coutume de dire avec le savant abbé Trublet, que le vin est propre à l'imagination et le café au jugement; que les hommes n'étaient des sots et des fous, que pour manger et boire mal à propos.

Il savait... Enfin que ne savait-il pas? Lorsque

Mesmer et son Magnétisme arrivèrent dans ce pays de la mode, l'un et l'autre en devinrent une ; la médecine en pâlit, et les médecins s'alarmèrent : mais qui pourrait exprimer l'ardeur et la colère de notre jeune docteur contre cette indigne nouveauté? Ce ne fut qu'en se refroidissant un peu, qu'il fut en état d'écrire ces questions aux docteurs-régens des Facultés de médecine des deux hémisphères ; et même quand il les écrivit, le doute semblait s'être déja insinué dans son ame ; son esprit était une mer agitée.

A peine il avait achevé ces questions, que nous vîmes paraître dans le monde, comme le soleil sur l'horizon, le rapport de MM. les commissaires nommés par le Roi pour l'examen du Magnétisme animal. Je me souviens très bien que je dévorai ce rapport avec le jeune docteur, et nous ne pouvions revenir de notre étonnement, en lisant et relisant ce jugement, où, par je ne sais quelle fatalité, des hommes nommés pour chercher et pour voir, semblent, d'un bout à l'autre, éviter de chercher et trembler de voir.

Je disais à M. *Rhubarbini* : « Mais, mon cher « docteur, ces MM. les commissaires, qui sont tous « des médecins ou des académiciens, sont-ils bien « assurés que l'intérêt de corps, les engagemens « pris avec eux-mêmes, avec leurs collègues, la « honte d'y manquer, les murmures, les reproches, « la lassitude et le dégoût d'étudier constamment « un sujet étranger, qui ne doit rapporter d'autre

« honneur que celui d'être juste; le regret et le
« dépit d'abandonner pour ce sujet d'autres études
« qui promettent de la gloire; cet esprit général de
« légèreté qui entraîne tout en France, comme un
« tourbillon; sont-ils donc bien sûrs que tant de con-
« sidérations particulières qui naissent en foule de
« leur profession, de leurs habitudes, des préjugés
« de leur esprit, et de l'esprit même de leur nation,
« n'aient point influé du tout sur leur jugement?
« Ont-ils bien sondé, en jugeant leur ennemi, toutes
« les routes de leur cœur, ces routes qui ont des
« pentes si insensibles et si douces, où l'esprit se
« laisse glisser si mollement! Et si ces MM. les com-
« missaires s'étaient trompés (car enfin, cette sup-
« position peut être admise à toute rigueur), si
« cette grande relation entre les êtres existait telle
« à peu près que l'annonce cet étranger; s'il était
« vrai que la santé des hommes et l'ordre physique
« et moral en dépendissent; si cet étranger parve-
« nait un jour à le montrer à l'Europe, dites-moi
« dans quel lieu ces messieurs fuiraient la risée des
« nations? leurs écoles, leurs académies leur se-
« raient-elles un asile?

« On traite, disais-je encore, d'insensé celui qui
« met sa fortune sur une carte; que penser de ces
« MM. les commissaires, qui, sur les feuilles bien
« légères de leur rapport, exposent cent fois plus
« que leur fortune, puisqu'ils compromettent la
« gloire de leur vie; que leur coûtait-il de ne rien
« publier et d'attendre? Vous qui savez tout, mon

« cher docteur, de grace, apprenez-moi pourquoi « les hommes en général, et les médecins en par- « ticulier, ne veulent jamais attendre : la nature en « formant l'homme a-t-elle voulu qu'il fût essentiel- « lement un animal *agissant* et non pas *expectant.* »

Alors le jeune docteur, selon la règle des conversations instructives, répondant à son idée et non pas à la mienne, s'écria : *Mais, mon ami, songez donc à M. Franklin, à M. Bailli, à M. Lavoisier, à M. Le Roi.* « Mais, mon cher docteur, lui répli- « quai-je, songez vous-même à l'apocalypse de « *Newton*, aux tourbillons de *Descartes*, aux mo- « nades de *Leibnitz*, aux molécules organiques de « *Buffon*, à l'égalité des esprits par *Helvetius*, aux « visions de *Jean-Jacques*, etc. Songez donc que « tout grand homme sommeille et digère, et que « dans ces deux opérations où il ne pense pas, il « peut très bien signer son nom sans y penser; « songez enfin, que pour faire commettre une « grande sottise au plus grand homme, il ne faut « que la patience d'épier le moment où il est un « petit homme, et que ce moment arrive dix fois « par jour : si vous en doutez, demandez-le plutôt « à MM. les grands hommes eux-mêmes, et ils se- « ront les premiers à convenir du fait. »

A ces mots, M. *Rhubarbini* me regarda, soupira, puis baissa la tête et rêva ensuite; il se leva tout à coup, et marchant à grands pas, après quelques tours dans l'appartement, il frappa furieusement du poing sur une table, en s'écriant : Non! cela ne sera

point; et ces drôles-là ne l'emporteront jamais : nous sommes trop puissans en œuvres et en paroles... Il se tut, sortit brusquement et alla se mettre au lit; car ce Magnétisme l'avait dès long-temps frappé au cœur, et le rapport de MM. les commissaires l'acheva : cependant M. *Rhubarbini* s'en relèvera ; il m'a défendu, au nom de l'amitié, d'appeler aucun de ses confrères.

Ami lecteur, je me pique de connaître un peu le cœur humain, et je vais gager que ce jeune docteur, si entêté, si difficile à ferrer, sera avant trente ans d'ici, doux comme un agneau : qu'il finira par abdiquer la médicine.

Il n'aura pas plutôt tué quatre ou cinq cents malades, qu'il dira avec Salomon :

Vanitas vanitatum, et Medecinæ vanitas.

Alors il se renfermera modestement dans sa famille et avec ses amis, se moquant doucement et secrètement avec eux des erreurs humaines; ne disputant plus sur rien, et doutant de tout, même des rapports des commissaires nommés par le Roi : ce qui est pourtant un peu fort.

QUESTIONS

DU JEUNE DOCTEUR.

Le seigneur Zapata que toute l'Europe a connu, né dans le château de Ferney, et devenu licencié de l'Université de Salamanque, s'étant donné la licence de présenter ses très humbles questions à la *junta* des docteurs, je pense qu'à plus forte raison je puis et je dois soumettre les miennes aux très vénérables docteurs-régens des Facultés de médecine, qui veillent au salut du genre humain, *per totam terram*.

La première chose à faire, docteurs-régens, c'est de vous apprendre qui je suis, et je vais vous le dire au plus juste.

Après avoir fait semblant assez long-temps d'écouter des hommes comme vous, qui m'enseignaient publiquement je ne sais quoi, en grande robe et en latin, dans une ville où tout le monde ne parlait que français et ne portait que des habits courts; après avoir moi-même essayé quatre ou cinq fois de parler aussi latin en public, et en grande robe, sur le même je ne sais quoi après avoir payé en beaux deniers comptans (remarquez sur tout ceci, vénérables

docteurs-régens) les frais d'inscription, examen, thèse, réception, gratification et autres selon l'usage, j'ai été jugé digne d'être associé à vos immortelles facultés : *dignùs intrare*. En un mot, une douzaine de vos illustres confrères m'a concédé la totalité de cette puissance divine *purgandi*, *saignandi*, *clistericsandi et occidendi impunè per totam terram* : puissance qui vous a fait autrefois tant de jaloux, et qui fait maintenant tant de révoltés.

Oh! messieurs les docteurs-régens, quoi qu'il m'en puisse arriver, graces immortelles vous soient rendues pour ce rare bienfait! je ne regrette point du tout mon argent; mais je voudrais bien le regagner; eh! comment le puis-je, si je n'obtiens la confiance des hommes! Eh! comment l'obtiendrais-je, si je ne sais ni ce que je dis, ni ce que je fais? Je vous l'avoue du fond du cœur, très vénérables régens; je ne m'attendais pas à trouver ma condition si dure, et les hommes si dérouillés et si alertes sur l'intérêt de leur santé; j'ai bien peur que vous ne m'ayez trop promis.

Ce n'est pas, intrépides docteurs, que j'aie la faiblesse, depuis que j'ai endossé votre courageuse robe, de craindre les malades : que le Ciel m'en préserve! Non, c'est une maxime gravée dans mon ame

Manet altæ mente repostum.

que c'est aux malades à trembler devant le méde-

cin, et non pas au médecin à trembler devant le malade.

Je me suis bien dit, et je me répète tous les matins, que les malades sont de bien bonnes gens, ne pensant point à mal, ayant la crainte et l'amour des médecins plus que celui de Dieu même, ou plutôt voyant un dieu dans leur médecin : je sais qu'on peut leur dire impunément des sottises, leur faire avaler des poisons, et les enterrer tout vivans sans qu'ils osent souffler

Mais ceux que je crains, vénérables docteurs, sont cette nation de demi-malades, quart de malades, et surtout ce peuple de gens sains et bien portans, gens sans foi, sans loi, sans honneur, et conservant encore avec insolence leur tête et leur raison en face même d'un docteur de la Faculté; d'un docteur qui réunit en sa personne la moitié du pouvoir des rois : j'entends le pouvoir de vie et de mort.

Souffrez donc, ô docteurs-régens, que je répande aujourd'hui mes alarmes dans votre sein paternel, et que j'y puise à grands sceaux des conseils utiles.

O heureux et trois fois heureux le temps où les hommes ne savaient ni *A* ni *B*, où le sang ne circulait pas, où l'inoculation était un péché, et la médecine un oracle : ce temps n'est plus, vénérables docteurs, vous l'avez vu, et moi je ne le verrai jamais, vous avez sucé la moëlle; il ne nous reste plus à ronger qu'un os bien décharné.

Vous le savez trop, un étranger arrivé du fond de la Germanie, est venu sapper par les fondemens toute croyance et toute médecine : le misérable ! on peut lui appliquer les paroles que l'Ecriture dit de l'impie : *Dixit in corde suo non est Deus*, et MESMER (car tel est son nom) a dit dans son cœur pervers : *Non est medicus, il n'y a point de médecins.*

Mais c'est peu de le dire : le scélérat l'a presque persuadé, une foule d'esprits est déja infectée de son abominable hérésie ; que dis-je *hérésie*, de son exécrable athéisme.

Maintenant, messieurs les docteurs-régens, *macte animo* ; il faut s'évertuer, étouffer ce monstre naissant et le combattre *pugnis et calcibus*, *unguibus et rostro*, des pieds et des mains, de bec et d'ongles.

J'y suis obligé par devoir, et résolu par inclination ; mais le courage ne suffit point, il faut des armes et des forces, et je viens en qualité de soldat de la milice médicale, vous demander armes et forces.

Confiez-vous en moi, respectables collègues ; la nature m'a favorisé de ses dons jusqu'au prodige ; elle m'a donné un front d'airain et un poitrine de fer ; jugez avec cette avance combien il sera facile de me rendre invulnérable à toutes les raisons.

Cependant, *précaution est mère de sûreté*, et je vais à bon compte exposer à mes maîtres mes projets, ou plutôt mes questions sur mes projets d'attaque et de défense.

QUESTION

Sur la manière de prouver l'existence de la médecine.

Je me suis d'abord fort occupé, docteurs excellens, de la méthode à suivre pour confondre les athées en médecine, les gens assez abandonnés de Dieu pour nier l'existence de *la science de guérir :* et je vais vous dire tout ce qui m'a passé par la tête : vous arrêterez mes idées.

J'avais d'abord conçu le projet de prouver l'existence de la médecine, comme l'illustre M. de Maupertuis a prouvé l'existence de Dieu, par une équation algébrique savoir : $\frac{a+b}{d}=X$. Mais j'ai réfléchi depuis que nos ennemis pouvant m'opposer une autre équation, comme $\frac{c+e}{f}=Z$, il faudrait nous faire juger par l'Académie des sciences qui n'en aurait jamais le loisir.

Au défaut de la méthode de Maupertuis j'aurais bien pu, à mon avis, adopter celle du révérend docteur Clarke, et prouver l'existence de la médecine, *a priori*, d'un manière aussi satisfaisante qu'il a prouvé, *a priori*, l'existence d'un Dieu; j'aurais dit comme lui : l'idée d'un médecin renferme l'idée d'un être nécessaire, l'idée d'un être nécessaire renferme l'idée d'existence, donc il existe des médecins, donc il existe une médecine.

Mais, je vous l'avoue, j'aurais peur que mes adversaires, au lieu de *l'être nécessaire*, ne s'obstinas-

sent à voir dans le *médecin* l'idée de l'être superflu et même dangereux ; je laisserai donc toute cette métaphysique : on commence tout et l'on ne finit rien avec elle : je ferai beaucoup mieux de m'en tenir à la preuve de l'existence de la médecine, *a posteriori*, et je ne manquerai pas d'inviter MM. les apothicaires à me dévoiler leurs raisons. Je me flatte docteurs-régens, que nos ennemis ne soutiendront pas en face cette espèce de preuve.

QUESTION SUBSIDIAIRE

Sur la nécessité, dans une affaire qui semble de pure raison, de dire toujours quelques injures.

Tout bien considéré, docteurs très prudens, je me suis aperçu que les meilleures raisons sont toujours les injures, ou du moins c'est par là qu'il faut commencer toute dispute : rien ne met si bien la bonne logique en haleine : c'est pourquoi, je pense qu'il est convenable, dès le début de cette grande querelle où Mesmer nous a engagés, de crier partout, et notamment dans l'oreille des jeunes femmes et des vieux malades, que ce Mesmer est un imposteur, un ignorant, enfin un *charlatan*.

Ce mot de *charlatan* est admirable : c'est un cri d'alarme ; et quand un médecin de Paris le prononce un peu haut, vous pouvez compter qu'il est aussitôt

répété comme par échos depuis la Capitale jusqu'au dernier village : il n'est médecin, chirurgien, barbier, apothicaire, grimaud, cuistre qui ne s'empresse de redire : Mesmer *est un charlatan* : cela fait un bruit du diable, et en général un très bel effet.

QUESTION

Si l'on ne pourrait pas nous rétorquer l'accusation de Charlatanerie.

Cependant, il faut tout prévoir, sages docteurs : si quelqu'un me demande ce que j'entends par un *Charlatan*, je ne puis me dispenser de répondre, qu'un *Charlatan* est celui qui *explique ce qu'il ne sait pas, et promet ce qu'il ne fait point.*

Mais, illustres confrères, pardonnez mes alarmes, n'est-il pas à craindre que quelque indiscret n'applique incontinent cette définition aux médecins mêmes, et ne me demande compte de ce qu'ils expliquent sans le savoir et promettent sans le faire? et je vous confesse mon embarras à me tirer de là; docteurs-régens, sauvez-moi de cette importune question.

QUESTION

S'il ne nous est pas permis de nier les faits qui ne nous conviennent pas, sans prendre la peine de les vérifier.

Vous ne devez pas douter un moment que je ne m'époumonne à crier que tous les faits publiés par Mesmer et consorts, tant pour lui que pour nous, sont faux comme le mensonge même.

Mais, docteurs véridiques, vous sentez bien qu'on va me demander si j'ai vérifié ces faits par mes propres yeux.

Je répondrai, soyez-en bien sûrs, avec toute la dignité convenable, qu'il serait bien indécent à un membre d'une Faculté de médecine, d'aller assister en personne à des tours de gibecière.

Mais, je vous le prédis, cette réponse ne contentera pas; on me soutiendra qu'il convient à un médecin, comme à tout autre, d'être curieux et sage; curieux par la nouveauté des choses que Mesmer annonçait, et sage par le doute suivi de l'examen.

Docteurs très clairvoyans, ne pourrais-je pas imposer silence à ces raisonneurs importuns, en leur disant qu'un médecin n'est point curieux et sage à la manière des autres? que toute sa curiosité est de voir ses propres malades, et que sa sagesse est de les avoir vus et revus; car c'est une grande sagesse de faire beaucoup de visites.

QUESTION

Sur quelques mensonges à hasarder.

J'AI beaucoup rêvé, sages docteurs, si je ne soutiendrais pas que ce MESMER nous avait malicieusement écartés de toutes ses opérations magnétiques.

Mais, toute réflexion faite, je crains que ce mensonge ne soit pas soutenable. Ces gens tenant baquets nous accableront de preuves contraires : permettez-moi, docteurs-régens, de vous demander si vous n'approuveriez point que dans cette détresse nous rejetassions un peu toute la faute sur MM. les académiciens, car enfin c'est leur *incuriosité* qui a forcé la nôtre; comment pouvions-nous nous montrer plus curieux que des savans qui sont des curieux de profession?

Si l'on me réplique que la curiosité des académiciens est rassasiée de systèmes, de découvertes nouvelles ou renouvelées, et que dans la fatigue de digérer et ruminer tout cela, il n'est pas étonnant qu'ils s'endorment sur leur fauteuil, ne pourrais-je pas répondre à mon tour, que nous aussi, nous avons des découvertes et des systèmes par-dessus nos oreilles, et que nous n'avons pas moins besoin de dormir en repos pour en faire une digestion louable?

Je meurs de peur, très conséquens docteurs, que ces raisons ne contentent pas les délicats, et qu'ils ne persistent à soutenir, qu'avant de rien nier notre

premier devoir était de voir, revoir, toucher et retoucher.

Faites-moi la grace, docteurs judicieux, de m'apprendre si dans le cas où les adversaires de la médecine me serreraient de trop près, il ne me serait pas permis de les repousser du geste, au défaut de la parole ; je sais bien que le geste, ou l'action de la main appartient en propre à la chirurgie; mais je sais aussi que dans un cas urgent un médecin réunit les deux arts, et qu'il est, comme on dit, au poil et à la plume.

QUESTION

Si l'on ne doit pas traiter de mal honnêtes gens ceux qui ne sont point de notre avis.

Je ne veux point m'instruire à demi : après l'aveu que je ferai de n'avoir ni dû ni voulu vérifier le Magnétisme de Mesmer, un disputeur un peu inquiet me dira sans doute : Puisque vous niez le Magnétisme sans l'avoir examiné par vous-même, sans doute les témoins qui l'attestent sont tous gens qui vous sont bien connus pour suspects.

A cette question, docteurs-régens, mon embarras sera au comble; je dois vous confesser entre nous que je connais plusieurs de ces témoins, qui toujours m'ont paru gens d'honneur, de bonne foi et de

mérite; je rougirais jusqu'au blanc des yeux s'il me fallait dire le contraire; mais enfin *opportet pro patria mori*, et s'il le faut absolument je mentirai, je dirai qu'ils sont dupes ou fripons, et même tous les deux ensemble.

C'est à vous, docteurs pénétrans à me résoudre ce cas de conscience; mais je vous avoue ingénument que je désirerais passionnément qu'il me fût permis de les reconnaître pour honnêtes gens dans tous les cas, excepté celui de Magnétisme.

QUESTION

Si je parlerai des choses que je n'entends pas, et par occasion du soleil, de la lune et des planètes.

Respectables docteurs, croyez-vous que cette manière de faire à l'égard des témoins, contente les gens sensés? ne trouveront-ils pas étrange que nous exigions pour le Magnétisme dix fois plus de preuves que les magistrats n'en demandent pour faire pendre et rouer un citoyen? Cela leur paraîtra exorbitant et ils se récrieront.

Je vous entends d'ici, docteurs profonds, vous me criez de montrer à ces esprits revêches, la différence entre un délit qui est tout-à-fait dans l'ordre de la nature, et les faits du Magnétisme Mesmerien, qui sont abominablement contraires à l'harmonie de l'univers : et vous m'ordonnez de soutenir qu'une

chose naturelle n'a pas besoin de beaucoup de preuves, tandis que la chose surnaturelle n'en a jamais assez.

Si vous le voulez, sages régens, je le dirai; mais je tremble de me jeter dans un terrible défilé; ces disputeurs, que Dieu confonde, serreront la mesure en me demandant ce que j'entends par *l'ordre de la nature et l'harmonie de l'univers.*

La question est belle sans doute, et j'y pourrais briller beaucoup; mais comme ils m'interrompraient à coup sûr, si je parlois long-temps de suite, j'aime mieux leur répondre ainsi.

« Depuis quatre ou cinq mille ans, plus ou
« moins, de hommes de génie, placés sur tous les
« points de la surface du globe, observent ce qui se
« passe au-dessus, au-dessous et autour d'eux. De
« tous ces faits, mêlés de quelques autres idées; nous
« avons formé un enchaînement de causes et d'effets
« qui embrasse toutes choses, ou peu s'en faut :
« voilà ce que nous appelons *l'ordre de la nature :*
« et certes, ajouterais-je en renflant la voix, et éle-
« vant la tête, il n'y a guère d'apparence que cet
« ouvrage puisse être détruit par un homme qui du
« fond de la *Souabe* est arrivé hier par le coche
« pour bouleverser le soleil, les planètes et tout le
« reste. »

Ne ferai-je pas très prudemment, docteurs très prudens, de mêler dans tout cela l'intérêt du soleil et des planètes? Nous savons bien, vous et moi, que si jamais ce Mesmer n'avait voulu toucher qu'à ces

bagatelles-là, nous l'aurions laissé tranquille ; et que dans l'ordre public, c'est aux planètes à se garder elles-mêmes ; mais il a touché à l'homme et à l'homme malade qui est à nous, qui est notre domaine, notre bien propre depuis quatre mille ans; comment supporter ce vol, cet attentat?

Mais il est bon de cacher ces sortes de vérités délicates aux yeux du grossier vulgaire; il y verrait de l'intérêt, et Dieu le sait! quoi qu'il en soit, sauf respect, que nous ne saurions trop jeter les planètes à la tête des Mesmeriens, pour les écarter de la médecine.

Mais revenons à *l'ordre de la nature*. O mes confrères! ô mes maîtres! la tête, je le sens d'avance, me tournera dans ce poste sublime, jamais je ne pourrai rester ferme sur ma définition de *l'ordre de la nature* : j'aimerais autant me tenir en équilibre sur la pointe d'un clocher; le moindre souffle me fera dégringoler du haut en bas, avec ma chaîne de causes et d'effets dans les mains.

Faut-il vous le confesser, docteurs clairvoyans, jamais, non jamais je n'ai vu bien clair dans l'ordre de la nature en général. Je ne connais pas même cet ordre dans la machine humaine : vous m'avez montré et ouvert des cadavres; j'ai été long-temps infecté et épouvanté de votre admirable science; mais, à ma honte, j'ai vu des cadavres, et je ne connais point l'homme vivant; vous m'avez fait toucher les principales roues de l'horloge, et j'ignore comment cette horloge se monte, continue, se détraque, se ré-

tablit d'elle-même, et se brise enfin entre vos doigts ou dans la main du temps; jamais vous n'avez pu ou voulu me faire voir et toucher le balancier ou le ressort qui met en jeu tous ces rouages; je vous le répète, docteurs-régens, ne connaissant point l'ordre de la nature, dans mon individu tout petit qu'il est, quoique enflé de votre robe, comment pourrais-je effrontément parler de cet ordre de la nature, pour l'univers entier? quand je dirai à un Mesmerien qu'il en a menti dans l'ordre qu'il propose, ne me fera-t-il pas la même politesse, et ne serons-nous pas deux champions qui se battent avec des vessies qu'ils prennent pour des lanternes?

Par le divin Esculape, ou plutôt par Saint Côme, docteurs inépuisables, je ne crois pas qu'il soit possible de fermer la bouche à nos ennemis par les choses que nous savons; il vaut mieux les confondre par celles qu'ils ne savent pas; et voici ce qu'à mon avis ils ne sauront jamais : je leur défie, en effet, de jamais savoir au juste si leur Magnétisme médecinal est un effet de l'imagination ou d'un autre agent hors de l'homme même; c'est-là que je pourrai tout à mon aise, les accabler, les écraser, les pulvériser sous un tas énorme d'effets produits par l'imagination seule, et je leur dirai avec insulte : *insensés voilà votre agent :* que me répondront-ils.

QUESTIONS ET CONVERSATIONS.

Sur l'Imagination.

Tant que j'ai raisonné seul avec moi-même, j'ai triomphé de tous nos ennemis avec cet argument de l'imagination; mais je dois vous raconter l'aventure sensible qui m'arriva dernièrement. Je sortais de chez moi, j'avais déja entendu un coup de tonnerre à ma gauche, et même j'avais vu voler des corbeaux : ces mauvais présages se réalisèrent; je rencontrai face à face un de nos plus mortels ennemis, un fils de Bélial, un élève de ce coquin d'Allemand.

Encore tout chaud de mon argument de l'imagination, et me rappelant aussi fort heureusement la vigoureuse apostrophe que fit Cicéron à Catilina, qui avait conjuré contre la république romaine, je l'appliquai très judicieusement à ce conjurateur, cet ennemi de la médecine, laquelle vaut mieux que toutes les républiques ensemble : car, pour le dire en passant, j'ai ouï assurer à des politiques très profonds, que de toutes les libertés, celle d'aller à la garde-robe (liberté qui dépend si bien de nous, comme chacun sait), est encore préférable à la liberté de toutes les républiques.

Je criai donc à ce traître d'une voix de tonnerre : *Jusqu'à quand, hommes à baguettes, homme à baquet, abuserez-vous de la patience des médecins et de la sottise des malades? Prétendez-vous encore long-*

temps jouer sur la face de la terre votre infâme comédie, troubler dans leurs anciennes fonctions le soleil et les planètes, et remplir toute la nature de vos prestiges?

Cette apostrophe du grand genre, accompagnée d'un jonc de longueur que j'agitais avec une grace véhémente, étonna mon homme; et ce fut la frayeur, sans doute, qui le fit sourire doucement, en me demandant de lui expliquer plus précisément ce que je lui voulais.

Quand je vis qu'il me répondait avec modération, je pris un ton encore plus haut, et je lui dis : *Vous osez demander ce que nous vous voulons, comme si vous pouviez l'ignorer, charlatans que vous êtes? Nous voulons que vous cessiez de rappeler les temps honteux des porteurs de baguettes, depuis Pharaon jusqu'à Bleton; les temps non moins honteux des astrologues, devins, devineresses, bohémiens, bohémiennes; les temps encore plus dangereux que honteux du fanatisme, des convulsionnaires. Nous voulons que vous cessiez de suspendre le cours de la bonne médecine, de la médecine purgeante, saignante et clistérisante; et qu'à la place de ces remèdes si réels, vous n'ayez plus l'audace de substituer de pures imaginations, pour qui vous inventez de beaux noms : ce que nous voulons enfin, c'est que vous ne soyez plus, et que nous soyons dans les siècles des siècles.*

Après un discours de cette force, eussiez vous cru, docteurs-régens, que ce mécréant eût eu bouche à parler? Cependant il l'osa : et même

avec un certain ton d'ironie secrète, qui augmenta sensiblement la rougeur de mes joues et la chaleur de mon front, il me répondit à peu près en ces termes : « A ce que je puis comprendre, votre « querelle, qui est une vraie querelle d'Allemand, « pourrait se réduire à un seul point : c'est que nous « prétendons guérir les malades comme vous, et « mieux que vous. Je vois aussi que vous nous re- « prochez beaucoup d'essayer de les guérir par « la pure imagination ; mais quand tout cela serait « vrai, ce n'est jamais le remède qu'il faut repro- « cher, mais son effet. Pourvu que nous guérissions, « qu'importe comment ? Vous et vos confrères pré- « tendez nous confondre en nous citant les guérisons « merveilleuses, opérées par la seule force de l'ima- « gination ; mais ne voyez-vous pas qu'en cela même « vous faites votre satire et notre éloge ? N'est-ce « pas convenir au moins que nous avons su sai- « sir heureusement l'un des moyens les plus effi- « caces d'agir sur l'économie animale ? Moyen que « vous connaissiez parfaitement, puisque vous ne « cessez d'en parler, et que pourtant vous n'employez « jamais.

« Quoi ! Messieurs, il ne vous en coûterait souvent « pour guérir ou soulager vos sembables, vos frères, « que de leur inspirer certaines idées, et vous ai- « mez mieux les ruiner en leur faisant avaler vos poi- « sons ; vous mettez à contribution les deux mondes « pour déchirer leurs entrailles, incendier leur sang, « renverser leur estomac, agiter enfin dans toutes

« ses parties la plus frêle des machines avec des
« drogues que vous leur faites acheter au prix de
« l'or et des diamans, et c'est vous qui nous appelez
« *charlatans*, *imposteurs!* Mais, au nom du ciel,
« que signifient donc ces mots-là? expliquez-nous
« leur sens, afin que dans les injures que vous voulez
« nous dire, nous cessions une fois d'entendre dans
« vos bouches toutes celles que nous vous prodiguons
« dans nos cœurs. »

J'allais l'interrompre chaudement, lorsqu'il dit lui-même avec une chaleur qui me refroidit un peu : « Mais, je me trompe, Monsieur, et je fais réparation « à vos meilleurs médecins. » Alors j'écoutai attentivement sa rétractation, et il continua ainsi : « Oui, « Monsieur, je leur fais réparation, car ils ont tous « fait la médecine d'imagination par préférence à « l'autre médecine : c'est la première qu'ils ont re- « gardée comme réelle, et c'est la seconde qu'ils ont « méprisée comme imaginaire. Rappelez-vous les pi- « lules de mie de pain de monsieur du Moulin; rap- « pelez-vous toutes les ordonnances du docteur « Tronchin et de quelques autres, qui n'ont paru si « sages, que parce qu'ils ont mieux aimé remonter « la machine humaine par ses propres ressorts, et « même par celui de l'imagination, qu'avec les ins- « trumens meurtriers de votre médecine.

« Cependant, Monsieur, de quel droit, je vous « prie, regardez-vous notre Magnétisme comme « une cause chimérique? De quel droit attribuez- « vous tous ses effets à la seule imagination? »

De quel droit, juste ciel, lui répondis-je à l'instant? *Mais vous qui me faites cette question, vous ne savez donc pas lire, puisque vous n'avez point lu les écrits où nous démontrons que de tout temps on a produit par l'imagination les palpitations, les convulsions, le sommeil, la léthargie, la douleur, la cessation de la douleur; enfin, tous les plus merveilleux effets de votre prétendu Magnétisme; et quand on est bien assuré d'une cause pour un certain effet, en doit-on chercher une seconde? Répondez-moi.*

« Répondez-moi vous-même, je vous prie, » me dit-il avec une audacieuse confiance, « cette manière « de raisonner est-elle bonne, qui conclut du parti- « culier au général? De ce qu'un médecin est un igno- « rant et un entêté, pourra-t on conclure que tous « les médecins soient entêtés et ignorans? »

Jugez, équitables docteurs, si la meilleure des logiques, c'est-à-dire la logique de l'intérêt, me permettait de souffrir cette conséquence : aussi je la repoussai avec un cri d'indignation.

« Et pourquoi donc, répliqua le magnétiste, de « ce qu'un malade de Mesmer ou de ses élèves a été « un visionnaire, voulez-vous conclure que tous « sont aussi des visionnaires? Et remarquez bien, « ajouta-t-il tout de suite, la différence extrême qui « se trouve dans cette comparaison à l'avantage du « Magnétisme; car de l'ignorance d'un homme dans « une science telle que la médecine, on peut sou- « vent conclure l'ignorance de tous les autres, « parce qu'il est, en effet, très difficile aux hommes

« de bien posséder la science la plus simple, à plus « forte raison la plus compliquée; mais, de ce qu'un « homme a une fausse sensation, on ne doit jamais « conclure que dans le même cas les sensations de « tous les autres sont fausses; car l'homme est un « être organisé de manière qu'il sait très bien ce « qu'il sent. »

Toutes ces subtilités de métaphysique me brouillèrent la tête, docteurs plus subtils que moi; si bien que je laissai mon homme continuer sans interruption (faute capitale que je ne commets jamais dans la dispute.) Il continua donc, et dit : « Cette manière de « raisonner n'est-elle pas détestable, qui conclut d'un « fait à d'autres faits entièrement différens? Je suppose « (ce qui est très probable) que quelques jeunes mé- « decins, frappés par la seule action de l'imagination, « éprouvent tout à coup des convulsions, des pal- « pitations auprès d'une jeune et jolie malade; fau- « dra-t-il conclure des faits de cet ordre-là, que les « médecins blanchis sous le harnais, vieux, impo- « tens, éprouvent infailliblement cette action de « l'imagination et ces sortes de convulsions quand « ils approchent d'une malade tant soit peu piquante? « Quand vous leur verrez avancer la main pour lui « tâter le pouls ou pour découvrir des obstructions « dans la rate, dans le foie, le bas-ventre; quand ils « fixeront leurs yeux sur les siens; quand ils obser- « veront attentivement son visage, vous écrierez- « vous: Voilà justement les convulsions d'un médecin

« de vingt-cinq ans : c'est ainsi que ses mains palpent
« et que ses yeux regardent. »

O vénérables docteurs-régens, qui dès long-temps avez franchi cet âge orageux des convulsions ! votre cœur, et que sais-je encore ?.... Tout vous dit que la conséquence des sensations de la jeunesse à celles de la vieillesse est une bien mauvaise conséquence ; aussi ne pus-je jamais esquiver une vérité de cette évidence. Mon ennemi se prévalant de mon embarras, me dit aussitôt : « Quelle est donc votre justice, mes-
« sieurs les médecins ? Quoi ! après avoir attribué à
« la seule imagination les convulsions d'une jeune
« malade au baquet, vous voulez conclure que tous
« les effets qu'éprouvent tôt ou tard auprès de ce
« baquet, de vieux militaires, de vieux magistrats,
« de vieux abbés, et même des révérends pères
« augustins, sont aussi des effets de l'imagination,
« et du genre des convulsions d'une jeune fille ?
« Oh ! celui-là est un peu fort ! Vous expliquez tout
« ce qui arrive d'heureux à vos malades par leur
« docilité et votre science ; et tout ce qui arrive
« d'heureux aux nôtres, vous l'expliquez par leur
« folie ou par notre imposture : ainsi, vous avez deux
« logiques ; l'une pour vous, et l'autre contre nous ;
« et par un enchantement bien commode, ce qui est
« un bouclier pour vous défendre, devient aussitôt
« une épée pour nous attaquer. Eh ! messieurs,
« traitez-nous au moins comme vos malades, et tuez-
« nous avec franchise. »

J'allais repousser vigoureusement cette sortie du MESMERIEN, et le faire rentrer dans son Magnétisme avec perte, mais l'enragé ne m'en laissa pas le temps, et poussant sa pointe, il continua tout d'une haleine : « Comment trouvez-vous, » me dit-il en me regardant en face, « une manière de raisonner qui « peut servir à prouver le faux comme le vrai; or, « c'est la vôtre, Messieurs. » *Comment*, m'écriai-je en fureur; *c'est-là notre manière de raisonner?* « Oui « messieurs, reprit-il, à l'aide de votre argument de « l'imagination, on prouvera qu'un clystère ne clys- « térise point et qu'une médecine ne purge point : « ne vous souvient-il pas du petit conte que fait « Montagne de cet homme imaginaire, à qui la seule « approche de la canule à l'extrémité du boyau ap- « pelé *rectum*, faisait le même effet qu'un lavement « donné avec toutes les conditions requises: ail- « leurs, vous lirez que la seule idée d'avoir avalé « une médecine a quelquefois purgé plus violem- « ment que toutes vos prétendues médecines : il « n'est point enfin d'opération médicale qu'on ne pût « expliquer par l'imagination; et tous les phénomènes « physiques et moraux qui éclatent dans l'homme, « peuvent presque tous être ramenés à cette cause : « or, je soutiens que ce qui explique tout n'explique « rien; je soutiens que lorsqu'il s'agit de démêler « si certains effets ont différentes causes, c'est « une manière de raisonner détestable, de n'ar- « gumenter que d'après les ressemblances de ces ef-

« fets, en évitant de considérer toutes leurs diffé-
« rences. »

Quand je vis, estimables docteurs, que cette machine de l'imagination n'allait à rien moins qu'à détruire la médecine elle-même, il m'arriva la même chose qu'à Arlequin lorsqu'il prend un pistolet pour tuer Scapin : à force de considérer son pistolet il se met à trembler de toute sa force par la frayeur qu'il ne se tue lui-même.

Pour moi, je frissonnai des pieds à la tête; et l'imagination ne me parut plus qu'une arme à feu très capable d'estropier même ceux qui la tirent, en la chargeant trop fortement.

Cependant je dissimulai, et raffermissant ma voix, je dis à ce réprouvé : mais, vous qui parlez de différences, pourriez-vous m'assigner quelques différences plausibles entre les effets du Magnétisme et ceux de la pure imagination? « Les plus grandes, répondit-il
« aussitôt sans hésiter. »

Ce n'est point ici l'occasion de vous rien dissimuler, sages confrères; notre fortune est pareille : s'il y a du bien, ne faut-il pas vous en réjouir avec moi? et s'il y a du mal, ne devez-vous pas m'aider à le guérir? Je vais donc vous raconter mot à mot toutes les différences que ce MESMERIEN maudit m'assigna entre le Magnétisme et l'imagination. Au reste, ne vous alarmez point, car voici ce que je me suis dit pour me rassurer : si cet homme raisonne mal, nous le confondrons, et s'il raisonne bien, nous le

calomnierons : de quelque côté qu'il se tourne il est perdu.

Ecoutez-le donc sans trouble, docteurs-régens; c'est lui qui parle : « Si pour confondre votre argu-
« ment de l'imagination, je vous proposais de faire
« éprouver l'action du Magnétisme à quelqu'un qui
« ne serait pas prévenu, je prévois que vous trouve-
« riez encore vingt subterfuges pour vous sauver de
« l'évidence : vous avez trouvé deux mots, *hasard*
« et *nature*, qui sont deux portes bien larges et tou
« jours ouvertes pour vous laisser esquiver les faits
« les plus pressans : en voyant une personne sen-
« sible au Magnétisme dont elle éprouverait l'action,
« même à son insçu, vous ne manqueriez pas
« de soutenir que c'est un pur effet de la nature,
« du hasard et de l'imagination. Le hasard, diriez-
« vous, a voulu que dans le moment même cette
« personne se figurât qu'elle était magnétisée; et la
« nature lui a donné une telle constitution, que la
« seule imagination d'être magnétisée excite en elle
« des sensations très vives.

« Si pour vaincre votre entêtement, j'offrais de
« vous montrer des cures opérées après deux ou
« trois mois de Magnétisme, et des cures telles que
« l'imagination seule n'en opéra jamais, vous m'ob-
« jecteriez certainement que ces effets sont trop
« éloignés de leur cause prétendue; qu'entre le Ma-
« gnétisme et ces cures il a pu se glisser vingt causes
« différentes, comme la cessation des remèdes, la
« distraction, l'exercice, etc. Cette seule réponse

« jetterait notre dispute dans un océan, où vous
« plongeriez à votre aise quand je croirais pou-
« voir vous saisir. Je ne vois donc de méthode un
« peu efficace, que de vous montrer des différences
« sensibles entre les effets avérés de l'imagination
« et ceux qui paraissent suivre immédiatement l'ac-
« tion du Magnétisme. Or, ces différences me
« frappent de tous côtés : si je considère ces ef-
« fets simplement en eux-mêmes, j'en trouve de
« très grandes ; et quand je les considère dans toutes
« leurs circonstances, j'en trouve de plus grandes
« encore. »

A ces mots, je m'agitai, je secouai la tête, je ricanai, j'avançai la lèvre la plus dédaigneuse, et je donnai à tout mon visage l'air d'un démenti : mais sans paraître me regarder, il continua ainsi......

Toute réflexion faite, je crois qu'il est à propos, docteurs très méthodiques, de vous exposer les mauvais raisonnemens du Mesmerien avec un peu plus d'ordre, afin que vous les confondiez vous-mêmes plus méthodiquement : ou, si vous ne daignez pas les confondre (car il faut quelquefois savoir se respecter), du moins vous serez en état d'envisager les sophismes de nos ennemis avec plus de clarté et d'étendue, et par-là vous pourrez les mépriser davantage, ce qui est toujours un grand bien.

Au reste, je laisserai pour ce moment parler cet hérétique tout à son aise et sans y mêler mes réflexions; mais je vous supplie de me rendre la justice

de croire, qu'en vous transcrivant ses impertinens discours, il n'y a point de ligne où je ne lui aie distribué dans mon cœur vingt démentis, et tout autant de soufflets : fasse le ciel que mes vœux prospèrent. Après cet avertissement nécessaire, je vais lâcher la bride à mon homme.

OBJECTIONS

D'un MESMÉRIEN sur quelques différences entre les effets de l'imagination et ceux du Magnétisme animal.

PREMIÈRE DIFFERENCE

LES phénomènes de l'imagination, n'affectent que les personnes même en qui l'imagination agit, au lieu que les phénomènes du Magnétisme embrassent évidemment des personnes en qui l'imagination n'agit point du tout : expliquons ceci par des exemples.

Vous me montrez une personne agitée par des mouvemens extraordinaires : voilà un phénomène dans un sujet isolé, et je n'oserais nier que l'imagination, dont la puissance ne m'est pas entièrement connue, ne puisse produire de tels mouvemens dans la machine humaine.

Vous me dites d'écouter parler anglais et latin une

femme qui ne sait ni l'anglais ni le latin ; vous l'imputez à la force de l'imagination, et je ne sais que vous répondre : j'ignore en effet jusqu'à quel point l'ame a pu emmagasiner dans les recoins de sa mémoire, des mots anglais et latins, qu'elle a recueillis quelquefois et retenus sans les comprendre ; j'ignore encore jusqu'à quel point l'ame, dans l'état actif de l'imagination, peut tout à coup tirer tous ces mots étrangers du fond de ce magasin où elle les avait oubliés, et les employer d'une manière qui semble tenir du prodige.

Vous croyez faire plus : vous me montrez huit ou dix personnes qui entrent en convulsion à la vue d'une autre personne en convulsion ; tout cela est encore un phénomène dont je conçois la cause dans la seule imagination : dix personnes cédant chacune aux efforts de leur imagination ne m'étonnent pas plus qu'une seule.

Mais, comment expliquer par l'imagination certains effets du Magnétisme ; par exemple, vous avez ouï raconter un fait que vous auriez pu facilement vérifier par vous-mêmes ; c'est que l'action du Magnétisme animal plonge certains sujets fort sensibles dans un assoupissement profond, dans une véritable *catalepsie*. A cet état, déja fort étonnant, succède un autre état qu'on ne peut guère comparer qu'à celui de certains somnambules, lesquels exécutent en dormant les actions qui exigent dans les autres hommes toute l'attention d'un esprit éveillé. De même, ces personnes magnétisées et parvenues à

cet état de *somnambulisme*, les yeux parfaitement fermés et d'une manière à éloigner tout soupçon, paraissent jouir d'une espèce de vie intérieure plus active et plus complète que la vie même de leur veille : leurs sens semblent devenir plus parfaits, leur esprit plus pénétrant ; mais voici le plus extraordinaire : faites approcher de ces sortes de somnambules une personne véritablement malade, et qui ait quelque partie du corps notablement viciée, alors, par une espèce d'impulsion sympathique ou peut-être antipathique, ces somnambules portent la main avec précision sur la partie malade ; et quand on les interroge sur un fait si singulier, ils vous répondent que cette partie leur fait éprouver une sensation nullement agréable, et qu'ils n'éprouvent point à l'approche des autres parties saines et bien vivantes. A peu près comme *Bleton*, placé sur une eau souterraine, est tout à coup agité d'une sensation particulière, qui est pour lui comme l'effet d'un sixième sens.

S'il était permis de hasarder quelque explication sur de tels phénomènes, ne pourrait-on pas conjecturer, que l'émanation continuelle de ce fluide, qui dans l'homme est l'agent de la vie et de la santé, se trouve entièrement interrompue ou considérablement altérée dans toutes les parties de notre corps, en qui la maladie a diminué la force et la vie?

Sans doute aussi dans les personnes que le Magnétisme a réduites à l'état de *somnambulisme*, il se fait une circulation de ce fluide vital plus active, plus

pénétrante qu'auparavant; et quand leur main rencontre des parties pour ainsi dire mortes, elle se retire avec la même répugnance qu'on éprouverait en touchant un cadavre, après avoir touché des chairs pénétrées d'une chaleur douce et vivifiante.

Mais, quoi qu'il en soit de cette explication bonne ou mauvaise, le fait suffit pour marquer une différence ineffaçable entre le Magnétisme et l'imagination. Car si l'on dit que l'imagination agit sur ces *somnambules*, on ne dira point qu'elle agisse dans ces personnes dont ils indiquent le mal : ce mal et le siège qu'il occupe, sont des faits absolument étrangers à l'action du Magnétisme dans une autre personne; et ces faits ont surtout l'avantage de pouvoir être facilement avérés. Quel rapport, quel passage pourra-t-on assigner entre l'imagination de ce somnambule et le mal qu'il désignera chez dix personnes de sang-froid.

QUESTION PASSAGÈRE

Du Jeune Docteur sur ce fait.

EXCUSEZ ma faiblesse, docteurs courageux; mais je vous le confesse en passant, j'ai eu la curiosité de voir quelques-uns de ces somnambules; et sans faire semblant de rien, je les ai observés de toutes mes forces. O mes illustres confrères, quoique je nie ce fait comme je le dois, et que j'affecte de m'en mo-

quer devant tout le monde, je vous dois la vérité, à vous, parce qu'elle sera sans conséquence, et je vais répandre mon ame toute entière à vos yeux : ce phénomène me confond, il me foudroie, et quand je le vis, j'aurais pu dire de MESMER :

Mon génie étonné tremble devant le sien

Témoin de ces faits accablans, le croiriez-vous, j'allais être réduit peut-être à me taire, si je ne me fusse heureusement sauvé en criant aux *convulsionnaires*, aux *vampires*, aux *incubes*, aux *succubes*, à l'*imposture*, à la *charlatanerie;* et de ce pas, comme vous jugez bien, j'allai chez mes malades leur faire d'excellens contes sur ce que j'appelais une mauvaise comédie, dont les acteurs étaient fort bien payés par les auteurs : mes malades m'ont cru (car le métier d'un malade est de croire, comme celui d'un médecin est de faire croire); mais quant à moi, docteurs magnanimes, j'emportai de ce spectacle (combien l'homme est imbécille !) j'emportai et je conservai long-temps dans le fond de mon ame la conviction et la terreur.

Au nom du ciel, docteurs subtils et profonds, au nom surtout de la médecine, fille du ciel, du haut de vos inépuisables bonnets, faites découler sur moi, comme une rosée céleste, quelques raisons et explications que je puisse distribuer et faire goûter à d'autres que mes malades : voilà déja plusieurs mois que je ne cesse de tout nier au Magnétisme; j'en suis

un peu las, et je voudrais bien que vous me missiez enfin en état de prouver quelque chose.

Après cette prière que je vous fais en passant et que vous exaucerez à votre loisir, je reviens aux objections de ce MESMERIEN que Dieu punisse.

AUTRES OBSERVATIONS

du MESMERIEN

APRES avoir observé le Magnétisme animal en lui-même, si je considère la cause à laquelle on le rapporte; les procédés de celui qui l'a inventé ou retrouvé; le caractère et le nombre de ceux qui en ont éprouvé les effets; les lumières et le nombre aussi de ceux qui en ont appris la théorie, je ne puis plus rien voir de commun entre le Magnétisme et les impostures de l'imagination : et si tant de signes univoques sont trompeurs, je ne sais plus en vérité à quels caractères certains on peut distinguer la vérité de l'erreur, et le sommeil de la veille même. Le plus entier pyrrhonisme devient la secte la plus raisonnable; et le philosophe de Molière aura raison : désormais, il ne faudra plus dire aux médecins : vous purgez et vous tuez vos malades; mais *il me semble que vous les purgez et que vous les tuez.*

Tous ces caractères de vérité méritent un examen séparé.

SECONDE DIFFÉRENCE

De la cause à laquelle on rapporte le Magnétisme animal.

Lorsqu'au tombeau du diacre Paris, ou dans le galetas d'un troupeau de convulsionnaires, un homme à manteau long (qui n'est pas la livrée de la vérité) m'annonce que Dieu, par une volonté particulière, va changer l'ordre éternel et général des choses, en agitant et disloquant les membres d'un énergumène mâle ou femelle; et le tout pour m'engager à convenir que les jésuites sont des intrigans (de quoi je conviendrais bien sans cela), et que Jansénius était un grand homme : il est tout simple que je m'enfuie du galetas ou que j'y reste pour rire.

Mais si un homme me disait ceci : « Dans l'ordre « général des choses tout est lié, et il y a une cause « unique par qui tout est lié; cette cause est un « fluide particulier, dont l'action embrasse tous les « effets de la nature, les plus ordinaires, comme les « moins communs; je me flatte d'avoir découvert « l'existence et l'action de ce fluide dans plusieurs « phénomènes, lesquels semblaient auparavant très « extraordinaires, et dont je vois maintenant la « liaison avec les effets les plus simples : » le langage de cet homme, sans révolter ma raison, piquerait bien vivement ma curiosité; et si d'ailleurs il montrait du génie, si je savais que l'occupation de sa vie entière a été l'observation de la nature,

je m'attacherais à ses pas; je ne le quitterais plus que je ne fusse parfaitement éclairé ou détrompé; et si j'étais détrompé, je gémirais en perdant le doux espoir d'une grande curiosité satisfaite, comme un amant qui ne trouve point au rendez-vous une maîtresse adorée.

En un mot, la grande différence entre le Magnétisme animal et la plupart des fourberies qui ont trompé la faible imagination des hommes, c'est que le Magnétisme n'est, selon MESMER, qu'une explication plus simple des lois universelles; au lieu que les fourbes ne se vantent que de la violation de ces lois en leur faveur.

TROISIÈME DIFFÉRENCE.

Procédés de M. Mesmer.

CE qui caractérise ces procédés, c'est la franchise et la sécurité : M. MESMER serait assurément le premier homme qui, voulant établir des faits visiblement faux et purement imaginaires, eût appelé pour témoins ses ennemis naturels et ses ennemis les plus éclairés; les médecins et les académiciens. A-t-on jamais ouï dire que les jansénistes aient appelé les jésuites de la maison Professe pour examiner les miracles de S. Paris; ni que les jésuites aient invité messieurs de Port-Royal à vérifier scrupuleusement les prodiges opérés par Saint

François-Xavier : ces messieurs n'ont-ils pas toujours tâché, d'instrumenter à huis clos, chacun dans leur tripot ; et peut-on se défendre de quelque confiance pour celui qui tient constamment toutes les portes ouvertes ?

QUATRIÈME DIFFÉRENCE.

Caractère de ceux qui ont éprouvé l'action du Magnétisme animal.

Les acteurs de ces spectacles, dont l'imagination est l'ame, sont pour l'ordinaire des hommes de quelque parti, intéressés ou séduits : en un mot, évidemment dupes, parce qu'ils sont sots ; ou fripons, parce qu'ils sont avides.

M. Mesmer n'a pas été si délicat sur le choix de ses confesseurs ou de ses martyrs ; il a laissé l'accès du Magnétisme libre à tout le monde, sans acception de sexe, d'âge, de rang, d'opinion et de parti ; a vu qui a voulu voir, a expérimenté qui en a eu la patience : assurément ce procédé n'est pas trop celui d'un homme qui veut saisir les imaginations : quand on a ce dessein, il faut choisir ses spectateurs ; mais surtout il faut trier ses acteurs sur le volet ; les instruire long-temps de leur rôle ; lever ensuite le rideau au bon moment ; jouer chaudement, et baisser bien vite la toile.

Mais dire qu'un étranger sans nom, sans appui,

ait établi dans un siècle éclairé, et dans la ville la plus raffinée de l'Europe, un spectacle public d'illusions et d'impostures; qu'avec cela, son premier soin ait été d'y appeler les hommes les plus intéressés à le démasquer; que ce spectacle ait pourtant duré des années entières; que des personnes de tous les sexes, de tous les âges, de tous les rangs, nullement passionnées, et n'ayant d'autre intérêt que la curiosité ou la santé; soient venues essayer publiquement au Magnétisme leur sensation et leurs maux; qu'ensuite toutes ces personnes se soient accordées pour se laisser duper ou pour duper les autres : soutenir tout cela bien sérieusement, bien vivement; en faire une comparaison *complète* avec les convulsions enfantées par certain fanatisme de religion : en vérité, c'est bien là qu'il est permis de dire avec le bon Horace : *Risum teneatis amici.* Quand un médecin vient avec ces assertions, battre les oreilles d'un homme de sang-froid, qui s'est rendu mille fois un compte sincère de ses propres sensations; que voulez-vous que cet homme pense et dise du médecin? il faut qu'il choisisse, ou de rougir de lui-même, comme d'une dupe imbécille, ou de faire rougir ce médecin, qui usurpe la fonction de juge dans une affaire où il a le plus violent intérêt, comme partie.

QUATRIÈME DIFFÉRENCE.

Ce qui trahit surtout les fourbes qui ne veulent qu'abuser de l'imagination des hommes, c'est le choix de leurs disciples : ils ont toujours la prudence de les prendre ou bien sots ou bien rusés. Les sots, il est vrai, prêchent fort mal, mais ils croient bien; et si les rusés croient mal, ils prêchent bien.

Il faut convenir que M. Mesmer est un charlatan bien extraordinaire; n'ayant rien de réel dans la tête, et tirant tout ce qu'il fait de la seule imagination de ceux qui le regardent, il propose effrontément de faire des élèves, et d'enseigner ce qu'il appelle sa *doctrine*, sa *théorie :* ce n'est pas tout; il tient parole; il admet plus de deux cents élèves, et quels élèves ! des hommes au-dessus de tout reproche pour l'intégrité et les lumières : on trouve même parmi les noms de ces élèves, des noms qui honorent la France et l'Europe. Si cet homme, direz-vous; n'a rien de réel, ni même rien d'utile à enseigner, il est fou..... Il est bien pis, ajouterai-je, il est sorcier, et tout aussi sorcier que Circé, qui changea en bêtes les compagnons d'Ulysse : car il faut absolument que Mesmer ait changé en oisons environ deux cents personnages, dont nul ne se troquerait contre le plus hupé des soldats d'Ulysse. Aucun des élèves de Mesmer ne l'a démenti en public comme il le devait, avec un peu de bon sens pour reconnaître l'imposture, et de probité pour la démasquer. Cet Alle-

mand enfin, pour son coup d'essai, a hébété ou suborné les hommes les plus raffinés de Paris.

Voilà, sans contredit, le premier des charlatans anciens et modernes; et j'avoue que j'admirerais cent fois plus le génie de MESMER à titre d'imposteur, qu'à titre d'inventeur. Unissez Bacon, Descartes, Newton et Leibnitz, dites-leur d'inventer une sottise, et gagnez hardiment qu'ils ne la feront point avaler à ces deux cents personnes, aussi doucement que MESMER leur a fait avaler sienne.

En un mot, j'en reviens-là; s'il me faut croire que dans le fait de M. MESMER, il n'y a que de l'imposture, je n'en veux point faire à deux fois, et je croirai encore qu'il y a un peu de grimoire : j'en suis fâché pour mon siècle et pour lui; mais j'aime mieux me persuader, qu'en trente années d'étude un physicien est devenu sorcier, que de croire deux cents hommes d'esprit et d'honneur, devenus en un jour des dupes et des menteurs.

SUITE DES QUESTIONS

Du jeune Docteur.

SI j'avais eu l'honneur de disputer quelquefois avec vous, infallibles docteurs, vous jugeriez que ce discours du MESMERIEN, que j'ai transcrit d'une seule contexture, fut pourtant convenablement interrompu par moi, de toutes les manières possibles :

mon adversaire en suait à grosses gouttes, et il faillit à n'achever jamais : aussi, je ne pense pas qu'il se vante beaucoup de son triomphe ; et pendant qu'il me parlait, j'avais quelquefois tel souris, tel coup de tête si profondément dédaigneux, que j'ai cru voir mon homme interdit, pâlir et rougir tour à tour

Cependant, docteurs-régens, puisque nous sommes entre nous, parlons sans feinte : tout considéré, laissons-là, croyez-moi, cette explication des effets du Magnétisme par l'imagination ; abandonnons ce poste, il n'est pas tenable : on nous forcerait à quelque capitulation honteuse. Convenons bonnement que le Magnétisme est un agent réel et différent de la seule imagination : la pilule est amère, je le sais, je le sens ; et c'est pour cela qu'il faut l'avaler sans la mâcher : épargnons au moins les grimaces, et n'amusons point les spectateurs à nos dépens : mon Dieu ! on n'a que trop ri depuis Molière.....

Mais en même temps, illustres confrères, promettons, jurons tous par les objets les plus sacrés, par notre fortune et notre orgueil ; jurons que jamais, au grand jamais, nous n'avouerons que ce Magnétisme soit utile : ah ! c'est déja trop qu'il soit réel !

Véridiques docteurs, recevez donc mon serment : je me hâte de le déposer le premier dans vos mains ! Oui, je jure par ces mains terribles, que je n'avouerai jamais dussé-je en crever, la cure d'une piqûre d'épingle par le moyen du Magnétisme ; ils auront beau faire ; témoignages de vive voix ; attestations par écrit, je me fermerai les yeux ; je me boucherai

les oreilles, je ne verrai rien, n'entendrai rien; je serai pis que l'idole en Israël. Oui, messieurs, un mort ressusciterait en propre personne par la vertu du Magnétisme, que je lui soutiendrais en face qu'il est plus mort que jamais : jugez de ce que je dirai à ceux qui ne sont que guéris. Assurément, graves docteurs, vous entendrez parler de moi; et moins j'aurai à dire, plus je parlerai.

QUESTION

Sur la récrimination du Magnétisme contre la Médecine.

MAIS, sur le point d'entrer dans ce combat, je ne m'en dissimule point le danger : nos ennemis, invincibles docteurs, ont des ressources infinies : en vérité, je doute quelquefois d'y résister. Si par hasard ces MESMERIENS embrassent contre nous le parti si facile de la récrimination, dites-moi ce que nous deviendrons?

Quand je demanderai à l'un de ces gens-là : *Qui avez-vous guéri avec votre Magnétisme?* S'il me répond : *Et vous, messieurs, qui guérissez-vous avec votre médecine?* que lui répliquerai-je pour le confondre?

Et si l'insolent me demande à son tour : *Qui avons-nous tué avec le Magnétisme?* De bonne foi, messieurs les docteurs-régens, me conseillez-vous

de hasarder la même question, et de lui dire : *Et nous, qui avons-nous tué avec notre médecine?* ah! docteurs vénérables, ah! mes maîtres, je tombe à vos genoux ; non, jamais je n'oserai tenter une si périlleuse question : justes dieux! quelle terrible réponse !... Pardonnez si je vous montre tant de faiblesse, après vous avoir promis tant de courage..... Pardonnez; mais la nature et la vérité l'emportent quelquefois encore dans un très jeune médecin.

Messieurs les docteurs-régens, je vous prie de vous remémorer que l'argument de la *récrimination* est terrible en matière de religion : quand sur ce chapitre vous avez bien prouvé à votre adversaire qu'il est un sot, vous êtes tout ébahi de voir votre adverse partie vous prouver à son tour, que vous êtes tout aussi sot que lui. Respectables confrères, la médecine a beaucoup de rapport avec la religion : elle a ses dogmes et ses mystères que personne ne comprend : elle a sa foi que peu de gens aujourd'hui possèdent : elle a ses prophètes, ses apôtres, et surtout ses martyrs : aussi, daignez m'en croire, n'attaquons pas trop cette espèce de religion nouvelle. Je ne sais, mais il me semble que le Mesmerisme est à la médecine, ce que la religion réformée fut au papisme : ne l'irritons pas, laissons couler ce torrent; il ne faudrait, je vous le répète, que ce malheureux argument de la récrimination pour nous perdre : où nous cacherons-nous, dites-moi ? si ces novateurs nous demandent, pour l'utilité de notre médecine, les mêmes preuves que nous exigeons

pour l'utilité de leur Magnétisme ; ah ! messieurs, je ne me lasserai point de vous le redire, ne poussons point ces drôles-là jusqu'au désespoir : ils présenteront requête au genre humain : ils révèleront.... Mais détournons la vue de ces affreux présages..... La Providence a permis qu'un tremblement de terre inouï engloutît la Sicile, elle est trop juste pour permettre encore que la médecine soit engloutie dans les convulsions du Magnétisme. L'histoire du monde n'offrirait point d'exemple de deux désastres semblables et consécutifs.

Le proverbe dit : *Qui prouve trop ne prouve rien*, et moi je dis : *Qui nie tout laisse tout croire.* Croyez-moi vous-même, docteurs indubitables, ne nions pas tout absolument à ces furieux, usons d'une indulgence qui nous conciliera les esprits doux et équitables, accordons à nos ennemis quelques cures, non pas complètes, mais des portions, des fractions de cures.... Trouvez-vous que ce soit trop ? Eh bien ! disons hautement que ces cures (car enfin il y en a d'évidentes) ne sont, quelles qu'elles soient, que le pur ouvrage de la nature et non du Magnétisme : comment nous prouveront-ils le contraire ? Heureusement cette nature n'a point de voix pour nous démentir : ou du moins cette voix parle un langage que nous n'entendons plus.... Oui, tenons-nous-en là.... La nature fait tout : je sens bien que ce soufflet appliqué au Magnétisme, vient directement retomber sur la joue de la médecine ; mais qu'importe, il est des occasions où il faut savoir périr

avec son ennemi. Cependant, docteurs-régens, je veux vous proposer quelques réflexions sur cet invincible argument.

QUESTION

Sur cet argument, que la nature fait tout, et que le Magnétisme ne fait rien.

Je n'ai pas d'abord osé tout vous dire, illustres confrères, car je tremble devant vous comme la feuille, quoique je sois votre confrère, et d'ailleurs de fort bonne santé; mais je m'enhardis en finissant à vous confesser que j'ai eu une seconde conversation, ou plutôt une seconde dispute avec ce Mesmerien douceâtre, dont je vous ai déja trop parlé; et je vous confesse encore que je le cherchais avec une sorte d'empressement, pour le bourrer de cet argument de la nature. Parbleu, disais-je, si cet homme m'a nié le pouvoir de l'imagination, il n'osera pas me nier celui de la nature.

Je lui dis donc : *C'est la nature et non votre Magnétisme qui fait les cures dont vous vous vantez :* voici ce qu'il me répondit :

Si ce que vous dites est vrai, j'estime le Magnétisme plus que jamais : car si le Magnétisme est un art, je craindrais peut-être, tout simple qu'il est, que les mains des hommes ne le gâtassent, et qu'il ne fît beaucoup de mal : mais si le Magnétisme n'est qu'un moyen de laisser tout faire à la nature, il fera des

biens infinis : et sur cela, ce Mesmerien me fit une comparaison que je ne trouvai pas trop bonne ; c'est pourquoi, docteurs raisonnables, je vais vous la dire : il comparait donc les malades à des hommes qui, les yeux bandés, traversent un torrent fougueux, sur un pont étroit et tremblant ; mais, ce qu'il y a de pis, ce pont est tout semé de petites fioles remplies d'une liqueur noirâtre, de tubes de métal, de petites boules grosses comme des pilules, et d'instrumens tranchans de toute espèce. Quand ces pauvres aveugles mettent le pied sur quelqu'une de ces fioles qui se cassent, sur ces tubes, sur ces petites boules qui roulent, ou ces instrumens tranchans qui les blessent, il n'en faut pas davantage pour les faire trébucher, et ils tombent dans le torrent, où ils se noient infailliblement : ceux au contraire qui se traînent lentement et ont le bonheur ou l'adresse d'écarter ou d'éviter ces fioles, ces tubes, ces petites boules, ces instrumens, enfin tous ces embarras, ne tombent point, traversent heureusement le pont, tout étroit et branlant qu'il est, et vont se rendre sur le rivage dans des bocages d'une verdure délicieuse.

Touché de ce spectacle, un homme compatissant pose enfin sur ce pont un garde-fou fort simple ; au moyen de ce secours, les uns évitent plus sûrement ces corps étrangers qui sont autant de pièges, et ceux qui les heurtent peuvent encore se retenir au garde-fou.

Je n'ai pas besoin de vous expliquer, ajouta le

MESMERIEN, que ce pont étroit et peu sûr ne signifie autre chose que les maladies humaines, que ces pauvres aveugles qui sont obligés de le traverser, sont les malades : vous comprenez très bien que le torrent où l'on se noie, c'est la mort; que les fioles, les tubes de métal, les pilules, les instrumens tranchans, sont l'attirail de la médecine, semé sur la route entière des malheureux aveugles; et je n'ai pas besoin de vous dire que les bocages verts, placés sur le rivage, signifient la santé, mais ce que je dois vous dire et vous faire remarquer, c'est qu'à mon avis, le Magnétisme est justement le garde-fou qu'un homme prudent et compatissant a posé sur le pont. Là dessus l'homme du baquet ajouta : le plus grand des arts, monsieur, serait sans contredit celui qui rendrait inutiles un très grand nombre d'arts : et si le Magnétisme n'est pas une chimère, il produira cet heureux effet.

Docteurs salutaires, Jean-Jacques, ce fou si célèbre, a-t-il jamais dit de plus insigne sottise? Je vous le confesse à ma très grande honte : mais je n'ai que vingt-cinq ans, et lorsque mes oreilles sont frappées par certains raisonnemens qui m'étourdissent et m'embarrassent la tête, alors, par un reflux des esprits animaux (dont je vous parle sans les connaître), je sens pétiller au bout de mes doigts et le long de mon bras cet argument du *geste*, que je vous proposais tantôt modestement d'employer dans les cas urgens : cet argument du *geste*, docteurs efficaces, n'est-il pas l'un de ces remèdes que vous appelez

héroïques? N'est-ce pas le vrai spécifique du doute?

Au reste, je vous promets de n'employer ce topique violent que d'après une consultation en bonne forme, signée de quatre d'entre vous ; et je me souviendrai en attendant, de ce grand principe que j'ai appris dans vos écoles : *Que dans les corps vivants, l'action produit la réaction.*

Je me suis écarté de mon sujet, estimables docteurs; mais vous me le pardonnerez : il s'agissait, s'il m'en souvient, des opérations de la nature ; et nous autres médecins, nous sommes gens de l'art, et du plus grand des arts. Or, vous savez assez que l'art et la nature ne font pas bon ménage ensemble : aussi ne consentons-nous guère à parler de cette nature sans nous en écarter le plus tôt et le plus que nous pouvons : ainsi ma digression est dans l'ordre.

Quoi qu'il en soit, le MESMERIEN, après sa sotte comparaison, me fit sur la nature, le Magnétisme et la médecine un raisonnement qui m'embarrassa un peu; mais vous, docteurs pénétrans, vous le dissiperez comme le soleil dissipe un nuage : Qu'est-ce devant vous qu'un raisonnement ?

« Oui, monsieur le docteur, me dit notre en-
« nemi, j'estime la puissance de la nature beaucoup
« plus sans doute que celle de votre médecine et du
« Magnétisme, en supposant que le Magnétisme ne
« soit pas un simple procédé de la nature même ;
« mais s'il fallait juger entre les méthodes de l'in-
« dustrie humaine ; celle du Magnétisme a un avan-
« tage que la médecine n'aura presque jamais, celui

« de reconnaître les cures qu'elle fait; tandis que « vous autres médecins ne pouvez guère reconnaî- « tre que les cures que vous ne faites pas. »

A ce propos, docteurs discrets, je lui dis qu'il en avait menti, et il continua.... Il est vrai que je le dis assez bas pour qu'il ne l'entendît pas.... « Vous « murmurez, dit-il, et pourtant rien n'est plus vrai : « un médecin peut bien s'assurer que c'est lui qui a « tué, mais presque jamais que c'est lui qui a guéri : « car enfin, messieurs, » (c'est toujours ce réprouvé qui parle, sages-docteurs, n'allez pas vous méprendre) « vous vous vantez d'une médecine, « que ne vous vantez vous de cent médecines? Au- « tant de médecins, autant de médecines : autant « d'artistes, autant d'arts différens. Vous ne trou- « verez pas un médecin de cinquante ans qui ne se « soit fait à lui tout seul une médecine non-seule- « ment différente, mais souvent contraire à celle de « tous les autres ; quand vous dites à un médecin : « Voilà un malade que la médecine a visiblement « tué; il vous répond : Oui, la médecine de mon « confrère l'a tué, mais la mienne l'aurait sauvé : « en cas pareil interrogez le confrère à son tour ; il « vous en dira tout autant de la médecine de son « très cher collègue : et ce qu'il y a de vrai, « c'est qu'à intelligence égale, tous ces médecins, « avec des médecines si différentes, guérissent et « tuent à peu près également ; ou en laisseraient le « choix pour une épingle. Médecins anciens, méde- « cins modernes, médecins à purgation, médecins

« à saignées, médecins à émétique, calculez bien les
« listes mortuaires, et je suis fort trompé si la diffé-
« rence vaut la peine d'en parler.

« Or, quand un homme sensé verra guérir la
« même maladie en la traitant par deux méthodes
« différentes, que conclura-t-il, je vous prie? que
« ni l'une, ni l'autre n'a guéri, mais seulement
« la bonne nature, dont la méthode est partout et
« toujours la même.

« Le Magnétisme a ce même avantage : sa méthode
« est uniforme et constante; et s'il fait peu, on peut
« du moins reconnaître plus facilement le peu qu'il
« fait. . . . Vous secouez la tête, » ajouta-t-il, (effec-
tivement docteurs inébranlables, je la secouais pour
lui faire entendre qu'il ne savait ce qu'il disait) « et
« je vous entends déja, quand un malade chez qui
« la nature est défaillante sera soulagé près d'un ba-
« quet, vous me crierez : C'est la nature qui a tout
« à coup repris ses forces, je vous répondrai : Je
« l'accorde; mais en voici deux, en voici trois,
« quatre, dix, vingt de guéris ou soulagés auprès de
« ce baquet; ce qu'un seul ne suffit point à prouver,
« plusieurs ne le prouvent-ils pas? La nature n'est
« après tout, par rapport à l'homme, que son orga-
« nisation même : cette nature a ses règles et sa
« marche dans les maladies comme dans la santé;
« on connaît à peu près ses époques de force et de
« faiblesse; tantôt elle paraît languir, tantôt se ré-
« veiller; mais cette marche, ces périodes ne sont

« pas du tout les mêmes dans des tempéramens et
« des maladies différentes : je ne concevrai donc ja-
« mais que dix, vingt personnes d'âge et de tempé-
« rament qui ne sont pas plus semblables que leurs
« maux, soient précisément soulagées presque à la
« même époque, par le concours fortuit des efforts
« heureux dans eux tous, de la seule nature.

« Il y a surtout entre la médecine et le Magné-
« tisme, une différence que je vous prie de remar-
« quer, c'est que presque tous vos malades éprou-
« vent d'abord la médecine avant la nature ; et dans
« cet ordre d'expérience, les hommes ont pu très
« bien reconnaître l'impuissance de votre art et la
« grande puissance de la nature.

« Il n'en va pas ainsi pour le Magnétisme : comme
« il n'a guère attiré jusqu'à présent que de très an-
« ciens malades rebutés et détrompés des remèdes,
« il est arrivé que la plupart avaient déja essayé le
« pouvoir de la seule nature avant celui du Magné-
« tisme ; et de là vient que dans cet ordre contraire
« d'expériences, l'observateur a pu, dans plu-
« sieurs cas, discerner avec évidence l'insuffisance
« de la nature et l'efficacité du Magnétisme :
« car enfin, quelle sera la cause secrète du
« soulagement que ces malades vétérans éprouvent
« et sous l'action du Magnétisme? sera-ce donc
« cette nature qui n'avait rien voulu faire pour eux
« dans leur maison et dans leur lit? Certes, ceci est
« très singulier : quel est donc l'attrait de ce baquet
« pour la nature qui paraît si souvent ne vouloir

« opérer qu'auprès de lui ? Dans ce cas, ajouta le « MESMERIEN, il faudrait encore se soumettre à cet « inexplicable caprice, et conduire les malades à « nos baquets comme à une espèce *d'Hôtel-Dieu* de « la nature. »

Ce n'était-là, de la part du mécréant, qu'une très fade plaisanterie, et je la méprisai comme je devais : mais je vous supplie, graves docteurs, de ne pas trop mépriser, dans ce discours, plusieurs idées qui m'ont paru passer la plaisanterie; et je me flatte que vous me fournirez, contre ces sortes de choses, de bonnes raisons ou de bonnes épigrammes : à parler franchement, j'aimerais mieux encore les épigrammes, même mauvaises, que les raisons même bonnes.

J'aurais encore, docteurs intarissables, mille questions aussi curieuses qu'importantes à vous proposer. Mais je songe au prix que vous mettez à votre temps : ce temps qui n'est que du cuivre dans les mains vulgaires, devient de l'or dans les vôtres : je ne veux plus le prodiguer, et je cesse mes questions. . . . .

J'ai lu le rapport des commissaires nommés par le Roi pour l'examen du Magnétisme animal, non pas chez M. MESMER, mais chez M. Deslon ; et ces commissaires sont presque tous médecins, ou amis des médecins; *amicus Plato*, *amicus Aristoteles* (1), en tenant dans mes mains ce rapport, et l'élevant

(1) Le reste de la citation est inutile.

vers le ciel, je me suis écrié : *Que béni soit le Dieu qui t'envoie : que de peines épargnées, si je t'avais possédé plus tôt : livre plus précieux que l'or et lesdiamans ! tu vas donc m'inonder de lumières, et résoudre d'avance toutes mes questions : mes doutes vont disparaître devant toi, comme la fumée devant un orage : parlez, dignes représentans de la médecine, de cette ancienne science des Dieux : parlez, car votre serviteur vous écoute.*

Ainsi j'ai lu, que dis-je? j'ai dévoré ce rapport : peu s'en est fallu que je n'aie fait cette lecture à genoux. . . . . Eh bien ! vénérables docteurs. . . . . Eh bien ! . . . Que vous dirai je ? . . . . O surprise ! . . . . . Mes chers confrères, le croirez-vous ? il faut, comme si de rien n'était, répondre à toutes mes questions.

Ce rapport est. . . . il est divin sans doute, du moins c'est ainsi qu'il faut le dire à l'univers : mais, entre nous, ces messieurs ont commis une grande faute en le divulguant : que vous en semble, docteurs prévoyans ? ne valait-il pas bien mieux le laisser dans un double étui comme les choses sacrées ? Ah ! que j'ai peur qu'il n'arrive à ce rapport divin la même chose qu'à certaines écritures divines : quand tout le monde les a lues, personne n'a plus voulu les croire : enfin docteurs-régens, me voilà plus irrésolu et plus questionneur que jamais : c'en est fait, je n'espère qu'en vous, soulagez cet état si pénible : une question non résolue est dans mon cerveau ce qu'un aliment indigeste est dans mon estomac ; je

souffre cruellement jusqu'à ce qu'il soit digéré ou purgé ; j'attends donc votre réponse avec angoisse ; elle sera pour moi un excellent digestif ou un vrai purgatif. Par vous, mon jugement digèrera mes doutes ou bien enfin j'en purgerai tout-à-fait ma mémoire.

Je finis, vénérables docteurs-régens, en vous disant au nom du genre humain personnifié, ce que Cicéron disait à l'un de ses amis qui n'était pas son médecin : *Si bene vales*, *ego bene valeo.*

Nous nous sommes déterminés à réimprimer ce petit écrit, qui contient toute la logique de ceux qui s'opposent à la propagation du Magnétisme ; nous le ferons suivre d'autres morceaux, qui ne sont pas moins forts : puisque nous avons embrassé la défense du Magnétisme, il nous paraît tout naturel de ne point ménager les intérêts de nos antagonistes de mauvaise foi; nous mettrons le public dans la confidence. Il faut qu'il sache pourquoi la vérité, qui lui est le plus important de connaître, languit et se traîne depuis quarante ans, malgré les efforts d'une foule d'hommes justement recommandables, et par leur science et leur vertu.

Nous ferons voir comment les gens qui, par état et par devoir, devraient avoir embrassé notre cause, reculent devant des considérations toutes personnelles et opposées au bien général. Le public connaîtra une foule de petites particularités, qui lui

apprendront à juger nos savans; il verra s'il est plus essentiel à son bonheur de savoir si la taupe a des yeux pour ne point voir, ou si elle voit en effet (car ces messieurs ne se sont point encore prononcés là-dessus, bien qu'ils aient employé plusieurs séances à cette utile découverte); que d'être instruit d'une faculté qu'il possède à son insçu et qui peut le soulager dans ses souffrances.

Il saura qu'une commission de onze individus, membres de l'Académie de médecine, nommée depuis plus de deux ans pour faire un rapport sur le Magnétisme, tremble de révéler l'existence de cette utile découverte; il connaîtra les faits que les commissaires ont eu à constater, ceux qu'ils n'ont point vus; mais qu'ils auraient pu voir, et le défi qu'on leur porte de se prononcer pour la négative.

Peut-être qu'éclairé sur ses vrais intérêts, il laissera de côté les corps savans, qui ont, comme chacun le sait, découvert très peu de vérités utiles, et qui en ont toujours persécuté les inventeurs. Il ne voudra pas attendre la décision de la commission, pour connaître la vérité et pour mettre à profit ce que Dieu, dans sa bonté, voulut qu'il connût; quant à nous, nous opposerons à la force d'inertie de nos adversaires, une force d'action sans cesse renaissante, et nous promettons de n'abandonner la partie que lorsque nous aurons fait triompher la vérité.

« Le Magnétisme animal est une de ces doctrines dont on doit se glorifier, qu'il faut faire con-

naître hautement, publiquement parce que tous les hommes ont droit à ce qui est bon, salutaire et donné par la nature : il faut que ceux qui la connaissent aient autant de constance pour lui faire vaincre l'erreur et l'ignorance, que les détracteurs en ont pour l'anéantir. L'honneur de la nation exige même que la vérité trouve des défenseurs zélés. »

M. Broussais vient de faire paraître un ouvrage sur la folie; nous regrettons que ce savant médecin ne se soit pas occupé du Magnétisme, et qu'il n'ait pas surtout observé le somnambulisme. Il y eût apperçu des phénomènes qui auraient changé la nature de ses idées, et qui l'auraient empêchés sans doute de jeter dans le public un livre où le matérialisme est mis à nu. Nous espérons que cette publication loin de nuire au Magnétisme, le servira au contraire, en ce qu'elle forcera de recourir aux faits qu'il présente, et qui semblent en contradiction avec la doctrine désolante prêchée par le savant professeur.

Le plus rude adversaire du Magnétisme animal, est sans contredit M. M... de la Marne, il faut voir comment il traite les pauvres magnétiseurs. Ce n'est pas assez d'avoir prouvé, malgré les assertions contraires de MM. Pigault-Lebrun et Deleuze, que nous

faisons un pacte avec le diable, il sollicite contre nous les foudres du gouvernement pour empêcher la propagation de notre magie.

La faculté de médecine est aussi en butte aux attaques de M. M... de la Marne, et nous le concevons; car elle ne veut pas non plus avouer la puissance du diable dans les phénomènes magnétiques, tandis qu'il est de toute évidence que sa présence y joue un grand rôle.

Beaucoup de nos lecteurs seront tentés de rire des assertions de M. M... de la Marne, et de ne croire que le témoignage de leurs sens qui semblent leur indiquer que l'agent magnétique n'est que le produit de la matière organisée, mais qu'ils songent que tous les soirs le diable se montre à la porte Saint-Martin, devant des milliers de spectateurs, et qu'ils doutent encore, s'ils l'osent, de sa présence parmi nous.

Monsieur M.... de la Marne a surpris le grand secret des magnétiseurs; il a découvert, oh Ciel! qui pourrait le croire, que toutes les femmes devenaient amoureuses de leurs magnétiseurs, toutes, notez bien, pas une n'est exceptée.

On se demande comment M. M.... de la Marne a été amené à connaître ce grand secret; le voici : il a lu quelque part qu'un jeune homme était doué d'une organisation tellement magnétique, qu'il n'était pas plus possible de résister à la puissance de son regard qu'aux charmes de son individu. Qui pourrait douter du fait d'après un tel aveu.

Extrait du journal l'Eclair.

Nos savans de l'Académie de médecine sont toujours, au sujet des possessions diabolico-magnétiques, dans un embarras vraiment risible. Ne pouvant d'une part, ni les contester, ni les expliquer scientifiquement, et de l'autre, n'osant pas les attribuer *à qui de droit*, ces pauvres philosophes s'engourdissent dans le silence, et semblent vouloir y entraîner les magnétiseurs eux-mêmes. Ah! ah! c'est ainsi, prétendus amis des lumières, que vous invoquez, quand elles vous gênent, le secours des ténèbres!

Extrait du même ouvrage.

On va publier l'*histoire* inédite des possessions de Loudun, par le P. Surin, encore un affront pour les magnétiseurs!

« Il y a environ six ans que l'on exorcisait à Bordeaux une femme connue dans cette ville et qui avait déclaré être obsédée d'un démon. Pendant les exorcismes, qui furent discontinués et repris à des jours différens, et auxquels assistèrent Mgr. l'archevêque de Bordeaux, des membres de son clergé, des médecins, et beaucoup d'autres personnes, voici les phénomènes qui frappèrent le plus l'attention. L'obsédée étant assise au milieu d'un oratoire, l'exorciste s'enfermait dans la sacristie et adressait au démon, en latin et à voix basse, différentes questions. Celui-ci répondait aussitôt par l'organe de l'obsédée qui n'avait aucune connaissance de la lan-

gue latine. Il parlait aussi quelquefois un langage très harmonieux que les assistans ne comprirent pas. L'exorciste commandait-il, toujours à voix basse, divers mouvemens? L'obsédée les exécutait. Mais, s'il lui donnait ordre d'aller adorer le Saint-Sacrement, alors on la voyait tomber tout à coup dans de violentes convulsions; elle se frappait avec force la tête contre le pavé de l'oratoire. Dans son état naturel, elle l'eût infailliblement brisée; eh bien! de tous les coups dont elle la frappa aucun ne fut suivi de blessures. Lorsqu'on plaçait sur elle quelque objet bénit, une étole surtout, elle était saisie d'un frémissement si subit, d'une si extrême agitation, qu'on eût dit que des charbons ardens étaient cachés sous ces objets. Comme les somnambules des magnétiseurs, elle ne répondait qu'à l'exorciste; et rendue à elle-même, n'avait aucune notion de ce qui s'était passé pendant l'exorcisme. Elle annonçait aussi des faits réels et cachés dont elle n'avait jamais été instruite. Or, veut-on savoir qui opérait tous ces prodiges? L'exorciste fit avouer plusieurs fois à un démon, parlant par la bouche de l'obsédée, que lui seul en était l'auteur. »

Note du Rédacteur du PROPAGATEUR.

Toujours des possédés — citons un petit fait pour corroborer les assertions de messieurs de *l'Éclair*.

« On rapporte que le comte de Lude, étant allé

à Loudun pour examiner ce qui s'y passait, voulut faire une expérience qui lui montrât à quoi il devait s'en tenir sur la prétendue possession ; il feignit donc de vouloir faire constater l'authenticité des reliques qui lui avaient été léguées par ses ancêtres ; et demanda qu'il lui fût permis de s'assurer si le diable en ressentirait la vertu. Les exorcistes l'assurèrent qu'il ne pouvait mettre ses reliques à une meilleure épreuve. Ils les prirent de sa main, et les appliquèrent à la prieure, qui aussitôt fit des cris horribles et des contorsions épouvantables ; on eût dit qu'elle était dévorée par un feu invisible, tant ses tourmens étaient extraordinaires, et ses agitations violentes. Au plus fort de ses accès, on lui ôta le reliquaire, et à l'instant elle redevint aussi tranquille qu'elle l'était auparavant. L'exorciste, se tournant alors vers le comte, lui dit : *Je ne crois pas, monsieur, que vous doutiez maintenant de la vertu de vos reliques. — Je n'en doute pas plus*, repartit celui-ci, *que de la vérité de la possession ;* et à l'instant, il ouvrit la boîte dans laquelle, à la grande confusion de l'exorciste, on ne vit, au lieu de reliques, que de la plume et du poil. *Ah ! monsieur*, s'écria le prêtre, *pourquoi vous-êtes vous moqué de nous ? —Mais vous, mon père*, répliqua le comte, *pourquoi vous moquez vous de Dieu et du monde ?*

FIN.

Le Propagateur

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

A NOS LECTEURS.

En entreprenant ce journal, nous n'avons été mus par aucune vue d'intérêt; l'avancement de la science fut notre but. Nos efforts, sans être entièrement couronnés de succès, ont eu quelques résultats utiles. La publicité que nous avons donnée à certains faits a porté le doute chez quelques sceptiques, et des esprits moins timorés que ces derniers, ont, en essayant les procédés que nous avons fait connaître, pu se convaincre que nous n'avons rien avancé qui ne fût fondé.

Si nous n'avons pas tenu tout ce que nous avions promis, il faut moins en accuser notre zèle que le temps qui est toujours trop court quand on cherche la vérité. Maintenant que nous avons pu nous livrer aux recherches que nous désirions faire, notre

allure sera moins gênée, et nous espérons aller plus promptement au but.

On a dû voir que, suivant la règle que nous nous sommes tracée, nous avons combattu le charlatanisme partout où nous l'avons rencontré. La mauvaise foi des gens qui, par état, sont chargés de nous guérir, n'a pas non plus été ménagée.

Certains magnétiseurs ont eu peut-être à se plaindre de nous lorsque nous avons attaqué leur doctrine, et cependant nous n'avons fait que glisser sur les exagérations de leur croyance. Désormais nous allons pénétrer dans le vif et faire connaître à nos lecteurs ce qu'il faut croire et ce qu'il faut rejeter de toutes les théories émises sur la science qui nous occupe.

Notre opinion doit avoir quelque valeur ; car, depuis nombre d'années, nous nous sommes occupés sans relâche de rechercher la cause des phénomènes somnambuliques ; et, comme nous avons toujours eu un grand nombre de sujets à magnétiser, nous avons pu vérifier, par des expériences multipliées, si tout ce qui a été avancé était fondé, et profiter des chances qui s'offrent à l'observation : bien différens en cela de ceux qui ont écrit sur le même sujet, et qui n'avaient, pour porter leur jugement, qu'un petit nombre de faits souvent encore observés par d'autres que par eux. On verra si les inductions que nous avons tirées de la production des phénomènes se rapprochent plus de la vérité que les opinions de messieurs tels ou tels.

Nous nous estimerons heureux, si nous pouvons faire sortir la vérité de ce chaos d'opinions, et ramener à un principe d'unité les diverses croyances qui règnent parmi ceux qui s'occupent de la pratique de notre art : plus heureux encore si nous parvenons à simplifier les moyens que l'on a indiqués pour arriver à la production des faits.

Mais ici l'embarras est grand : celui qui veut se livrer à l'étude du magnétisme doit-il croire, avec MM. l'abbé Fariat, Bertrand et d'Hénin, que tous les effets obtenus par des passes faites devant un individu, sont, chez le patient, le résultat de son imagination frappée? ou bien faut-il croire, avec MM. Rostan, Georget, Deleuze et autres, qu'ils sont le résultat immédiat d'un agent indépendant de l'imagination? ou bien encore doit-il tenir compte de l'opinion d'une secte de magnétiseurs, qui croient à un pouvoir spirituel existant en eux, et se manifestant alors qu'ils se mettent en état de graces?

Doit-il, lorsqu'il veut pratiquer le magnétisme, croire avant de vouloir, ou vouloir avant de croire? doit-il toucher le malade ou le magnétiser à distance? Toutes ces opinions diffèrent, et chacun croit avoir raison ; car, que sa méthode soit juste ou défectueuse, qu'on magnétise à pôles opposés, en touchant les pouces ou l'épigastre, en roulant les yeux ou en magnétisant spirituellement comme M. Chambelan, madame de Sainte-Amour, Sirop et beaucoup

d'Allemands, on parvient toujours à produire ce qu'on désire.

Que doit-il penser, en abordant toutes ces questions? Doit-il rejeter toutes les opinions émises et magnétiser à l'aventure, comme nous l'avons fait nous-mêmes, lorsque nous essayâmes de nous convaincre en suivant notre propre instinct? ou bien doit-il se garder de faire des expériences, parce que M. Deleuze recommande de n'en point faire?

Nous aurons à examiner toutes ces questions, à les débattre et à en faire sortir une grande vérité qui s'y trouve renfermée. Ne donnant rien au hasard, nous marcherons appuyés par des faits; nous dirons comment ils se sont manifestés et comment on peut les reproduire, et nous donnerons enfin les moyens de baser sa croyance au magnétisme, non sur de vaines spéculations de l'esprit, mais sur une certitude toute physique.

Nous laisserons de côté toutes explications de la nature de l'agent. Que nous importe, en effet, que ce soit l'archer de Vanhelmont, le principe vital de Barthez, le fluide nerveux, ou la vie spiritualisée d'un autre, on ne pourra jamais l'analyser, pas plus que le fluide de l'aimant ou de l'électricité; toutes recherches, à cet effet, seraient superflues.

Nous montrerons la similitude qui existe entre tous les effets produits par ceux qui croient au fluide, par ceux qui n'y croient point, et par ceux qui s'imaginent faire des miracles.

On verra cependant que les procédés ne sont pas indifférens pour arriver au but ; que ceux de M. Deleuze et de tous ceux qui, comme lui, ont commencé par établir un rapport, par toucher les pouces, etc., étaient dans une grave erreur ; que cette méthode est vicieuse, et que les magnétiseurs spiritualistes ne pouvaient avoir que des demi-succès, et enfin que ceux qui croient employer seulement l'imagination, ne doivent réussir que dans un très petit nombre de cas.

Ce n'est point par des hypothèses que nous prouverons ces vérités, mais par des expériences dont les résultats ne peuvent être douteux.

Nous rechercherons quelques-unes des lois de l'agent magnétique, et nous verrons bientôt qu'il a une manière d'agir qui lui est propre et que nous n'avons pas la puissance de changer.

Nous verrons également que c'est de sa saturation sur nous que naissent tous les phénomènes de chaleur augmentés ou diminués, d'augmentation de pulsations, de production de sommeil, de convulsions, etc., etc.

Qu'il ne nous est pas possible d'en saturer outre mesure un individu, parce que, dès que ce principe est en excès, il tend à se mettre en équilibre avec les corps ambians, et qu'il s'y met en effet.

On pourra donc expliquer la plupart des phénomènes de lucidité par l'excès de vie que produit le fluide magnétique chez les somnambules, lorsque leurs organes s'en trouvent saturés, et l'oubli, au mo-

ment du réveil, de ce qui s'est passé dans leur sommeil, par la privation subite de ce qui les excitait (1).

On concevra facilement que, s'il est possible d'augmenter l'énergie des propriétés vitales d'un individu, il doit s'ensuivre une foule de phénomènes qui lui sont utiles ou nuisibles, et que l'emploi d'un semblable moyen de traitement demandera, chez celui qui sera chargé de l'employer, des connaissances spéciales.

Nous arriverons enfin à avoir une marche plus certaine, en ce que nous pourrons suivre le développement de notre action, et la régulariser, tandis qu'avec les méthodes usitées, vous ne pouvez jamais connaître avec certitude si le malade que vous magnétisez l'est trop ou trop peu.

Les magnétiseurs apprendront que, lorsqu'ils veulent commander à la nature, il existe des lois qui l'empêchent d'obéir ; que le somnambulisme, objet de leur prédilection, ne se manifeste souvent que parce qu'ils ne le cherchent pas ; qu'une des grandes causes de sa non production vient de ce qu'ils le désirent avec trop d'ardeur. Ils apprendront

---

(1) Un somnambule me disait : « Tant que vous versez en moi le principe qui me vivifie, mon cerveau se trouve comme une lampe qui éclaire à une assez grande distance ; mais dès le moment où vous cessez de penser à moi, cette lampe, en s'affaiblissant, m'avertit de votre distraction, et s'éteint bientôt, si par un retour de votre action sur moi, vous ne versez de quoi la rallumer. »

aussi avec nous à rechercher les sympathies qui existent entre tous les organes, à diriger leur action souvent loin de la partie malade pour déterminer des changemens dans cette dernière.

Les magnétiseurs, qui se croient des puissances, sauront qu'il est un terme à leur pouvoir, et qu'ils ne franchiront pas certaines bornes sans s'exposer à devenir la risée des gens qui les entourent.

Les dispositions d'esprit et de corps n'ont pas besoin non plus de réunir les conditions que l'on a toujours exigées.

S'il est bon d'aimer son prochain, de lui vouloir du bien et de compatir à ses souffrances, ces dispositions ne font rien à votre action, si vous ne mettez en jeu le véritable principe agissant.

On sera de même disposé à penser que l'incrédulité de celui que l'on magnétise n'empêche pas qu'il ne puisse éprouver des effets ; l'état préférable, celui que l'on doit désirer, n'est pas non plus la croyance, mais bien un état entièrement passif.

Que les passes faites en touchant, tant recommandées par M. Deleuze et dautres magnétiseurs ne sont pas du magnétisme, proprement dit, qu'elles nuisent au développement de ses effets, et produisent un état mixte qui est le moins préférable.

Que les passes faites contrairement à ce qui a été indiqué par ces derniers, peuvent être faites en long, en large, en descendant, en remontant, etc., pour produire le même effet, etc., etc.

Nous bornerons ici nos observations. Chaque ar-

ticle deviendra le sujet de dissertations approfondies et d'un mur examen. Ainsi que nous l'avons avancé, nous nous appuierons d'un grand nombre de fait; et, si bientôt, suivant notre espérance, un concours de circonstances favorables nous permet d'avoir des sujets, nous nous empresserons de rendre témoins les personnes qui le désireraient, afin de justifier par des exemples vivans, si nous pouvons nous exprimer ainsi, que nous n'avons rien avancé qui ne fût fondé.

En prouvant que le magnétisme n'offre rien qui ne soit dans la nature, nous réduirons au silence les nouveaux ennemis du magnétisme, gens d'une piété peu éclairée, qui argumentent de certains faits d'action magnétique et de somnambulisme pour balancer l'autorité des miracles; ils craignent pour la religion; qu'ils se rassurent : le magnétisme ne change pas l'eau en vin, ne multiplie pas les pains, et ne ressuscite pas les morts; il n'y a rien de surnaturel dans ses opérations; c'est un des bienfaits de la Providence, plus propre à nous élever à Dieu qu'à nous en éloigner. Nous déplorons le zèle aveugle qui voit le mal où est le bien. Nous pourrions raconter ici comment plusieurs prêtres respectables ont été victimes de leur charité, et persécutés par leurs supérieurs, parce qu'ils s'étaient occupés de magnétisme. Espérons que, plus éclairés sur leurs vrais intérêts, nos évêques ne dédaigneront pas de vérifier par eux-mêmes que notre doctrine n'offre rien de contraire à la religion et aux bonnes mœurs.

Nous répondrons à d'autres personnes pieuses, qui ne voient dans nos œuvres que la manifestation des *puissances infernales*, que, la première fois qu'on entendit parler de l'aimant, qu'on vit un homme qui tenait suspendue en l'air une aiguille dont la tête était en bas et la pointe en haut, attachée à la lame de son couteau, on en fut aussi surpris que de tout ce qu'on entend dire des effets du magnétisme. Beaucoup de gens crurent que cet homme était sorcier, et que cela ne pouvait se faire naturellement. Nous pourrions citer bien des exemples semblables, et, pour parler le langage du baron d'Hénin, dire que l'ignorance des lois de la nature enfanta les faux miracles, etc.

Qu'il nous soit permis, avant de terminer cet article, de déplorer l'aveuglement de certains hommes qui repoussent tout examen. Serait-il possible qu'une doctrine qui doit faire disparaître bien des maux, ou au moins nous soulager quand tout espoir de guérison nous est enlevé, fût destinée à rester des siècles sans être généralement connue? Serait-il donc vrai que les entraves de toute espèce, le discrédit le plus injuste, le moins fondé, en pussent restreindre la pratique et en retarder les progrès?

« Est-ce comme frivole ou indifférent que le magnétisme est aussi légèrement traité? Non, puisqu'il a pour objet la santé, le bien-être et les lumières de l'homme. Est-ce comme dangereux et abusif? Non; il n'y a point d'exemple qui soit en lui-même

pernicieux ; on en a beaucoup de ses avantages. On sait bien qu'il faut distinguer le magnétisme de ce qu'il est par lui-même, avec ce qu'il peut être par les magnétiseurs, et ne pas le charger de leur impéritie, de leurs imprudences, de leurs fautes. Est-ce par l'influence des personnes d'une sagacité reconnue et imposante? Non; on refuse cette sagacité au plus grand nombre de ses détracteurs, et l'on voit journellement redresser et ajouter à leurs notions les plus accréditées. Est-ce une suite de la négligence, de l'insouciance des gens qui se portent bien? Non ; c'est à eux de soigner les malades, de pourvoir à leur soulagement. Ils savent que l'on peut vouloir ou avoir besoin tour à tour d'être secourable ou d'être secouru, et qu'il ne faut donc pas écarter la bienfaisance et les lumières. Est-ce l'effet de ce penchant, de ce goût, de ce dévouement à la plaisanterie, à la critique, à l'apathie, à la fatalité, délits trop communs et si préjudiciables à la société ? Est-ce à cause de son analogie avec certaines connaissances curatives que le magnétisme se trouve ainsi partager, encourir les sarcasmes...... ? Mais il n'est pas besoin d'articuler, de démasquer, de combattre les obstacles, les tribulations qu'il éprouve ; il suffit de le mettre dans une évidence convenable, chacun est assez soigneux de son avantage particulier, pour ne l'apprécier et ne l'accréditer qu'en proportion de son utilité et de ses ressources.

« Elevez la voix, mères de famille à qui le magnétisme est déja naturel dans les sollicitudes de la

maternité ; demandez à le connaître bien, pour en profiter davantage. Vous, les plus pauvres habitans des villes et surtout des campagnes, dites que les soins éclairés, affectueux, familiers de vos égaux, vous seront plus efficaces que la pitié stupide et les secours indolens ou salariés. Vous ne connaissez pas les charmes d'une bienfaisance qui peut être réciproque ; attendez-les du magnétisme. Vous, incurables abandonnés à vos maux, à l'affliction, livrez-vous à l'espérance, c'est à vous que les magnétiseurs prennent le plus d'intérêt, c'est sur vous qu'ils se sont le plus exercés ; leur zèle, leurs efforts, très rarement infructueux, sont du moins consolans. Vous, assez fortunés pour payer les services et les traitemens auxquels vous êtes aveuglément résignés, vous désirez cependant un moyen de plus pour votre santé ; vous aurez d'autant plus de confiance au magnétisme que vous le connaîtrez assez pour en savoir bien apprécier les ressources. Vous enfin, au-dessus de toute considération qui puisse vous engager à ménager le magnétisme, pourrez-vous, sans scrupule, en autoriser l'éloignement, et vous refuser la douceur de contribuer à le faire prospérer, tandis que son examen et sa pratique peuvent combler l'attente et les voeux de l'homme placé sous tous les points de vue ?

« L'explosion de cette découverte, aussi intéressante par ses moyens faciles que par son objet salutaire, non-seulement fixe à cet égard l'attention, la curiosité générale, mais elle promet encore

d'autres aperçus, d'autres lumières. Des prétendues connaissances secrettes laissent entrevoir qu'elles existent (1), qu'elles sont analogues aux nouvelles observations, qu'elles sont immenses; mais que ce serait les profaner que de les livrer au vulgaire, en lui donnant le fil du précieux labyrinthe qui les renferme, dans lequel M. *Mesmer* nous a introduits, soit avec un bandeau qu'il a mis sur nos yeux, soit qu'il ne fût lui-même dirigé que par un crépuscule de lumière.

« Travaillons donc par nous-mêmes à constater la vérité, les moyens, les détails d'une découverte si étonnante, si étendue. En pratiquant le magnétisme, tel qu'il est le plus connu, nous profiterons des bienfaits certains qui en résultent, et nos besoins les plus pressans seront satisfaits. Attendons, dans cette jouissance inespérée, les nouvelles lumières que les connaissances plus secrettes disent ne devoir être le partage que des consciences *résignées*, bienfaisantes et sans reproche; et surtout méritons-les.

« La vérité est le caractère du sage; sa recherche l'unique objet de ses études, la vertu sa seule ha-

---

(1) Notamment le spiritualisme, on peut y ajouter les grades les plus supérieurs et les moins connus de la franc-maçonnerie, les mystérieux travaux de plusieurs sociétés qui lui sont analogues; on dit que ces connaissances, ainsi que plusieurs autres, prétendent tenir par quelque rapport au magnétisme animal.

bitude. Il doit cette recherche à lui-même, il la doit à tout le genre humain. Ce n'est pas un amusement, c'est une obligation, un devoir. Être heureux, faire des heureux, voilà sans doute le but; il ne parvient à l'un qu'en multipliant ses connaissances; à l'autre, qu'en les communiquant à ses semblables. Ces connaissances sont funestes quand elles sont fausses; il faut donc qu'il s'assure de leur vérité, pour ne pas empoisonner ses jours et ceux des autres hommes. »

Traitement d'une gastrique chronique.

TROISIÈME ARTICLE.

Toutes les relations de somnambulisme offrent un fond qui se ressemble, et présentent aux lecteurs plus ou moins d'intérêt : ainsi, presque toujours les mêmes demandes amènent les mêmes réponses; nous abandonnons donc la marche que nous avions prise, comme peu favorable à atteindre notre but, et propre à fatiguer ceux qui veulent raisonner sur la science. Dorénavant nous ne nous occuperons que des phénomènes physiologiques qui intéressent le Magnétisme, soit par leur nouveauté, soit par leur importance, persuadés qu'on ne nous croira pas moins exacts, quoique nous omettions une foule de détails. Nous allons choisir,

parmi les matériaux recueillis par le père de la malade, ceux qui nous paraissent remplir le mieux notre but.

RÉCAPITULATION.

Dès la première séance, mademoiselle P., devenue somnambule, justifia par les faits l'espérance que son médecin avait conçue sur l'application du Magnétisme. Ses crises sont annoncées, son sommeil est meilleur, et la chaleur des pieds qui, depuis long-temps, se faisait difficilement sentir, reparaît d'une manière très sensible.

Les sommeils magnétiques suivans amènent un degré de lucidité qui vient confondre la médecine, et lui prouver la supériorité qu'on acquiert dans ce nouvel état. Les crises sont prédites à jour et heure fixes ; leur durée et leur terminaison n'échappent point à la sagacité de la somnambule : dès ce moment, je devins le maître de la maladie et le régulateur de cette nouvelle merveille. Un geste de moi arrête à l'instant des convulsions qu'aucun médicament n'est capable d'affaiblir ; ma voix porte le trouble ou le calme, l'état de veille ou l'état de sommeil, et je suis, pour cette malade et pour ses parens, un être incompréhensible, extraordinaire, si je puis m'exprimer ainsi.

L'espérance renaît chez tous ; la confiance au Magnétisme, justifiée par d'heureux résultats, vient

rendre son application plus facile. On suit avec exactitude un régime sévère, mais nécessaire que s'ordonne la malade; elle rend raison du peu d'effet, ou plutôt des effets funestes des médicamens qu'on lui a administrés; elle prédit sa guérison pour le mois de juin, c'est-à-dire quatre mois d'avance, puisque nous n'étions alors qu'au mois de février. Je dois dire ici que l'époque de sa guérison, comme celui de ses crises, est arrivé à l'heure et au moment annoncés.

Revenons maintenant aux nouveaux phénomènes qu'elle nous a présentés : différente de toutes les somnambules que j'ai connues ou dont j'ai lu l'histoire, elle ne se rappelait que très imparfaitement les choses qui l'avaient affectée dans l'état de veille. Le nom de ses parens, le sien même, sont oubliés. (Le contraire arrive chez les autres somnambules, leur mémoire est prodigieusement développée).

Le rapport établi avec ses parens ne les lui fait pas reconnaître. elle les voit, et les traite en conséquence de sa nouvelle manière d'être.

Les expressions lui manquent pour exprimer ses pensées; elle y supplée par des comparaisons; les chiffres ne se présentent pas à son esprit dans leur valeur.

Elle ne sait qui je suis, ce que je fais; elle me désigne par ce nom : *une chose qui fait du bien ;* elle sent mon approche ou mon éloignement; les choses qui l'entourent sont aperçues par elle, non comme elles sont, mais comme des masses noires. Moi, je

suis aussi une masse, mais une masse brillante.

La sensibilité est éteinte, elle a perdu la conscience de position de ses membres : sa tête est penchée sur sa poitrine, et cette attitude qui paraît devoir la fatiguer beaucoup ne la gêne nullement.

Pour elle, dans cet état, plus de souffrances; elle cherche à m'exprimer le bonheur qu'elle goûte dans cette manière d'être, ainsi que sa reconnaissance, pour le bien que je lui fais. Elle ne peut définir ce que je suis; elle me croit un être descendu des cieux pour la guérir.

Son corps présente tous les phénomènes de la catalepsie; ses membres gardent la position qu'on leur donne; elle ne peut les mouvoir que quand je l'ordonne.

Dans cet état de sommeil profond, elle examine l'intérieur de son corps, dépeint l'altération qui existe dans son estomac, et indique l'époque où elle eût fini sa carrière, si mes soins n'eussent arrêté le mal affeux qui la conduisait rapidement à cette terrible fin.

Je suis obligé ici, avant de continuer, de répéter que cette jeune personne n'avait jamais lu, avant d'être magnétisée, un seul ouvrage traitant du Magnétisme; qu'elle ne s'était laissée magnétiser qu'avec répugnance, et que son caractère et celui de ses parens ne permettent pas de supposer la moindre tromperie. D'ailleurs on verra bientôt qu'il eût été impossible de simuler certains faits. Ces réflexions sont pour les personnes qui n'adoptent aucun des phénomènes que je viens de

rapporter, et qui aiment mieux penser que les rôles sont tracés d'avance pour mieux tromper : esprits forts qui pensent tout connaître, tout expliquer, et dont on ne brigue pas les suffrages.

Je vais continuer à raconter ce dont j'ai été le témoin attentif; bientôt la multiplicité des faits contraindra nos antagonistes à garder le silence sur des choses qu'ils n'ont pas vues et que pourtant ils contestent.

Je reprendrai donc l'historique des phénomènes que nous a présentés mademoiselle P., sans tenir compte du jour ni de l'heure où ils sont arrivés.

Son somnambulisme se développant encore, elle peut voir extérieurement sans le secours des yeux; elle déchiffre des caractères imprimés très fins, en s'y prenant de cette manière : on lui applique ce qu'on veut qu'elle lise sur son estomac, et on a soin de le couvrir de la main; alors son estomac se gonfle, on le sent parfaitement exécuter des mouvemens; bientôt elle le frotte dans la direction du papier, et ne voyant pas d'abord tout ce qu'il contient, elle indique une lettre, puis une autre, continuant, elle les dit toutes; on s'aperçoit seulement qu'elle a dit les mots renversés et qu'ils n'ont aucun sens; mais que le nombre de lettres et leur valeur sont justes. Elle dit sentir, au moment de cette opération, une boule dans son estomac, qui la fatigue beaucoup. Elle demande la signification des lettres qu'elle a épelées. Nous lui demandons, à notre tour, comment elle a pu les voir; mais elle ne sait point nous

répondre; ce n'est pour elle ni voir ni sentir, mais quelque chose entre ces deux états.

Bientôt elle lit avec plus de facilité, mais toujours en commençant par la fin des mots, n'importe dans quelle direction on les lui présente. — Ne voulant pas être dupes d'une illusion, nous prenons les précautions jugées nécessaires en pareilles circonstances. Des mots extraits de phrases qui n'ont pas été lues par nous, sont appliqués à l'endroit de sa vision et sans que la main ait cessé d'être étendue à plat dessus; mais, précaution inutile! elle nous surprend bientôt par la justesse de son sens interne.

Une lettre arrivée par la poste, et dont personne ne connaît le contenu, lui est remise; elle la porte elle-même à son épigastre, lit la signature et donne un extrait de ce qu'elle contient, et qui se trouve parfaitement juste.

Une tabatière lui est remise; elle dit qu'elle contient un petit papier; on répond que non, et qu'elle se trompe. C'était de bonne foi; car, comme on venait d'acheter cette tabatière, personne ne s'était aperçu que la marque du marchand y était restée; mais, continuant son opération, elle dit qu'elle voit quelque chose écrit dessus; elle trace avec ses doigts un 2 et un 3. On ouvre la boîte; effectivement un petit papier s'y trouvait, sur lequel on lut les chiffres 2 et 3.

Je n'ajouterai pas de nouvelles preuves à celles que je viens d'exposer; elles ne pourraient être

plus concluantes; elles feront quelque impression sur certains individus ; car on ne raconte pas de semblables faits, sans les avoir bien vus et bien constatés, non une fois, mais dix, mais vingt, et s'être bien assurés que le hasard n'y joue aucun rôle.

Mais comment se fait-il que, lorsque vous voulez reproduire ce phénomène, et vous en servir de moyen de conviction pour ceux appelés à constater la faculté somnambulique, et qui y sont entièrement étrangers, pourquoi, dis-je, ne pouvez-vous l'obtenir, et manquez-vous toujours le but que vous vous étiez proposé? C'est ce qui est arrivé dans cette circonstance : plusieurs personnes, frappées de ce que la malade voyait sans le secours des yeux, s'empressèrent d'en parler. Tout le monde demanda à voir, car, quand on entend raconter de semblables choses, on doit, comme saint Thomas, vouloir toucher. Les savans ne demandèrent pas autre chose que la vue de ce phénomène, pour être convaincus et pour publier la vérité. Jusque là, tout allait au mieux, et un élève de l'Ecole Polytechnique, qui avait été témoin du phénomène, me félicitait sur le bonheur que j'allais éprouver de pouvoir convaincre un corps savant. Je le détrompai sur cette possibilité, et je lui dis que je consentais à faire cette expérience, mais que je doutais du résultat. Pour lui, plein de confiance, il alla chercher MM. Arago, Gay-Lussac, ses anciens patrons, qui s'empressèrent de venir, appor-

tant avec eux des paquets cachetés, renfermant des caractères tracés de leurs mains dans un cabinet dont les portes étaient bien fermées, car ils pensaient que, dans une pareille circonstance, on ne pouvait s'entourer de trop de précautions.

La somnambule endormie prit les paquets, mais bientôt elle fut prise de mouvemens convulsifs; elle voulut cependant commencer la lecture; elle prétendit voir des lettres, et en commença l'énonciation; mais, à notre confusion, pas une ne s'y trouvait renfermée. Ces messieurs triomphaient, le sourire étaient sur leurs lèvres; ils nous plaignaient sans doute de donner dans de pareilles erreurs. Mais nous, convaincus de la vérité de ce que nous avions avancé et reconnu comme vrai, et pensant bien qu'elle ne manquerait pas de se reproduire, nous soutenions avec courage la peine que nous éprouvions. Nous nous rappelâmes l'histoire des premiers individus qui virent tomber des aérolithes, et qui ne trouvèrent que des incrédules, jusqu'à ce qu'enfin le temps, qui donne toujours de la force aux vérités, soit venu démontrer qu'ils avaient raison. Nous prîmes le seul parti qui nous restait, celui de ne pas chercher à nous justifier, et à expliquer pourquoi cette expérience avait ainsi manqué. Depuis cette époque, nous avons observé plusieurs fois ce phénomène; mais nous nous sommes abstenus de faire intervenir d'autres témoins pour le constater.

J'espère bientôt expliquer pourquoi, toutes les fois que vous cherchez à prouver la lucidité des

somnambules dans toutes choses qui ne les concernent pas directement, vous échouez complètement; pourquoi des phénomènes que vous avez observés dans le silence et le recueillement, ne se reproduisent pas quand vous voulez les montrer au grand jour. Je crois que MM. Rostan et Georget eussent été bien embarrassés si quelques mécréans, leur contestant le fait de la vision de leur somnambule qui voyait par la nuque, eussent demandé à voir. Plus prudens que nous, sans doute ils s'y seraient refusés, et ils eussent eu raison, car il leur serait arrivé ce qui nous arriva : l'expérience, je n'en doute pas, eût manqué. — Je me rappelle pourtant qu'une fois j'ai réussi, devant des savans, à faire lire un somnambule, ayant un bandeau appliqué sur les yeux; mais ils aimèrent mieux croire que j'avais fait un *joli tour* (c'est leur expression), que de penser que la vision pouvait se déplacer et exister momentanément dans d'autres organes.

C'est en vain que l'on prétend, pour la régularité, assimiler les phénomènes que l'on observe sur la nature vivante aux phénomènes que l'on fait naître ailleurs, on n'y réussira jamais. J'explique ma pensée; j'entends seulement les grands phénomènes du somnambulisme; car, pour certains phénomènes physiques, j'espère bientôt démontrer qu'il sera possible un jour de les produire à volonté. — Je n'en persisterai pas moins à chercher à les faire constater par des savans, espérant que le moment arrivera

où ma persévérance sera couronnée du succès. Continuons notre récit.

La somnambule, fatiguée des essais que j'avais faits sur elle pour prouver sa vision, s'en ressentit : de fâcheux symptômes se déclarèrent; mais je les vis cesser bientôt, et le mieux dans son état, qui était déja très bon, augmenta de jour en jour. Elle fut plusieurs fois touchée jusqu'aux larmes de ce qu'elle n'avait pu lire ; mais je la consolai en lui disant que c'était ma faute, ce qui est peut-être vrai. Car j'ai souvent pensé à une métaphore d'un de mes somnambules qui comparait sa lucidité à une lampe que la nature allumait, et qui n'était entretenue que par le principe que je versais en lui. On sent que, s'il en était ainsi, il devrait arriver que, dans tout état de trouble, la lampe devrait s'en ressentir, être altérée et même s'éteindre. Ici elle se ralluma bientôt, mais non à la même place. Je cherchais vainement, dans des momens de repos, en posant des objets sur son estomac, à les lui faire voir; elle essaya plusieurs fois en exécutant les mêmes mouvemens, mais ne vit plus. Elle s'aperçut bientôt que sa tête était devenue très sensible dans un point, près d'une des bosses pariétales; elle y porta la main, et nous assura qu'elle voyait par cet endroit. En effet, elle reconnut et désigna les objets qu'on présentait à cette partie de la tête, et lut bientôt des caractères imprimés ou écrits à la main. Semblable en cela à une autre de mes somnambules (mademoiselle Sam-

son), qui avait découvert cette faculté en elle, et qui, pour l'exercer, se servait d'un singulier moyen; elle frappait sur cette même partie avec un corps très dur (un gros clou), et quand la sensibilité, ou autre chose que je ne sais exprimer, y était arrivée, elle y voyait parfaitement, même dans l'obscurité la plus profonde, tout ce qu'on lui présentait.

Mademoiselle P., pour voir ses amis ou les malades que je lui amenais, leur tournait le dos et faisait ainsi leur portrait; s'ils avaient quelque chose de choquant dans les traits, elle savait très bien le remarquer et même le dire; mais, ce qui valait bien mieux pour nous, elle trouvait leur maladie, donnait de bons conseils, et le faisait avec tant de grace que chacun en était charmé.

Parvenu au 20 février, je ne la magnétisai plus tous les jours; elle fixait elle-même les momens, et il fallait de ma part beaucoup d'exactitude, car quelques minutes plus tôt ou plus tard lui faisaient mal et dérangeaient ses crises. — Je vais exposer quelques exemples de ces faits, pour que les magnétiseurs qui n'écoutent pas la nature, et qui magnétisent sans précaution, jugent qu'il est des cas où il faut beaucoup de prudence et d'attention. Toutes les fois qu'elle annonçait une crise, elle en fixait la durée, et me disait l'heure à laquelle je devais seulement la faire cesser. Deux fois ému par ses souffrances, ses cris et les convulsions qui l'agitaient, j'ai voulu interrompre son état douloureux,

sans attendre l'heure fixée; j'y suis parvenu à l'instant; mais qu'est-il arrivé? C'est qu'un état de malaise, qui n'était point sa maladie proprement dite, succédait à son sommeil, et durait jusqu'au lendemain; tandis que, magnétisée au moment par elle indiqué, elle était parfaitement ensuite, et rien ne venait déranger son état de bien-être. Une autre fois, retenu par des affaires, je ne pus arriver que dix minutes après l'heure fixée; elle était dans un état affreux, jetant des cris aigus, écumant, la face gonflée et dans une exaspération de symptômes qui faisaient craindre pour sa vie. Je la calmai bientôt, et je vis qu'elle ne m'accusait pas de cet excès de mal, parce qu'il lui semblait qu'elle me devait beaucoup trop pour se plaindre; mais il eût été barbare à moi de ne pas y mettre tous les soins possibles.

Elle s'endormait souvent seule dans l'intervalle de ses crises; elle faisait alors éloigner tout le monde; elle me demandait et se plaignait de ne pas être assez endormie. Elle avait une réminiscence de ce qui se passait dans son somnambulisme complet; elle n'éprouvait point de mal de ce nouvel état, si ce n'est de la faiblesse. Elle ne conservait aucun souvenir de ce qui s'y était passé; se réveillant, elle croyait seulement qu'elle s'était assoupie.

Nous avons remarqué que, toutes les fois qu'endormie elle cherchait soit pour elle, soit pour d'autres, un remède ou un objet quelconque, elle se prenait

la racine du nez, la frottait au point de la rendre rouge, et ne cessait cet exercice que lorsqu'elle avait trouvé ce qu'elle désirait.

Il semblerait que la substance cérébrale correspondant à cette partie, était devenue pour un instant le siège de l'intelligence de cette somnambule; ce qui semblerait le prouver, c'est qu'elle ne répondait jamais sans avoir préalablement interrogé cette partie.

Plusieurs somnambules se livrent aux mêmes mouvemens, en portant souvent les mains à la racine du nez, aux arcades sourcillières. Cela pourrait faire croire aux individus qui ne seraient pas convaincus de leur changement d'état, qu'elles n'exécutent ces mouvemens que pour pouvoir, à leur aide, ouvrir les paupières et voir ce qui se passe auprès d'elles, car quelquefois leurs yeux sont entièrement masqués par la position de leurs mains. Elles auraient un bandeau sur cette partie, qu'elles ne changeraient pas leur coutume, car elle paraît favoriser leur lucidité.

Il n'est pas toujours facile d'éveiller notre jeune malade; je suis forcé quelquefois de sortir de la pièce où elle est endormie et de passer dans une chambre voisine; alors les portes étant bien fermées, je parviens facilement à la faire sortir de cet état; mais, avant que son réveil soit complet, elle tombe un instant dans un état qui paraît être du sommeil naturel; elle respire longuement, exécute quelques mouvemens automatiques; le globe de l'œil se meut

dans son orbite, et le moindre bruit que je fais alors la réveille instantanément elle reste sans aucun souvenir de tout ce qui s'est fait et dit pendant une scéance souvent fort longue.

Le récit que je viens de faire doit être, pour les gens qui ne croient point au magnétisme, un long rêve, tant ce que j'ai raconté est au-dessus des connaissances vulgaires; mais, comme les faits magnétiques se reproduisent maintenant partout, et qu'il est impossible d'en arrêter la propagation, la science va s'enrichir de nouvelles connaissances et dater son règne de cette époque. Le temps est enfin arrivé, où, malgré les brigues, les cabales et les sociétés savantes, il se sera fait jour, comme toutes les vérités qui, une fois reconnues, ne peuvent jamais périr : le temps ne peut ni les détruire, ni les affaiblir.

Dernière séance du somnambulisme de mademoiselle P..., et terminaison de sa maladie.

Enfin, nous sommes au 12 juin, jour où nous devons voir la dernière des crises de notre somnambule. Tout le monde est dans l'attente de l'évènement ; chacun pense que la crise aura lieu, car la malade ne s'est jamais trompée une seule fois dans ses prédictions ; mais on doute que ce soit le der-

nier jour de ses souffrances; on ne peut croire qu'une maladie affreuse se termine par des accidens. La mère de cette intéressante malade m'interroge des yeux, pour savoir ce que je pense du résultat, et ce qu'elle doit espérer : heureux de la tranquilliser, non par de vaines promesses, mais par une assurance fondée sur des faits semblables, je l'exhorte à supporter avec résignation les souffrances de sa fille. Certes, il m'en coûtait beaucoup pour en être le muet témoin et trouver, pendant une heure, assez de courage pour ne pas abréger des douleurs auxquelles il m'eût été facile de mettre un terme. Je n'avais qu'un mot à dire pour les faire cesser à l'instant; mais je devais suivre entièrement ses avis. Je m'y conformai donc pour éviter de voir reproduire de nouveaux accidens.

A huit heures du soir, la malade, qui a fait tout le jour beaucoup d'exercice, se trouve prise de maux d'estomac; bientôt sa tête s'ébranle, ses genoux fléchissent; on la met dans une bergère, elle y est assez tranquille; mais bientôt des mouvemens convulsifs des bras, seulement, puis de tout le tronc, annoncent que sa crise a commencé; on entend un hoquet qui devient fatigant tant pour les spectateurs que pour la malade; sa figure se décompose, ses yeux se contournent, sa poitrine se gonfle, elle respire à peine, s'arque en arrière, elle revient graduellement à un état de repos; elle frotte ses yeux qui sont fatigués; elle se plaint d'être courbaturée, et, tout en parlant, elle fait des grimaces; tous les

muscles de sa face sont en contraction, et sa tête tourne, comme sur un pivot, avec une rapidité incroyable. Elle pousse des cris aigus, de longs soupirs ; elle s'agite sur son siège ; ses longs cheveux sont en désordre ; sa gorge est serrée ; elle fait parfois entendre un sifflement qui indique l'état d'angoisses où elle se trouve. Sa mère, qui ne l'a pas quittée, la presse contre son cœur ; mais, malgré tous ses soins, les souffrances de sa fille continuent. Enfin, l'heure approche ; tout le monde a les yeux sur la pendule, et voudrait hâter l'heureux moment qui doit amener la fin de ce spectacle. Je me lève, j'étends la main et la dirige vers la région de son estomac. Au même instant, les douleurs s'arrêtent. La jeune personne me presse les mains, me rend de vives actions de graces, assure qu'elle n'aura plus de crises, et que sa maladie est terminée.

Ses traits, au milieu d'une satisfaction générale, reprennent leur expression naturelle, et il ne lui reste qu'une légère fatigue qu'il m'est impossible de faire disparaître entièrement.

Je dois ajouter encore que, depuis cette époque jusqu'à ce moment, sa santé ne s'est pas démentie d'un seul instant.

CLINIQUE MAGNÉTIQUE DE M. DUPOTET.

Traitement d'une Fièvre ataxique *ou* maligne.

Le jeune Millan, de Clichy-la-Garenne, près Paris, âgé de dix-huit ans, d'un tempérament nerveux, sanguin, ressentit, étant au collège, divers malaises qu'on ne sut d'abord à quoi attribuer. On le mit à la diète, on lui fit prendre des bains, mais sans aucun succès. Sa maladie augmentant, on le transporta chez ses parens. Le médecin de la pension, continuant de le voir, ordonna une application de sangsues sur le ventre, prescrivit la continuation des bains et de la diète; mais, malgré ce traitement, le jeune Millan éprouva un désordre de fonctions que le médecin n'avait point prévu. Ses yeux devinrent vifs, secs, étincelans; son pouls était alternativement petit, fort, irrégulier ou régulier; la peau sèche, la sécrétion des urines rare et pénible, la salive rare, la bouche aride, la langue couverte d'une couche noirâtre à son centre; le soir exacerbation des symptômes, délire une partie de la nuit.

Des sinapismes furent ordonnés et appliqués aux pieds. On lui fit prendre de la limonade et d'autres tisanes. Il resta dans cet état plusieurs jours, et les divers symptômes ne firent qu'augmenter. La mère de ce jeune homme, ne voyant pas cesser la maladie comme le médecin l'annonçait, et s'apercevant, au contraire, que les forces de son fils diminuaient à chaque instant, tandis que le délire augmentait, jugea prudent de venir me consulter. Sa confiance au Magnétisme était grande : je l'ai guérie, il a quelques années, d'un rhumatisme goutteux qui avait résisté aux traitemens indiqués par plusieurs médecins ; elle crut que je pourrais rendre la santé à son fils, dont l'état commençait à l'inquiéter beaucoup. Comme je la vis déterminée à faire tout ce qui serait ordonné, je fus chez elle avec une somnambule que j'avais alors à ma disposition. Avant d'endormir ma somnambule, j'examinai attentivement le malade, et je le trouvai, comme je l'ai dit plus haut, dans un état d'abattement et de prostration qui ne lui permettait pas d'exécuter aucun mouvement. Son ventre était douloureux dans la région de l'hypogastre, la face très rouge, et éprouvant de violens maux de tête. J'approchai de lui la somnambule, qui reconnut la maladie et qui ordonna le traitement que je vais indiquer pour être exécuté de suite :

25 sangsues sur le ventre, à l'endroit douloureux ;
Deux vésicatoires aux cuisses ;
Sinapismes aux pieds ;

De la glace sur la tête (constamment) ;

Supprimer entièrement la limonade et les antispasmodiques qu'on lui faisait prendre, et les remplacer par une tisane adoucissante ;

Magnétiser le malade le plus que l'on pourra.

Je trouvai le traitement bien indiqué, mais effrayant pour les personnes qui entouraient l'enfant, et qui n'avaient nulle idée de médecine. J'interrogeai de nouveau la somnambule, qui ne voulut faire aucun changement dans ses prescriptions, et qui assurait que si l'on ne suivait pas rigoureusement ce qu'elle avait indiqué, dans deux jours il ne serait plus temps de le faire. Je demandai à la mère du malade quelles étaient ses intentions ; sa réponse fut que, malgré l'opposition des personnes de sa famille, elle était disposée à faire tout ce qui avait été indiqué. Pour me le prouver, elle envoya sur-le-champ chercher ce qui était nécessaire pour exécuter les prescriptions. Elle se chargea de magnétiser constamment son fils, et de ne pas le quitter d'un instant, afin de mieux surveiller le traitement. Quand je m'éloignai, j'étais peu rassuré, car je sais combien on hésite à faire suivre aux êtres qui nous sont chers un traitement rigoureux, et surtout quand ce traitement n'est pas avoué généralement. Rentré chez moi, j'interrogeai la somnambule ; elle m'assura qu'il n'y avait pas un moment à perdre, que le malade était au plus mal ; que la congestion cérébrale déterminée par le transport du sang et des phénomènes nerveux ôterait bientôt toute ressource

de la faire cesser, et que l'inflammation qui existait dans les intestins, quoique peu sentie par le malade, était extrêmement grave, et demandait également un prompt secours. Elle se plaignit beaucoup du temps que l'on avait perdu, et assura cependant qu'elle croyait que le malade serait bien au bout de quelques jours.

Le lendemain de cette consultation, on vint m'apprendre que le traitement avait été suivi, que le malade était déja mieux, qu'il sentait parfaitement les vésicatoires ainsi que les sinapismes, et qu'il commençait à parler un peu plus librement. Je fus le voir, je le trouvai effectivement bien; le délire avait été moins fort pendant la nuit, sa langue était moins noire; mais il éprouvait la même peine à se mouvoir; sa figure était toujours rouge, malgré qu'on n'eût pas interrompu l'application de la glace sur la tête, et que les sinapismes eussent été renouvelés aux pieds.

J'engageai la mère à continuer de le magnétiser; elle me dit l'avoir fait une partie de la nuit, et s'être aperçue du bien que le malade avait ressenti; que la nuit avait été meilleure, et que son espoir était grand.

Le surlendemain j'y ramenai la somnambule, qui ordonna des bains, malgré la grande faiblesse; elle fit entretenir la glace sur la tête et les sinapismes aux pieds. Elle exigea que l'on pansât les vésicatoires de manière à les faire suppurer le plus possible, et assura que le malade était sauvé, mais

qu'il ne fallait pas, de huit jours, discontinuer le traitement, et ne rien donner qui pût nourrir le malade, pas même du bouillon coupé, et n'avoir aucun égard à la faiblesse.

Au bout de ce temps, nos soins furent couronnés du succès ; la somnambule permit du lait coupé, de légers bouillons de poulet, indiqua un purgatif à prendre au bout de quelques jours par petites doses.

Le malade alla de mieux en mieux, sa convalescence fut de peu de durée (le contraire a lieu, quand ces maladies sont traitées par la médecine ordinaire); enfin, il vint, au bout de sept semaines, nous remercier des soins que nous lui avions prodigués. A cette époque, les vésicatoires des cuisses avaient été supprimés; mais la somnambule en avait fait établir un au bras, en engageant le malade à le conserver six semaines au moins, et à vivre de régime encore trois mois.

Depuis cette époque, sa guérison s'est consolidée ; il a beaucoup grandi, sans ressentir les malaises que fait éprouver une crue subite.

Forcé de m'absenter pour quelque temps de Paris, je fus contraint, pour ne pas suspendre le traitement commencé sur plusieurs personnes qui éprouvaient déja d'heureux effets du magnétisme, de les faire

magnétiser par d'autres magnétiseurs. Après avoir pris toutes les précautions que je jugeai nécessaires en pareil cas, je mis ceux qui me suppléèrent en rapport avec mes malades, qui n'étaient pas, je dois le dire, très contens de ce changement. Cependant je n'eus qu'à me louer de mes précautions, et si la somme du bien ne fut pas si grande, il n'en résulta aucun mal, et mon éloignement n'apporta pas de changement notoire. Parmi les divers phénomènes qui résultèrent de ce changement, je dois citer ceux-ci.

Les personnes qui me succédèrent ne furent jamais bien entendues des malades somnambules qui ne cessaient de me demander. Vous me faites du bien, disaient-elles à leur magnétiseur; mais ce n'est plus cela : il vous manque quelque chose *que l'autre possède*; *j'y vois moins bien avec vous; je ne pourrais pas donner de consultations*, *etc.*

Une de ces somnambules, magnétisée par son mari, ne le reconnaît pas en cette qualité; elle le traite avec rigueur et s'exprime avec dureté. Elle se plaint que *cet autre* (le mari) ne sait pas bien magnétiser, lui fait moins de bien que celui qui l'avait précédé. Elle trouve un très grand changement dans la manière d'agir des deux actions.

Une jeune personne, magnétisée par sa mère, est également endormie; mais le sommeil n'est pas complet. Cependant la mère est entendue sans être reconnue. La somnambule l'appelle *la petite dame*, lui demande qui elle est, d'où elle vient, et lui dit

qu'elle éprouve du bien de son action, mais pas autant que quand je la magnétisais, etc. En effet, ses crises sont moins bien calmées ; il lui reste un tremblement qui n'existait point lorsque j'opérais, et son sommeil naturel est moins parfait.

Je pourrais multiplier les exemples, car tous mes malades ont offert des changemens frappans dans leur manière d'être.

Il est donc prouvé que l'action magnétique, dirigée par deux individus sur le même sujet, offre dans sa marche des différences qui peuvent être saisies et appréciées. A quoi tiennent ces différences ? C'est ce que nous nous proposons d'examiner dans les procédés magnétiques que nous donnerons incessamment.

SUITE DES EXPÉRIENCES CLINIQUES.

Le 28 septembre, je magnétisais une dame qui éprouvait peu d'effets sensibles du magnétisme. Une personne qui l'accompagnait sentit, pendant cette opération, tous ses membres s'engourdir et eut des picotemens aux paupières.

Le 29, à pareille heure, magnétisant la même personne, sans songer à produire d'autres effets que

sur elle, la dame qui l'accompagnait encore éprouva plus d'effets que la veille, et fut toute la journée courbaturée.

Le 30, pendant une séance semblable aux deux autres, le sommeil magnétique se déclara sur la personne qui n'était venue, comme je viens de le dire, que pour être témoin. Pendant son sommeil, ses paupières furent agitées de mouvemens convulsifs, qui ne se calmèrent que lorsque j'eus frotté ses yeux avec mes doigts. Elle se réveilla seule ; mais, à notre grande surprise, elle se rendormit bientôt, se réveilla de nouveau pour redormir encore, et malgré mes efforts pour la réveiller entièrement, je ne pus y parvenir ; son sommeil ne cessa que longtemps après que je me fus éloigné.

Le 31, mêmes phénomènes, mais bien plus intenses : on fut obligé de coucher cette personne, et elle ne se réveilla que quelques heures après.

Depuis elle n'a pas continué d'assister aux séances.

TRAITEMENS MAGNÉTIQUES FAITS PAR DES PRÊTRES.

M. M... de la Marne, ne veut pas absolument que le magnétisme soit un agent naturel, il a besoin

pour expliquer ses effets, de faire intervenir le diable, dont il nous suppose les véritables suppôts. Son caractère de prêtre devrait cependant lui donner plus de charité; et il devrait au moins, avant de lancer ses diatribes dans le public, s'informer si des religieux ne nous avaient pas donné l'exemple du mal que nous faisons aujourd'hui, en préconisant notre moyen de guérir. Pour éviter des recherches à M. de la Marne, chaque n° de notre journal contiendra quelques cures faites par des personnes revêtues d'un caractère sacré. Peut-être les enveloppera-t-il dans la même damnation. En ce cas, il aura fort à faire, car il en existe à notre connaissance plus de 300. Parmi ces guériseurs, se trouvent des évêques, des archevêques et un cardinal, etc. Nous faisons des vœux pour que la contagion en gagne un plus grand nombre et jusqu'à M. M... de la Marne lui-même; espérons qu'ils seront exaucés; en attendant cet heureux moment, voici des extraits de traitemens où les soins de dignes prêtres ont eu les plus heureux succès.

Extrait d'une lettre écrite par le Révérend Père Gérard, Supérieur-Général de l'Ordre de la Charité; au Père Pellerin, Supérieur de la Maison de Mont-Rouge, datée de la Rochelle, le 15 Juin 1784.

« J'ai fait un miracle dans ce pays-ci, dont tout

l'honneur revient à M. Mesmer, et qui donne la plus haute opinion de sa découverte. Monsieur le comte de la Tour-du-Pin, lieutenant-général, commandant en cette province, est venu visiter notre hôpital : je l'accompagnai dans la salle des soldats, au moment où l'on donnait l'extrême-onction à un jeune homme infiltré depuis la tête jusques aux pieds, et dont la respiration était si laborieuse depuis trois jours, qu'on était obligé de le tenir presque debout dans son lit. Le médecin ayant dit à M. de la Tour-du-Pin, qu'il était sans ressource ; ce dernier, qui sait que je suis instruit du magnétisme, m'a engagé à tenter la cure du malade, ou du moins de le soulager. Je n'ai pu résister à ses instances, mais je vous avoue que j'entrepris le traitement avec répugnance, parce que je craignais, que le malade ne me périt dans les mains. Le contraire est arrivé, à mon grand étonnement. Dès la nuit suivante le malade urina abondamment (ce qu'il n'avait pas fait depuis vingt-quatre heures), et il alla trois fois à la garde-robe. Depuis ce jour, les évacuations se sont soutenues, les bras, les jambes, qui étaient d'une énorme grosseur, sont dans l'état naturel. Le malade se promène, boit et mange bien. L'état-major est venu me voir, me remercier ; tous les officiers du régiment en ont fait autant. M. le comte de la Tour-du-Pin a publié ce miracle dans toute la province, et cela m'attire tant de malades, que je suis obligé de m'enfermer.

Lettre de M. l'abbé Berthier, chanoine théologal, adressée à M. le marquis de Puységur.

De Sémur en Auxois, le 13 septembre 1785.

Monsieur,

Je n'avais pas osé m'adresser directement à vous pour obtenir la permission de communiquer le secret du magnétisme que j'exerce sous vos auspices, depuis plus de six semaines. Les succès que j'ai eus m'attirent plus de malades que je ne peux en traiter; je vous aurai donc la plus grande obligation, Monsieur, si vous voulez bien m'accorder la permission de me donner des coopérateurs, et de me prescrire les conditions que vous exigez pour cela. J'ai de mes confrères, des médecins, des chirurgiens, des citoyens honnêtes, instruits et sages, qui, en assistant aux traitemens, se sont convaincus qu'il y a un agent; ils attendent le mot, et je ne désire pas moins pouvoir le leur dire très promptement, car je n'ai pas un moment à moi.

J'ai reçu hier une lettre de monsieur de Sancy qui me mande que *mon frère*, capitaine dans votre régiment, *doit pouvoir remplir le juste désir que j'ai de m'associer plusieurs personnes*, *tant pour me soulager que pour augmenter le bien*, et il me le mande d'après une lettre qu'il a reçu de vous. Par la même poste, mon frère me mande de m'adresser directement à vous. Voilà, Monsieur, ce qui augmente ma

confiance pour la demande que j'ai l'honneur de vous faire.

Vous serez peut-être bien aise de connaître le bien que vous m'avez mis à portée de faire, ce sera une jouissance, etc...

Un de mes confrères ayant un mal de tête continuel depuis quinze ans, avec des redoublemens qui le rendaient incapable de rien, surtout dans les mauvais temps, a été magnétisé une vingtaine de fois; il se trouve maintenant tellement soulagé, qu'il ne souffre plus que légèrement lorsque le temps veut changer; il continue et espère être bientôt entièrement guéri.

Un jeune homme avait la fièvre tous les jours; en quatre traitemens elle s'est dissipée.

Une fille de vingt ant avait à la tête et à l'oreille une douleur continuelle et très vive depuis quinze jours; elle craignait que ce ne fût une rechute des mêmes maux qui lui avaient duré l'année passée et le commencement de celle ci, pendant quatorze mois. Elle est venue quarante fois au traitement, la douleur a toujours cédé au traitement, mais dans les commencemens elle revenait sur-le-champ : peu à peu les accès ont retardé, et enfin au bout de vingt-trois jours, ayant vomi les six derniers, elle a été complètement guérie.

Un autre de mes confrères, sujet à des coliques qui mettaient sa vie en danger, en avait des ressentimens tous les jours depuis trois mois : ils ont cessé, dès le second traitement, d'être journaliers; ils sont

revenus deux fois en trois semaines, ils ont toujours cédé au traitement.

Une pauvre femme vint il y a huit jours avec un bras qui paraissait entièrement perclus par un refroidissement; ses doigts ne pouvaient pas se remuer: dès le premier traitement elle les remua, et elle va beaucoup mieux.

Un notaire, âgé de cinquante ans, avait été refroidi dans les neiges l'hiver dernier; à force de remèdes, il était débarrassé en partie d'un rhumatisme qui le rendait entièrement perclus, mais il ne pouvait pas porter ses bras, surtout le gauche, plus haut que l'épaule; il a été guéri en deux traitemens.

Jugez, Monsieur, d'après ces faits, de l'affluence que j'aurais, si je pouvais traiter ceux qui s'adressent à moi; mais je ne peux donner au magnétisme que cinq heures par jour, etc.

VARIÉTÉS.

MIRACLES.

Il existe à Paris des magnétiseurs dont la manie est de croire qu'ils ont le pouvoir de faire des miracles, et ce qui est bien plus extraordinaire, il y a

des gens dans cette capitale qui ont la simplicité de ne pas douter de la réalité de cette puissance. Les malades accourent de tous côtés, avec l'espoir de guérison, ils se prosternent devant le saint d'une nouvelle espèce, prient avec ferveur. Le saint homme s'approche, souffle ou fait quelques signes sur la partie souffrante, ferme les yeux, se recueille un instant et dit avec force, *levez-vous et marchez* : or il arrive ce qui doit arriver ; le boiteux reste boiteux, les douleurs continuent à tourmenter ceux qui en sont atteints, etc. etc., et le saint de s'écrier : Vous ne guérirez jamais, vous n'avez point de foi, vous êtes des réprouvés. Les pauvres patiens se retirent le cœur navré, et plus affligés qu'avant l'opération. Ils maudissent leur sort, et quelquefois font entendre des murmures contre celui qui s'interpose entre la divinité et eux.

Il est bon de prémunir les personnes honnêtes contre cette jonglerie d'un nouveau genre. Nous connaissons les saints dont il s'agit et nous pourrions faire leur biographie ; car nous savons comment ils ont débuté dans la carrière ; nous avons été témoins de quelques-uns de leurs miracles, qui consistaient seulement dans le principe, à faire allumer des bougies placées à une certaine distance des inspirés (*) dont les prières faisaient descendre une flamme céleste sur les cierges consacrés qui s'allumaient aussi-

(*) C'était alors un jeune garçon et une jeune fille, qui venaient récemment de faire leur première communion.

tôt. *Loin des regards* profanes et dans une chambre dont tout était clos, un de ces inspirés qui était alors magnétisé par M. Ch .... avait même l'insigne bonheur d'envisager Dieu face à face. Interrogé comment il le voyait, il répondait avec beaucoup de naiveté que c'était un gros joufflu et que deux de ses apôtres qu'il distinguait parfaitement étaient *Voltaire* et *Rousseau*. La foule que ces inepties n'éclairaient point, criait au miracle et se frappait la poitrine, s'arrachait les cheveux et répandait d'abondantes larmes. J'avoue ici qu'avant d'avoir assisté à de pareilles scènes, il m'eût été impossible d'y croire et de penser qu'on pût se porter à de semblables actes de folie; mais je les ai vus, ainsi que beaucoup d'autres magnétiseurs qui pourraient au besoin le certifier comme moi.

On se sent pénétré d'indignation contre les individus qui fanatisent ainsi les pauvres de jugement. Ce ne serait pas sans quelque danger que l'on s'exposerait à nier ou contester en face la réalité de ces visions, et malheur pourrait vous en arriver; il ne faudrait pas même avoir l'apparence de la tiédeur. Je me rappelle ce qui m'advint un jour que je fus introduit pour être témoin de ces ridicules scènes. J'avais l'impassibilité qui convient à un observateur; mais je fus vivement apostrophé, traité d'incrédule et de réprouvé. Quand on songe que l'on veut perpétuer de semblables bouffonneries et qu'il se trouve au dix-huitième siècle un parterre pour en *applaudir* les acteurs, on se demande si l'esprit humain est fait

pour la vérité !... Oh! MM. de la Marne et consorts avec vos possessions, vos obsessions et vos exorcismes, vous êtes bien dignes de vous associer à MM. Ch... S... etc. ! que de belles choses vous feriez ensemble !

Effets de l'imagination selon quelques médecins.

Une dame de 45 ans environ, paralysée de tout un côté, par suite d'une épanchement au cerveau, fut traitée pendant 16 mois consécutifs pour cette maladie par plusieurs médecins ; lasse de ne pas éprouver d'amélioration dans son état, elle se décida à employer le magnétisme. Ce dernier moyen arrivé un peu tard, fut trois mois à la rétablir, après avoir produit divers phénomènes très sensibles. Pendant tout ce temps, le médecin ordinaire venait toujours rendre des soins à sa malade et ordonnait, comme il est d'usage, quelques petites prescriptions que l'on avait grand soin de ne plus suivre. Enfin fatiguée de se cacher ainsi (chose qui avait été nécessaire, car le docteur, n'entendait pas raillerie sur le magnétisme) et se trouvant tout-à-fait rétablie, un jour que l'on annonçait le médecin, cette dame se coucha sur le tapis de sa chambre et attendit dans cette attitude le visiteur. Son Esculape, étonné de cette vue, s'empressa de lui demander pourquoi elle

était dans cette position. Mais cette dame sans répondre se tourna, se retourna, fit des mouvemens en tout sens et finit par se lever. Le docteur de plus en plus surpris, lui dit qu'elle allait, sans doute, lui apprendre la cause d'un aussi grand changement, survenu dans son état contre toute espérance. Cette dame ne fit plus alors attendre sa réponse et lui avoua qu'elle devait son rétablissement au *magnétisme.* — Au magnétisme ! répéta le docteur interdit. Au magnétisme ! dites plutôt à l'imagination.—Soit, docteur, mais pourquoi ne m'avez vous pas traitée par ce moyen-là. Le docteur se fâcha de cette réponse, il eut tort, il ne revint plus. Il eut doublement tort, il devait étudier et chercher à connaître la nouvelle vérité que nous avons pris à tâche de défendre, afin qu'une autrefois il ne fût point exposé à pareil événement, ce qui est très possible.

Emploi de la médecine ordinaire et de la médecine magnétique.

Madame la comtesse de R... victime d'une cruelle maladie, existerait encore, si le magnétisme eût été plus généralement connu. Voici sur quoi je fonde mon opinion.

Malade depuis 76 jours d'une fièvre muqueuse dont les symptômes persistèrent malgré les traitemens habillement ordonnés par les docteurs D. B., etc. ;

Malgré tous les purgatifs, les emplâtres et 200 la-

vemens, qui ne procurèrent pas une garde-robe, et des doses d'opium qui ne firent pas dormir;

Malgré bien d'autres remèdes; car que ne fait-on pas, pour ne plus souffrir! le magnétisme fut du nombre des moyens essayés, et l'avant dernier de tous.

Chargé de l'appliquer, je magnétisai la malade qui ne croyait point à la vertu du moyen que j'employais: mes passes la faisaient sourire, je continuai néanmoins sans m'inquiéter de son incrédulité et de sa critique. Ce remède contre toute attente opéra. La malade dormit trois heures de suite, et eut deux évacuations. Une aussi bonne nouvelle charma les médecins qui ne surent à quoi attribuer un semblable changement; ils le mirent sur le compte de la nature; prétendant qu'elle faisait des efforts et qu'il fallait l'aider, ils ordonnèrent en conséquence des remèdes que l'on eut la faiblesse de prendre malgré les défenses expresses de ma part. Je sentis de suite quel danger courait la malade; j'en avertis madame la comtesse de N... sa sœur; je lui dis que les nouveaux médicamens qu'on lui avait administrés, empêcheraient l'action magnétique de se renouveler. Mes craintes ne furent que trop bien justifiées, la malade mourut le surlendemain, me laissant à moi et à quelques autres personnes la cruelle certitude que le magnétisme seul eût pu la guérir.

Dans un des derniers numéros de notre journal, nous regrettions que M. Broussais ne se soit pas ins-

truit du magnétisme avant la publication de son dernier ouvrage; nous sommes heureux aujourd'hui d'avoir à annoncer à nos lecteurs, que des expériences ont été faites devant ce médecin et qu'il en à paru satisfait. La médecine et la philosophie gagneront beaucoup à cette conversion, car M. Broussais n'est pas de ces hommes chez lesquels les impressions glissent légèrement; il les mûrit et en garde mémoire pour les faire tourner au profit de la science; bien différent en cela de beaucoup de ses confrères, qui, ayant été convaincus du magnétisme, semblent avoir tout-à fait, depuis cette époque, oublié son existence.

Système curieux a examiner.

Extrait de la correspondance d'un médecin.

« Maintenant, et dans le cas où cette découverte ne serait pas une chimère (le magnétisme), ne conviendrait-il pas de la proscrire comme pouvant produire une révolution dangereuse?

« Or, Monsieur, sur cette question, voici tout mon système : je dis mon système, car je dois vous prévenir que l'opinion que je vais développer est à moi, et qu'elle n'a parmi nous d'autres partisans que ceux de nos docteurs qui, s'élevant au-dessus des préjugés de leur profession, regardent la médecine comme une institution qui appartient autant à

la politique qu'à la nature, comme une institution qui n'intéresse pas moins l'homme considéré comme un être physique qu'il faut conserver, que comme un être moral qu'il faut conduire.

Voici donc tout mon système.

C'est dans notre constitution physique que la nature a déposé tous les germes de nos habitudes morales. Ces grandes différences qu'on remarque entre les préjugés et les coutumes des peuples qui vivent sous des zones opposées, c'est dans le climat, dans des circonstances purement locales, qu'il faut en chercher la première origine. Ce n'est aussi que dans le cours plus ou moins réglé de nos humeurs, dans la plus ou moins grande mobilité de nos fibres, dans une disposition plus ou moins prochaine à être ému ou irrité par les objets qui nous environnent, qu'on peut trouver la raison de cette prodigieuse variété de caractères qu'on observe tous les jours dans la société, et qu'on ne suppose pas devoir exister parmi des êtres, que les mêmes besoins, les mêmes lois, une même éducation rassemblent.

Tout changement, toute altération dans notre constitution physique, produisent donc infailliblement un changement, une altération dans notre constitution morale.

Il ne faut donc quelquefois qu'épurer ou corrompre le régime physique d'une nation pour opérer une révolution dans ses mœurs.

On sait tout ce que les Egyptiens, les Perses, les Spartiates durent de force et de vertu, au genre de

vie sobre et austère que leurs législateurs leur avaient imposé ; on sait aussi que le moment de la dépravation de leurs moeurs fut celui où ils commencèrent à porter avec impatience le joug des institutions salutaires auxquelles leurs pères s'étaient asservis.

Cela posé, si le but des hommes qui se rassemblent dans un même lieu est de vivre en société, si la société est dans l'ordre de la nature ; il est évident qu'il n'y a de révolution utile dans la constitution physique d'une nation, que celle qui tend à développer dans les individus qui la composent, toutes les habitudes propres à les rapprocher et à les unir.

« Or, Monsieur, comment se forment de telles habitudes?

« Tant que nous n'avons d'autres besoins que ceux de la nature, comme il est assez rare qu'il nous faille recourir à la volonté d'un autre pour les satisfaire, nous existons sans rapports constans avec les êtres qui nous environnent, et les habitudes qui résultent de ces rapports ne nous sont pas connues.

« Les choses changent, lorsque la masse de nos besoins s'accroît. Avec plus de désirs et les mêmes facultés, il nous faut, pour jouir, ajouter à nos forces une force étrangère. Ce n'est plus en nous seulement que nous plaçons la vie, mais aussi dans tous les êtres qui, en contribuant à nos plaisirs, peuvent améliorer notre destinée. Alors notre solitude nous pèse, nous sentons la nécessité d'être ensemble, et avec cette

nécessité commencent toutes les habitudes sans lesquelles la société humaine ne subsisterait pas.

« Maintenant, monsieur, tous les hommes sont-ils susceptibles au même degré, d'acquérir des habitudes?

« Non. Ce n'est pas dans toutes les ames que se développent avec énergie les affections douces que supposent nos habitudes sociales, et qui, comme par autant de fibres, nous attachent à toutes les parties de l'univers moral dans lequel nous existons. Ce n'est pas non plus pour tous les hommes que sont faites les situations fortes, les passions orageuses, tous les événemens qui impriment à l'ame un ineffaçable et grand caractère. Celui, par exemple, qui n'obéit qu'à des sensations passagères, qu'un souvenir pénible n'a jamais tourmenté; qui ne connaît, ni l'espérance, ni la crainte, ni les regrets; qui n'a pas besoin d'émotions pour vivre et pour être heureux; cet être, s'il existe, dans quelque situation que la fortune le jette, n'aura certainement ni caractère, ni mœurs, ni habitudes. Il usera des hommes sans les aimer, ni les haïr, il vivra dans la société, mais à coup sûr il n'est pas né pour elle.

« Indépendamment de toutes les circonstances qui peuvent dépraver nos premiers penchans, le plus sensible de tous les hommes en est donc aussi le plus sociable. J'omets ici beaucoup d'idées intermédiaires. Mais si vous doutez de cette vérité, ouvrez les annales de l'histoire, et vous verrez que nos mœurs ne sont devenues plus faciles et plus douces, nos ma-

nières n'ont acquis plus de politesse et d'agrément que lorsque nos organes exercés par toutes les jouissances du luxe, ont porté à notre ame des émotions plus délicates et plus variées, des sensations plus profondes et plus fines. Vous verrez que les progrès de la sociabilité parmi les hommes ont été les mêmes que ceux des arts, non pas seulement parce que les arts, en nous donnant plus de besoins, nous mettent dans une dépendance plus universelle et plus étroite les uns des autres, mais aussi parce que l'effet des arts est de changer notre constitution primitive; de donner plus de jeu, plus de mouvement à nos fibres, en multipliant autour de nous les objets de nos peines et de nos plaisirs; d'entretenir par ce moyen dans une action presque continuelle, la sensibilité plus ou moins grande dont nous sommes pourvus, et de hâter ainsi dans tous les cœurs le développement des qualités sociales dont cette sensibilité est la mère.

Une vérité que vous trouverez encore dans l'histoire, c'est qu'il n'y a que les hommes doués d'une sensibilité très active, qui aient fait ici-bas de grandes choses. Tels ont été ceux qui ont disposé d'une manière violente et rapide de la destinée des nations; ceux auxquels les peuples ont dû leurs mœurs, leur génie et tous les élémens de leur prospérité; ceux qui, en étendant les progrès des arts, avec de nouvelles sensations, nous ont procuré de nouvelles jouissances; ceux surtout, qui, loin des routes ordinaires ont trouvé d'importantes vérités,

qui n'ont approché des sciences que pour y produire de vastes révolutions, qui, échappant à tous les préjugés, ont donné à l'intelligence humaine d'autres opinions, d'autres lois, d'autres maximes; en un mot, tous ceux qui ont exercé une grande influence sur les évènemens et les idées de leur siècle.

« Or, monsieur, si c'est de l'excès de nos besoins sur nos facultés que résultent toutes nos habitudes sociales; si ces habitudes ne se développent qu'en proportion de notre sensibilité; si nous devons à cette même sensibilité nos coutumes, nos opinions, nos arts, tout ce que le génie peut créer pour ajouter à notre existence; et si, comme je l'ai dit plus haut, il n'est aucune de nos qualités morales, qui n'ait son germe dans notre constitution physique; n'est-il pas évident que ce n'est que parce que les hommes n'ont pas tous la même constitution, qu'ils ne sont pas également susceptibles des mêmes habitudes?

« Quelle sera donc alors la constitution la plus farable au progrès de la sociabilité?

« Jetez les yeux sur cet homme que la nature a doué d'une constitution robuste, et qu'on a soigneusement préservé, dès l'enfance, de tous les évènemens qui pouvaient y porter atteinte; avec des fibres qu'il est difficile d'ébranler, des organes qui ne portent à l'ame que des sensations grossières, vous le voyez passer sans effort d'une situation à une autre; parcourir les scènes de la vie, sans réflexion comme sans regret; se donner des relations parce

qu'il a des besoins, mais ne point former d'habitudes, parce qu'aucun objet ne l'émeut assez profondément pour l'occuper d'une manière durable ; et se rapprocher d'autant plus de l'indépendance primitive dans laquelle la nature nous a fait naître, qu'il lui faut moins souvent recourir à la volonté d'autrui, pour appaiser les désirs qu'elle lui donne.

« Remarquez à côté de lui, cet individu tourmenté par une constitution faible et délicate. Avec des organes extrêmement déliés, avec des fibres dont la mobilité est quelquefois excessive, il n'y a pas d'objet qui ne l'émeuve, pas d'évènemens qui ne le frappe, pas de situation qui ne puisse accroître ses peines, ou ajouter à ses plaisirs. Partout il a donc ou des sensations à recueillir, ou des souhaits à former, ou des jouissances à poursuivre. Et que résulte-t-il pour lui d'une telle manière d'être ? Des idées plus étendues, plus variées que n'en aura jamais l'homme né avec une constitution robuste ; mais aussi des besoins nombreux, et des forces insuffisantes pour les satisfaire ; des besoins qui n'ont d'autres bornes que les désirs d'une ame impétueuse, et des forces qui ne répondent pas à ces désirs. S'il veut vivre et ne pas souffrir toujours, il faut donc qu'il intéresse à sa destinée tous ceux qui peuvent contribuer à la rendre plus douce ; voilà donc des liens, des habitudes, et des habitudes d'autant plus difficiles à détruire, qu'elles importent à sa conservation, et qu'elles deviennent comme autant de ressources pour sa faiblesse.

« Toutes choses égales d'ailleurs, il est donc certain que moins notre constitution est robuste, et plus nous avons de penchant à vivre en société, et plus facilement nous acquérons les qualités propres à y exister d'une manière avantageuse pour les autres et pour nous.

« Une révolution dans le régime physique d'une nation qui aurait pour objet de fortifier le tempérament des individus qui la composent, ne serait donc pas toujours une révolution salutaire.

« Dans une société quelconque, plus les forces des individus augmentent, et plus la force commune qui les unit diminue. Or l'effet d'une semblable révolution est nécessairement d'accroître les forces particulières, au détriment de la force commune Avec des organes plus robustes, nous éprouverions moins souvent le sentiment de la peine et du besoin. Tous nos rapports avec nos semblables qui ne résultent que de ce sentiment, toutes les habitudes que ces rapports enfantent, perdraient donc de leur variété, de leur énergie : les mœurs qui nous mettent dans une dépendance si douce les uns des autres, les arts qui épurent, qui embellissent les mœurs, retourneraient promptement à leur grossièreté première : avec une sensibilité moins développée, moins active, une intelligence plus bornée, un caractère moins flexible, une opinion plus décidée de nos forces, et surtout avec moins d'occasions d'exercer autour de nous cette pitié dont la nature a déposé le germe dans toutes les ames, et qui entre comme

un élément nécessaire dans la composition de toutes nos qualités sociales et de toutes nos vertus; il nous faudrait d'autres coutumes, d'autres institutions, d'autres préjugés; et ce ne serait plus par les lois qui régissent des hommes civilisés, qu'il conviendrait de nous conduire.

« Et ici, monsieur, j'ai une observation à faire, que je crois absolument neuve. Ce n'est pas seulement dans nos vertus, dans nos qualités sociales que la pitié entre comme un élément nécessaire, mais encore dans toutes nos passions, et dans tous les plaisirs dont nos passions sont la source.

« Cette femme belle encore, mais dont un chagrin secret dévore lentement tous les charmes; que vous voyez chercher autour d'elle avec tant d'inquiétude et d'intérêt l'homme sensible auquel elle a besoin de confier sa peine; qui rejette vos consolations, mais qui aime tant les pleurs que sa destinée vous fait répandre : cette femme qui parle avec des graces si touchantes le langage de la plainte et de la douleur, ne vous attache-t-elle pas mille fois davantage qu'une femme dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, mais non pas comme celle-là souffrante et malheureuse? Avec la seconde, vous chercherez à jouir; mais ce n'est qu'avec la première que vous aimerez à vivre. Elle seule saura vous donner des habitudes constantes, vous inspirer une passion durable, vous faire goûter tous les charmes d'une volupté douce et tranquille. Et pourquoi? Parce qu'elle exerce sans cesse votre sensibilité; parce que

vous ne pouvez la voir sans être ému ; et qu'il n'est point d'émotion, quand elle n'est pas trop vive, qui ne soit déja ou qui ne devienne bientôt un plaisir (1).

« Où me conduisent ces réflexions, monsieur? A vous prouver que si l'on s'obstine à considérer la médecine comme un fléau dans l'ordre de la nature, elle est cependant un bien dans l'ordre de la société. Puisqu'il n'y a que les constitutions faibles qui peuvent être constamment modifiées par les lois, les arts et les mœurs ; puisque avec une organisation plus ou moins délicate, nous avons une intelligence plus ou moins étendue, une ame plus ou moins sensible, une disposition plus ou moins grande à nous attacher à tout ce qui nous environne ; puisque encore, en nous faisant une analyse raisonnée de nos plaisirs, nous trouvons, qu'à l'exception des plaisirs purement physiques, tous ceux qu'il nous est donné de goûter, c'est la seule pitié qui les produit : vous devez m'accorder, monsieur, que si l'on connaît un moyen d'énerver l'espèce humaine, de la réduire à n'avoir que le degré de force nécessaire pour porter avec

---

(1) Je ne conçois pas comment on peut aimer long-temps une femme qui se porte bien ; c'est toujours la même joie, les mêmes besoins, le même plaisir ; rien qui interrompe la fatiguante uniformité de son caractère ; point de caprices, point de saillies ; des idées d'une seule couleur, des sentimens d'une seule espèce, un roman sans morale, où l'on rencontre quelques situations, mais où l'on chercherait vainement de l'intérêt, de la délicatesse et de la grace.

docilité le joug des institutions sociales, de faire, autant qu'il est possible, de tous les individus qui la composent, des objets de pitié les uns pour les autres; ce moyen, après tout ce que je viens de dire, doit être soigneusement conservé.

« Dès-lors n'est-il pas dans les principes d'une saine législation, d'une législation qui ne doit avoir pour but que de civiliser les hommes, de veiller à ce qu'il ne soit fait dans la médecine aucune innovation qui la dépouille de ses abus? Si par hasard le Magnétisme animal existait; si, au moyen de cette découverte singulière, on pouvait, comme je n'en doute pas, substituer à cette science que nous appelons si improprement l'art de guérir, l'art bien plus utile de préserver; à quelle révolution, je vous le demande, monsieur, ne faudrait-il pas nous attendre, lorsqu'à notre génération épuisée par des maux de toute espèce, et par les remèdes inventés pour la délivrer de ces maux, succéderait une génération hardie, vigoureuse, et qui ne connaîtrait d'autres lois pour se conserver, que celles de la nature? Que deviendraient nos habitudes, nos arts, nos coutumes, nos passions nos plaisirs, en un mot, tout ce qui constitue notre existence morale dans la société? Avec peu de dangers à craindre, peu de besoins à satisfaire, aurions-nous les mêmes motifs de nous rapprocher et de nous unir? et tandis qu'une organisation plus robuste nous rappellerait à l'indépendance; quand avec une autre constitution, il nous faudrait d'autres mœurs, parce que nous aurions une autre ma-

nière d'être et de jouir, comment pourrions nous supporter le joug des institutions qui nous régissent aujourd'hui; et sur quelle base établirait-on le système des lois nouvelles, avec lesquelles on voudrait nous gouverner?

« Ainsi donc, monsieur, il y a un rapport essentiel entre la législation, les mœurs et la médecine d'un peuple; ainsi plus un peuple est civilisé, plus il importe d'y maintenir, comme un moyen constant de civilisation, tous les préjugés qui peuvent rendre la médecine respectable; ainsi, parmi nous le corps des médecins est un corps politique, dont la destinée se lie avec celle de l'Etat, et dont l'existence est absolument essentielle à sa prospérité; ainsi dans l'ordre social il nous faut absolument des maladies, des drogues et des lois; et les distributeurs des drogues et des maladies, influent peut-être autant sur les habitudes d'une nation, que les dépositaires des lois.

« M. Mesmer, qui ne veut pas de l'influence de nos docteurs, parce qu'il n'aperçoit que les effets physiques qu'elle peut produire, ne nous ferait donc qu'un présent funeste, si en publiant sa découverte, il rendait leur profession inutile. L'époque de notre retour vers les mœurs barbares de nos ancêtres, serait infailliblement celle où sa doctrine serait adoptée. Et que gagnerions-nous en acquérant, aux dépens de tous les biens que la société nous donne, une constitution saine, à la bonne heure, mais une existence stupide et bornée, avec laquelle

nous ne pourrions jouir que comme le veut la nature?

« Je borne ici mes reflexions, monsieur, etc. »

AVIS.

La marche adoptée, lors de la création du journal, de faire paraître les numéros par ordre de date, et d'une manière régulière, a éprouvé quelques empêchemens causés par la difficulté qu'on éprouve de donner des faits récens, souvent observés, quand l'impression du numéro est terminée. Dorénavant les abonnés n'éprouveront plus de retard dans leur envoi; le *Propagateur* paraîtra régulièrement du 5 au 10 de chaque mois, afin de terminer avec l'année la publication de 12 numéros.

Nous invitons MM. les abonnés qui désirent renouveller leur abonnement, de le faire le plus tôt possible afin de ne pas éprouver de retard dans leur envoi.

Les personnes qui se sont occupées de magnétisme, et qui ont recueilli quelques observations qui peuvent intéresser la science, sont priées de les envoyer au rédacteur du *Propagateur*, qui leur donnera toute publicité.

TABLE DES MATIÈRES.

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.





